UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

# POLICHINELLE ET C^IE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1883.

---

## *DU MÊME AUTEUR*

---

| | |
|---|---|
| MARCO | 1 vol. |
| GATIENNE | 1 — |
| LES FEMMES QUI TOMBENT | 1 — |
| LES CONTES EN L'AIR | 1 — |
| JEAN BERNARD | 1 — |

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

5157-p

# POLICHINELLE ET Cie

PAR

GEORGE DE PEYREBRUNE

67308
18/12/05

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1883

*Tous droits réservés*

PQ
2380
P9P6

# POLICHINELLE

Sylvine est brune, avec des yeux retroussés à la chinoise; les ailes mouvantes de son nez rose et fin s'en vont un peu dans le sens des yeux, et les coins de sa bouche suivent le mouvement, dessinant un arc rieur et d'un rouge vif au-dessus de la fossette de son petit menton écourté. Avec ses cheveux en broussailles sur le front et la natte souvent effilochée qui lui pend sur les épaules, elle présente un minois effronté, hardi, fou et naïf, qui irrite et qui charme. Elle appelle les baisers et les taloches. On l'aime à la battre ou à se tuer. C'est le bijou parisien façonné selon les procédés d'éducation moderne, mais composé d'un métal précieux comme on en trouve seulement dans l'écrin des familles princières.

Son père se nomme le duc de Villemore. Comme elle est orpheline de mère, on l'appelle « la petite duchesse ». Elle n'a pas encore vingt ans. Cependant, on s'étonne dans son monde de ne pas la voir mariée. Elle paraît toujours sur le point de faire un choix. Toutes les douairières ont sa promesse pour le protégé que chacune lui présente. Et puis, si on la presse, elle échappe, elle glisse des doigts, elle s'envole; on reçoit le coup de flèche de son œil oblique, on entend son rire frais, on voit flotter sa chevelure dénouée, sa robe battue par le vent de sa course; et puis, plus rien : Sylvine est allée jouer avec les gamines qui sautent à la corde, avec les babys de la *nursery*, avec les chiens, avec les chats, avec la perruche, avec les feuilles qui roulent dans les allées du parc et les papillons qu'elle pourchasse, affolés, de fleur en fleur.

Autour d'elle on murmure : « Elle est folle. » Mais lorsque Sylvine est seule avec son amie, la comtesse Margaret, une mariée de dix-huit ans, elle lui dit ses raisons. — Jamais, jamais elle ne fera un mariage de convenances. Elle veut, elle

exige un roman d'amour. Si elle ne fait pas quelque sottise avant son mariage, elle la fera après. Les balcons ont été inventés pour les amoureux, et les enlèvements pour les duchesses. Autrefois, on enlevait les filles jusque dans les couvents : c'était le préliminaire obligé des unions aristocratiques. Aujourd'hui, on se marie bourgeoisement. C'est plat, c'est vulgaire. Jamais, jamais la petite duchesse ne se laissera fiancer derrière le paravent d'une douairière, par tous les grands parents noblement émus, sa main dans la main d'un gentilhomme correct et froid qui la mènera à sa chaise sur le pas grave d'un menuet, le poing en avant, le jarret roide.

— Ça, disait-elle, c'est bon pour la cérémonie officielle, mais alors seulement que l'on s'est accordé dans les coulisses.

— Mais, petite malheureuse ! s'écriait Margaret, pas un homme de notre monde ne se hasardera, quelque passion que tu lui inspires, à t'offenser si gravement que de te parler d'amour sans avoir obtenu ta main.

— Je n'en serais point offensée, ripostait

Sylvine. Et même, si quelqu'un me plaisait, dont je me sentirais aimée, je lui donnerais parfaitement à comprendre qu'il doit commencer par me le dire.

— Te compromettre, Sylvine!

— Comme tu dis, ma chérie. Crois-moi, c'est encore de meilleur goût pour une fille de bonne maison que de se laisser marier comme une niaise et de déshonorer plus tard le nom de ses enfants.

Un jour, après qu'elle eut divagué sur ce thème plus vivement que jamais, elle ajouta avec une explosion d'audace :

— D'ailleurs, c'est fait. J'aime, je tiens mon roman.

— Jésus! s'écria Margaret. Et de quelle couleur est-il?

— Il est blond.

— Son nom?

— Ah! voilà. Je n'en sais rien.

— Duchesse, perdez-vous l'esprit?

— Laisse là tes grands airs. Il habite un pavillon dans l'hôtel des d'Erfeuilles, là, près de nous. Le mur du jardin est mitoyen. Je

cueille des fleurs de marronniers à leurs arbres, les grappes de mes ébéniers pendent chez eux. Ce pavillon était toujours fermé! Dès le printemps venu, on a poussé les volets; puis on a tendu des stores. Il y a huit jours, j'ai surpris une tête blonde curieusement tournée vers l'allée où je roulais dans mon carrosse de féerie, traîné par mes deux grands danois. Aussitôt le store est retombé, mais j'avais vu. Et, tiens, le ciel se fût ouvert et le bon Dieu lui-même m'aurait regardée par sa fenêtre, que je n'aurais pas ressenti une joie plus divine que celle qui me tomba soudain dans le cœur. Je fouaillais mes chiens, qui prirent un galop effaré, filant de travers, me heurtant aux arbres. J'aurais dû être brisée; mais, bah! j'allais comme dans un rêve insensé, fouaillant toujours, le bras levé, les cheveux pendants, avec des cris pour exciter encore mes danois éperdus, étourdis du bruit d'argent de leurs sonnettes et du claquement du fouet qui leur mordait les reins. A la fin, je m'affolais comme eux, et, ne me connaissant plus, prise d'une rage de faire apparaître encore la tête blonde que je devinais cachée

derrière le rideau tremblotant, je cinglais si cruellement mes bêtes que l'une d'elles s'aplatit brusquement; mon char doré bascula juste sous le pavillon, je tombai sur le sable, joliment étendue dans mes cheveux défaits, et je demeurai immobile. Le store sauta en l'air, et il apparut, lui, si pâle que j'en pensai mourir de joie. Il pencha sa tête, et s'écria :

— Sylvine!

Comme je ne bougeais pas, il balbutia :

— Mon Dieu! elle est blessée. Au secours!

Je vis qu'il se retirait pour appeler; alors je me soulevai, et faisant un grand soupir, je lui dis, le plus tendrement du monde :

— Merci, ce n'est rien.

Et je le regardais avec un sourire.

— Imprudente, dit en grondant la comtesse Margaret.

— Ah! oui, vraiment! Le store retomba aussitôt d'un coup sec. Puis j'entendis le bruit d'une fenêtre que l'on fermait rapidement, et ce fut tout. Je demeurai d'abord très-vexée. Ensuite tout mon bonheur fondit en larmes. Cependant les mots qu'il avait dits, sa pâleur, son effroi,

son doux regard bleu et sa voix si tendre, tout me disait que j'en étais aimée. Mais pourquoi fuyait-il?

Après y avoir songé, je pris un grand parti...

— Tu me fais trembler!

— Je lui ai écrit.

— Miséricorde! mais je vais prévenir ton père!

— Je te le défends.

— C'est mon devoir, Sylvine...

— Eh bien, si tu bouges, foi de duchesse, j'escalade le mur et j'entre chez lui. Te tiendras-tu tranquille maintenant? Là, c'est bien. Je lui ai donc écrit ceci, à peu près : « Il ne me plaît pas que vous me fuyiez, j'ai mes raisons pour cela. » — C'est discret, n'est-ce pas? — « D'ailleurs ce serait une injure, et j'ai droit à vos respects. Si vous m'aimez, je vous autorise à me le dire. N'avez-vous pas une échelle pour venir dans le parc? » Et j'ai ajouté en post-scriptum :

« Le duc, mon père, fera toutes mes volontés. »

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien.

— Mais, d'abord, à qui as-tu adressé ta lettre ?

— A personne; je l'ai attachée à une pierre, et, un matin où sa fenêtre était ouverte, je l'ai jetée.

— Folle! c'est un valet qui l'aura prise.

— J'en écrirai une autre, répondit tranquillement Sylvine.

*
* *

Maintenant, la petite duchesse se levait de très-bonne heure et se perdait chaque matin dans le jardin, vaste comme un parc en miniature. De grands arbres y mettaient une ombre mystérieuse trouée parfois, à des carrefours d'allées, par des éclaircies qui laissaient tomber la clarté du soleil ou flotter, le soir, la lueur bleue du ciel étoilé. Des traînées de lune ou de jour traversaient les sentiers d'un semblant de lumière, les éclairant juste assez pour qu'on pût s'y glisser rêveusement sans la frayeur de l'ombre absolue. Des corbeilles de gazon encadraient de loin en loin les massifs de fleurs éclatantes. Au mur mitoyen avec l'hôtel d'Er-

feuilles, des glycines pendaient mêlées aux rosiers blancs, dont les bouquets faisaient dans la tapisserie de verdure comme de larges capitons éblouissants et parfumés.

Sylvine courait par les allées, cherchant des traces sur le sable. Elle regardait la crête du mur couronné de sa floraison intacte, non foulée. Elle se blottissait toute petite dans un fourré, le cou tendu, les yeux fixés, à travers le feuillage, sur la fenêtre désormais toujours close par où son amour lui était venu.

Et elle demeurait là des heures, ne voyant rien que le vent qui battait doucement le store abaissé, n'entendant rien que parfois comme une voix lointaine, un chant très-doux qui paraissait accompagné, bas, par les arpéges légers d'une harpe.

Un mystère semblait abrité par ce pavillon. Le soir, la lueur des flambeaux l'illuminait faiblement, laissant à peine jouer sur les tentures de la fenêtre l'ombre d'une forme humaine qui lentement et longuement, dans la nuit, passait et repassait.

Sylvine s'était beaucoup informé de la famille

d'Erfeuilles et de ses relations intimes. On ne lui en connaissait pas. Le marquis était mort; la marquise, d'une piété sombre, vivait dans une claustration presque absolue. Seul, leur fils, François d'Erfeuilles, voyait le monde, mais il occupait dans l'hôtel un appartement séparé de celui de sa mère et que ses hôtes ne franchissaient pas au delà d'une terrasse suspendue. Le jardin et le pavillon étaient réservés. Ce jardin, comme celui de l'hôtel de Villemore, était couvert par le branchement vigoureux et serré des grands arbres séculaires dont la frondaison s'étalait partout, depuis l'entrée du pavillon jusqu'au bord des clôtures, mystérieusement.

La façade des deux hôtels était séparée de l'allée droite des Champs-Élysées par une cour flanquée des bâtiments de service et par une haute porte ajourée comme une grille de chapelle, pointant ses lances dorées, avec, au milieu, un immense écusson surmonté d'une couronne. Des lanternes allumées le soir de chaque côté de la porte de l'hôtel de Villemore et plus loin, sous le péristyle, accusaient seulement la

différence de ces deux habitations, celle des d'Erfeuilles demeurant constamment sombre.

Sylvine avait rencontré le marquis François; ce n'était pas lui, son inconnu; mais cet inconnu lui ressemblait, plus pâle et plus doux comme un portrait à demi effacé!

Un matin, Sylvine, venant à son guet accoutumé, aperçut un de ses jardiniers planté sur une échelle en haut du mur, juste sous la fenêtre du pavillon. Il coupait des lianes, il ajustait les glycines, il émondait les rosiers blancs. Son chapeau large de çà de là se penchait, et le ciseau criait, sciant les branches vertes. De loin, Sylvine entrevit au-dessus du jardinier la tête blonde de sa vision amoureuse, qui timidement s'avançait, regardant où tombaient les roses qui glissaient du côté de l'hôtel d'Erfeuilles.

Elle prit à sa ceinture le sifflet qui appelait ses danois, et elle l'approcha de ses lèvres. Le jardinier tourna la tête et se vit appeler d'un geste impérieux. Il se hâta, dégringolant l'échelle; son chapeau très-bas, il courut à Sylvine.

— Donnez-moi cela, dit-elle, lui enlevant des

mains sa coiffure de grosse paille rousse, et prenez ceci. Dans le cas où quelqu'un approcherait, sifflez. Maintenant, ne bougez plus.

Elle se coiffa jusqu'aux oreilles du chapeau large qui cachait ses épaules, elle se glissa tout le long du mur jusqu'au pied de l'échelle et grimpa lentement en faisant crier le sécateur comme si la taille des plantes continuait.

Elle atteignit ainsi le sommet.

D'abord le chapeau dépassa le bord du mur, puis il s'éleva un peu; puis, brusquement, il vola en l'air, et Sylvine se haussa de toute sa taille sur le mur, si rapide que l'inconnu, surpris, demeura la tête penchée vers elle, ses yeux bleus éperdus pris dans les yeux noirs, brillants, heureux et tendres qu'elle tenait levés vers lui. Il semblait vouloir s'arracher à cette extase du regard par où se touchent les âmes; ses paupières battaient, il devenait pâle, mais il demeurait sans force, vaincu, souriant des lèvres au visage adoré de Sylvine, et les yeux mouillés de larmes d'angoisse.

Quand elle eut triomphé, elle baissa ses longs cils retournés en boucles et s'assit sur le mur

pour causer plus à l'aise. Mais un coup de sifflet brusque la fit bondir. Elle arracha une touffe de roses blanches et la jeta au visage du jeune homme en lui criant :

— Je serai demain au bal costumé de la comtesse Margaret, je vous y attendrai. Je le veux, dit-elle, le voyant remuer la tête avec effroi.

Il murmura d'un air désespéré :

— Je vous en supplie, ne m'aimez pas!

Mais Sylvine, qui descendait, releva audacieusement le front.

— Et moi, je veux vous aimer, dit-elle; à demain!

*
* *

La comtesse Margaret terminait la saison par un bal costumé. On était à la fin de mai. Le vieil hôtel de la rue de Varennes, avec ses portes ouvertes sur la noble et antique façade criblée de feux, attirait les regards des passants qui s'arrêtaient pour voir s'engouffrer sous la voûte d'entrée les équipages les plus armoriés du

faubourg Saint-Germain. La livrée noir et or des valets poudrés s'échelonnait depuis la marquise tendue de brocard, au sol couvert d'une mosaïque de tapis d'Orient, jusqu'à la baie lumineuse et croulante de fleurs qui se découpait sur le flamboiement intérieur des premiers salons. Dans ce cadre, la comtesse Margaret, en fée Titania, sa blonde chevelure épandue sur sa robe tissée d'azur et d'étoiles, apparaissait, appuyée sur sa baguette d'argent et auréolée des flammes de sa couronne de pierreries.

Derrière elle, une fillette costumée en Mascotte montrait ses bras nus, ses pieds fins, ses jambes fuselées dans le maillot couleur de chair, et, sous l'auvent du chapeau de la jardinière, des yeux noirs allongés chatoyaient, mouvants et hardis, de tout l'éclat de leur prunelle mouillée. Des roses blanches s'accrochaient à la robe çà et là dans un désordre savant, qui faisait trouver comme une senteur de verdure fraîche et de foin coupé aux herbes qui pendaient, baignées de rosée, sur les seins voilés de la Mascotte.

C'était Sylvine. La petite duchesse guettait l'arrivée de son inconnu.

— Comment veux-tu qu'il vienne, puisqu'il n'est pas invité? lui murmurait la comtesse entre deux révérences de fée.

— Il viendra, répondait l'entêtée Sylvine.

Et la foule se pressait, emplissant les salons de son carnaval mondain, mêlant les fantaisies luxueuses de ses habits extravagants, de ses inventions d'un caprice fou. Des colombines et des pierrots valsaient dans la pose adorable des pantomimes italiennes; des châtelaines s'appuyaient à des pages; des almées tournoyaient, des oiseaux-mouches voletaient, le buste mince éclatant sous la cuirasse emplumée; des papillons bleus, coiffés de leurs antennes, couraient sur les roses troussées, feuille à feuille, dans leur jupe de soie, jusqu'à leur corselet de velours vert. Des marguerites au cœur d'or s'épanouissaient dans leur collerette dentelée. Un gros scarabée noir bourdonnait. Et la cohue des seigneurs en manteau vénitien et des Joconde et des Francesca, et des Esméralda dansant sur leurs pointes au cliquetis

d'or de leurs sequins, roulait par les galeries hautes et voûtées, que gardait, dans leurs cadres brunis, la longue théorie des sombres portraits des aïeux.

La petite duchesse déchiquetait ses gants et claquait ses sabots de laque de Chine dans une colère qui grandissait. Le duc de Villemore venait de lui présenter François d'Erfeuilles, et Sylvine allait valser. Tout à coup, son danseur se redressa brusquement, les yeux fixés vers un point du salon où la foule accourait avec des rires et des bravos. Il s'excusa et s'échappa dans la foule.

La petite duchesse, délivrée, prit sa course et courut se cacher dans le boudoir de Margaret, afin de pleurer toutes ses larmes. Il n'était pas venu, et il l'aimait, et elle lui avait dit qu'elle voulait l'aimer! Elle ne trouvait aucune raison à cette chose inouïe; il n'y en avait pas, il ne pouvait pas y en avoir.

A quoi servirait d'être née duchesse de Villemore si l'on ne pouvait arranger à son gré sa destinée et préparer comme il plaît son roman d'amour!

Il y aurait donc des obstacles pour elle! Des obstacles! elle les sauterait comme elle faisait sauter à son cheval Farewell, à coups d'éperons, les haies et les fossés que personne, après elle, n'osait franchir. Elle méditait de quitter le bal, de s'enfuir et de pénétrer résolûment dans l'hôtel d'Erfeuilles. Et elle secouait sa tête folle avec défi, montrant le poing au rideau de peluche mauve qui fermait, du côté des salons, l'entrée du boudoir.

Le rideau s'écarta, et la comtesse Margaret se prit à rire en voyant ce poing qui la menaçait.

— A qui en as-tu? dit-elle, et que fais-tu là?

— Je me repose.

— Mais tu n'as pas dansé!

— Tu crois?

— Regarde-moi; tu as pleuré. Je te disais hier qu'il ne viendrait pas. Un gentilhomme, Sylvine, eût trouvé le moyen de venir. J'espère que te voilà guérie de l'amour des aventures.

Celle-ci pouvait avoir un dénoûment ridicule si ce personnage mystérieux n'eût, heureusement pour toi, manqué d'audace. Te vois-tu compromise par un laquais! C'était le couvent

pour ma pauvre petite duchesse. Crois-moi, mignonne, laissons-nous garder, guider, marier même! Eh! mon Dieu, nous ne sommes, au fond, que des enfants, car nous trébuchons jusque dans nos lisières. Que serait-ce si l'on ne nous en mettait pas?

Pendant ce discours, Sylvine arrêtait avec elle-même un plan dont l'exécution ne devait pas se faire attendre.

Elle prit un grand air de naïveté sérieuse et murmura :

— Tu me fais peur. Que serait-il donc arrivé si je m'étais fait enlever!

— Mais... balbutia la comtesse, des choses très-graves.

— Oh! je t'en prie, ma petite Margaret, fais-moi bien peur pour m'en ôter tout à fait l'envie; dis-moi tout; dis, que se passe-t-il quand on vous enlève? D'abord, où va-t-on en s'échappant?

— On va, on va... tout droit devant soi, je suppose, jusqu'à ce que les gendarmes vous arrêtent, ce qui ne peut tarder, car ils sont mis tout de suite à votre poursuite, et l'on est

ramené par les gendarmes, Sylvine! y penses-tu?

La fée Titania parlait d'une grosse voix épouvantée, avec tout le sérieux qu'elle pouvait demander à ses dix-huit ans. Et la petite duchesse l'écoutait, baissant ses yeux hypocrites. Elle répéta, bien effrayée :

— Les gendarmes, Margaret! Et ensuite? dit-elle.

— Comment, ensuite? Mais cela fait un scandale abominable, et l'on vous envoie au couvent, à moins que l'on ne vous marie, quelquefois, quand... les circonstances l'exigent.

— Quelles circonstances, Margaret?

— Ah! tu m'ennuies, à la fin; des choses affreuses qui perdent à jamais la réputation d'une jeune fille.

— Alors, ces... choses se passent dans la voiture, puisque les gendarmes vous arrêtent en route?

La comtesse balbutia des « oui, non, je ne sais pas », en rougissant très-fort et pinçant tant qu'elle pouvait ses lèvres roses où tremblait une folle envie de rire.

— Allons, viens, dit-elle, entraînant Sylvine; viens danser, ma petite Mascotte, et laisse toutes ces vilaines pensées; viens choisir un mari. Nous avons là tout l'armorial de France, et vous n'avez qu'un mot à dire, ma belle duchesse, pour que le plus noble et le plus beau de tous ces gentilshommes soit à vos pieds. Tiens! pendant que j'y suis, je te recommande mon protégé, le marquis François d'Erfeuilles.

— Il est très-bien, répondit Sylvine d'un air joliment candide. Mais va, laisse-moi, je te rejoindrai.

Elle demeura seule et coula son œil félin dans l'écartement léger du rideau. Elle surveillait ce côté des appartements, ouverts aux seuls intimes, et où venaient mourir, avec les sons voilés de l'orchestre, les derniers bruits de la fête. Parfois un couple passait, ou quelque femme de chambre affairée; puis la solitude revenait, et Sylvine calculait ce qu'il lui fallait de secondes pour fuir, par les chambres qu'elle connaissait, jusqu'à la rue où l'attendaient ses gens.

— Ah! pensait la petite duchesse, c'est ainsi

qu'on enlève, c'est ainsi qu'on provoque les circonstances qui exigent que l'on vous marie! Merci, Margaret.

Tout à coup elle vit venir à elle, comme s'il fuyait et la tête détournée, un adorable polichinelle, vêtu, des pieds à la tête, de satin blanc. Un polichinelle de fantaisie, un joujou, un sac à bonbons. Petit, mignon, mince et fin, avec sa culotte à crevés, ses bas de soie, ses petits sabots ornés de bouffettes et son pourpoint tailladé, boutonné par des cabochons énormes, et sa fraise en dentelle de Malines, et son chapeau large où flottait en panache un bouquet de longues plumes.

Il était blanc, tout blanc; sa perruque était blanche, et sur la bosse de sa poitrine un bouquet blanc de roses grimpantes était attaché par un flot de satin blanc.

Il arrêta sa course en passant devant la portière baissée où Sylvine palpitait, rouge de bonheur; il paraissait chercher une issue. La galerie était déserte; on dansait. Le rhythme langoureux d'une mazurka de Gungl arrivait à Sylvine. Elle écarta la draperie et se glissa

jusqu'à l'épaule du polichinelle, où elle posa son bras nu.

— Vous cherchez une danseuse? lui dit-elle, me voici.

Et comme elle se renversait, levant son sabot pour attendre la mesure, le polichinelle la prit à la taille, sans répondre, et doucement, les yeux dans les siens, il l'emporta.

*
* *

Ils firent ainsi le tour des salons, avec cette grâce lente de la mazurka traînée, les doigts serrés, bercés d'une même cadence amoureuse, ne s'étant rien dit dans la première ivresse de la première étreinte, le corps alangui par les frôlements soyeux et tièdes. Puis ils se retrouvèrent à l'endroit d'où ils étaient partis; l'air si tendre de la mazurka viennoise venait de mourir.

Maintenant, lui se tenait devant elle, tout pâle et les lèvres mouvantes comme s'il allait pleurer. Elle lui dit, croisant ses petites mains nerveuses :

— Eh bien, c'est tout ce que vous avez à me dire?

Il murmura :

— Pardon, je n'ose pas.

Elle regarda plus hardiment le visage allongé, aux lignes très-douces, du joli polichinelle de satin blanc; elle remarqua l'amertume de la bouche, aux coins fléchis sous la fine moustache blonde, et les cils longs qui voilaient d'une frange d'or les yeux trop grands de ce petit être à l'aspect timide et souffrant; et Sylvine leva doucement les épaules. Elle pensait que la Providence ayant interverti les rôles, c'était elle, l'audacieuse et la vaillante, qui devait jouer le rôle viril dans l'acte préliminaire du mariage qu'elle avait délibéré d'accomplir.

Elle prit son air de duchesse pour dire :

— J'ai bientôt vingt ans; et vous?

— Vingt-cinq.

— Mon père se nomme le duc de Villemore. Et vous?

— Je me nomme le comte Pierre d'Erfeuilles, dit-il à demi-voix et comme craintivement.

Sylvine s'écria :

— Le frère du marquis?... Mais on le dit fils unique.

Le polichinelle eut un geste fier pour répondre :

— On se trompe.

— Êtes-vous marié?

— Non, dit-il en rougissant.

— Avez-vous des engagements?

— Non.

— Bien. Savez-vous s'il existe entre nos deux familles quelque haine dans le genre de celle des Montaigus et des Capulets?

— Je ne crois pas.

Le comte Pierre sourit tristement.

— Eh bien, alors, monsieur, me ferez-vous la grâce de m'apprendre ce qui vous empêche de m'épouser?

— Moi! s'écria le polichinelle en se reculant.

Mais elle marchait sur lui, bravement :

— Oui, vous. Je me souviens du jour où vous m'avez appelée Sylvine! Le cœur ne se trompe pas, le mien vous a répondu. Donc vous m'aimez.

Dites, si vous l'osez, que vous ne m'aimez pas!

Elle était sous ses yeux et le bravait de sa beauté irritante.

Il ferma les yeux et murmura, suffoqué de douleur :

— Ne me rendez pas ridicule, laissez-moi.

Je ne peux pas, je ne dois pas vous aimer.

Sylvine ramena l'un vers l'autre ses sourcils de Chinoise :

— Monsieur, j'ordonne que vous me disiez quel est l'obstacle qui nous sépare.

— Jamais!

— Il en est donc un?

Il baissa la tête, regardant à ses pieds, tandis qu'un sourire amer arquait plus douloureusement sa bouche triste.

— C'est bien, dit-elle; je m'en charge. Attendez-moi là.

Elle entra dans le boudoir de Margaret et en sortit aussitôt, mystérieusement voilée.

— Venez, dit-elle, lui prenant le bras.

Et elle l'entraîna.

Ils roulèrent par les escaliers; lui, surpris,

éperdu, résistant; elle, leste et forte, cramponnée à son bras, emportant son polichinelle comme elle eût fait d'un jouet.

En bas, elle fit demander les gens du duc de Villemore. Le carrosse vint se ranger sous la marquise, elle y poussa le comte Pierre et sauta après lui. Et lorsque le valet ferma la portière, elle lui dit avec une gravité hautaine :

— Dites au cocher d'aller tout droit devant lui, et de ne s'arrêter que lorsqu'il verra les gendarmes. Allez!

Le valet immobile et sérieux la regardait.

Elle cria, furieuse :

— Marchez donc!

Le carrosse roula.

Alors elle se tourna vers le polichinelle blanc, qui semblait évanoui; et, tranquillement :

— Je vous enlève, monsieur. Maintenant il paraît qu'il faut amener des circonstances qui exigent le mariage. Savez-vous ce que c'est?

Le comte Pierre passa les mains sur son front moite comme pour aider au réveil de ses

esprits. Puis, rapidement, il chercha le timbre pour faire arrêter. Il se soulevait, il fuyait. Elle dit, lui prenant le bras :

— Que faites-vous? vous oubliez que je suis compromise! Oh! monsieur!

— Sylvine, j'en mourrai, murmura le jeune homme. Je vous donnerai ma vie, puisque vous la voulez. Mais laissez-moi m'enfuir. Vous ne pouvez pas m'aimer!

— Vous êtes fou! lui dit-elle, très-émue de ces accents désespérés, puisque je suis là, près de vous, n'est-ce pas que je vous aime? Pierre, ne pleurez pas, vous m'effrayez maintenant. Quel est ce secret terrible? oh! dites-le-moi, et si quelque chose que je ne prévois pas était assez puissant pour nous séparer, je vous le jure, je mourrais avec vous.

— S'il était possible!... murmura le comte, oh! si ce rêve insensé pouvait se réaliser! Sylvine, Sylvine, oui, je vous aime; oui, depuis six mois je passe mes jours à vous épier quand vous venez dans le parc, à suivre vos jeux, vos courses folles ou vos rêveries que vous avez longtemps cru solitaires, tandis que, du feuillage

où je me cache, j'accompagne partout vos pas, me grisant la tête et le cœur à contempler votre beauté. Oui, je vous aime, et si vous pouviez m'aimer!

Oh! pourquoi m'avez-vous arraché à ma résignation, au mystère de ma triste vie, puisque j'en vais mourir, Sylvine!... mais je saurai, du moins, que j'aurais pu être aimé, et cette pensée sera ma première et ma dernière joie, vous avez bien fait : merci. Donnez-moi votre main; dites, voulez-vous? rien qu'une fois, l'approcher de mes lèvres, et puis...

Sylvine laissa prendre sa main, et, comme il la baisait, la bouche tremblante, elle posa sa tête décoiffée sur l'épaule de Pierre et ferma les yeux.

Après un silence, elle dit d'une voix lente et douce comme dans un songe heureux :

— Voulez-vous me confier, maintenant, ce qui pourrait bien nous empêcher d'être l'un à l'autre désormais, et pour toujours?

Le jeune homme passa son bras autour d'elle, lui baisa les cheveux, et, lentement, il étendit la main de Sylvine, qu'il avait amollie par ses

baisers, sur la protubérance en satin blanc qui couvrait sa poitrine de polichinelle.

— Mon cœur bat, dit-il avec effort.

Sylvine se redressa, jetant un cri :

— Votre cœur, cette bosse de carton ! Quoi donc s'agite là dedans ?

Il répéta, la voix assourdie, étranglée :

— Mon cœur, c'est lui qui heurte, sans pouvoir la faire éclater, cette ignoble et grotesque enveloppe dans laquelle il étouffe depuis si longtemps. Ce costume n'est pas un déguisement, Sylvine, c'est l'habit fait à la taille d'un misérable polichinelle, deux fois bossu, la honte et la douleur cachée d'une mère qui ne m'a jamais avoué, le ridicule d'une famille qui n'a jamais cessé d'en porter le deuil.

Voilà mon secret, Sylvine, et voilà l'obstacle, dit-il, en refermant ses bras sur son cœur désolé.

Il reprit, navré du silence terrifié de la jeune fille :

— Vous voyez bien qu'on ne peut pas m'aimer ! Je le savais bien, que pas une femme

n'oserait s'exposer aux railleries en présentant un pareil mari! Laquelle donc voudrait qu'on la nommât « madame Polichinelle »? Ce n'est pas vous, n'est-il pas vrai?.. dit-il avec sa voix douloureuse et claire dont Sylvine venait de remarquer tout à coup le léger nasillement.

Et, subitement, le regard oblique de Sylvine avait saisi, sur la clarté des glaces, le profil long, anguleux et spécial aux bossus, avec, aux lèvres, le rictus de l'amère et poignante ironie du malheureux polichinelle de satin blanc, qui gisait maintenant près d'elle, immobile et muet comme un jouet brisé.

Elle était devenue toute froide, avec une répugnance qui arrêta net son premier mouvement de pitié et de regret.

Soudain, elle tressauta en pensant aux gendarmes. Et une honte, une angoisse la bouleversèrent. Si l'on venait à la surprendre, à l'arrêter en semblable compagnie! Compromise par un bossu! Quel beau roman d'amour! Ce serait à mourir. Et la petite duchesse avait des appétits de vivre. Elle s'élança vers le

timbre; mais le comte Pierre, à son tour, l'arrêta :

— C'est inutile, dit-il, à demi mort de douleur, mais se contenant fièrement, indigné de la cruauté de Sylvine : c'est inutile, vous êtes chez vous.

En effet, le cocher, inquiet de sa responsabilité en cette affaire, avait ramené, au galop de ses chevaux, vers l'hôtel de Villemore, son imprudente petite duchesse. Et celle-ci ne fit qu'un saut hors du carrosse.

— Adieu! lui avait crié le malheureux polichinelle.

Mais elle, au cocher, et de son grand air hardi :

— Ramenez le comte d'Erfeuilles.

*
* *

Huit jours plus tard, Sylvine accomplissait ses vingt ans. L'hôtel était en fête. Cela devait être une fête intime; cependant le duc avait envoyé un certain nombre d'invitations qui donnaient à penser qu'il pourrait bien y avoir

ce soir-là une présentation officielle de quelque heureux fiancé.

Cette supposition devint plus vraisemblable encore lorsqu'on aperçut, parmi les premiers arrivés qui entouraient Sylvine et lui offraient des présents, la marquise douairière d'Erfeuilles. C'était la première fois qu'on la rencontrait dans le monde, et sa toilette parée, ainsi que l'attitude quelque peu triomphante du jeune marquis François, occupèrent les propos curieux derrière les éventails.

La petite duchesse était sérieuse, comme il convenait à ses vingt ans, disait-elle aux personnes qui s'en montraient surprises.

Le mois de juin commençait; la soirée tiède avait permis que l'on enlevât toutes les glaces qui fermaient le salon vaste, en forme de hall, du côté du parc. Et de ce côté entrait un décor de feuillage, d'un vert encore tendre, qu'un vent léger semblait pousser, avec ses senteurs d'acacias, de lilas et d'aubépine, vers les larges baies lumineuses de la salle, comme vers une flambée de soleil.

Au milieu, sous les lustres, la mosaïque des

tables était couverte par l'encombrement des bibelots rares et précieux qu'on offrait à Sylvine, et qui s'entassaient là, toujours plus haut, à mesure que la soirée s'avançait; tandis que la petite duchesse, debout tout auprès, payait ces offrandes d'une admiration polie. Avec sa toilette parée, d'un rose pâle, à la jupe longue, traînant des fleurs dans le bas, et la flèche d'or, éblouissante, piquée dans son chignon japonais, elle semblait, au milieu de ses bibelots, quelque adorable marchande d'une vente mondaine de charité.

La comtesse Margaret feignit de lui faire admirer la monture d'un écran et, tout bas, lui demanda :

— C'est pour ce soir?

Et Sylvine répondit du bout des lèvres :

— Je n'en sais rien.

— Cependant, tu as promis!

— Pas encore.

— Sylvine, je t'en supplie, je ne te pardonnerai cette horrible aventure que lorsque tu te seras mise dans l'impossibilité de la recommencer.

— Ne crains rien, je suis guérie. Les amoureux me font peur. Je ne pourrai voir un de ceux-là maintenant, fût-il en costume d'Apollon, sans me demander s'il ne va pas tout à coup lui pousser quelque difformité horrible. C'est inouï, ce qui m'est arrivé. Je ne m'en consolerai pas.

— Si, épouse François; il est charmant, il t'aime...

A ce moment, la petite duchesse s'aperçut qu'on lui tendait un plateau, et elle prit un billet écrit sur papier satiné blanc et sans armoiries. Il y avait ces mots : « Sylvine trouvera mon cadeau de fête, ce soir, au rond-point des ormes, à minuit. »

— Il est minuit, dit-elle, regardant l'horloge. D'où cela vient-il? connais-tu?

Elle tendit à Margaret le billet, qui fit le tour du salon.

Puis elle chercha le duc de Villemore, qui s'était éloigné, appuyé au bras de François d'Erfeuilles. Alors, seule, elle donna des ordres. La curiosité de toutes ces jeunes femmes venait d'éveiller la sienne. Ensuite elle voyait dans cet

incident un moyen de rompre la gravité de cette réunion dont l'intention solennelle l'endormait d'ennui. Elle s'anima; ses joues se rosèrent; elle glissa, traînant les fleurs de sa jupe, donnant à chacun le mot d'ordre de la cérémonie qu'elle venait d'imaginer. Les éventails battaient plus rapides, comme s'il s'envolait tout à coup une compagnie de colombes; une rumeur de gaieté courait avec le dérangement de toutes les robes soyeuses dont les traînes se froissaient.

Bientôt des valets parurent, s'échelonnant, portant des torches.

La haie commençait au bas du perron et s'en allait loin dans la vaste allée principale du jardin jusqu'à l'entrée du rond-point des ormes, qui faisait un coude et demeurait ainsi dans l'ombre.

Sylvine voulait apercevoir seule et la première la surprise qu'on lui annonçait. Elle avait soupconé le duc son père de cette fantaisie, et, pour lui plaire, elle affectait une joyeuse impatience. Les douairières, complaisantes, demeurèrent au salon; toute la jeunesse prit sa volée.

Sylvine allait en avant, majestueuse et souriante, entre les deux danois, dont les clochettes d'argent sonnaient la marche de cette procession féerique. Elle marchait, élégante, dans l'ondoiement rhythmé de sa robe pâle; sa flèche d'or éblouissait, et l'on voyait son coude soulevé pour le jeu coquet de l'éventail de plumes qu'elle promenait sur sa joue lentement. Derrière elle, deux à deux, chaque cavalier ayant au poing une dame, venait toute la folle compagnie, se réglant sur l'attitude de Sylvine. On eût dit le défilé d'une cérémonie galante dans les jardins de Versailles, alors que le grand roi donnait à quelque la Vallière le régal fastueux d'une fête de nuit. Les hommes portaient leurs claques avec la grâce d'un feutre emplumé; les dames, le poing haut, balançaient de la tête leurs panaches absents et avançaient la jambe, tendaient le pied, avec des tours de hanches sans paniers qui donnaient un comique élégant à leur démarche apprêtée.

Et tout cela descendait, avec une lenteur majestueuse et des envolées de rires, entre la haie des valets, qui, les talons joints, le bras

levé, portaient haut, sous le couvert des arbres, les torches fumeuses balayées par le vent. Des clartés et des ombres se mouvaient, rapides, sous la coulée au dôme arrondi de l'allée verdoyante.

Les feux rougissaient et grésillaient le feuillage, tandis que les bords fleuris de l'allée éclataient soudain, en floraison pourpre ou comme en pluie d'argent, dans les bordures étoilées d'anthémis. Les acacias pleuvaient sous la secousse plus vive de la brise. Tous les parfums de la nuit se mêlaient pour faire une griserie à cette jeunesse qui la buvait dans son rire heureux.

Soudain il se fit un choc qui brouilla quelque peu tous les couples. Sylvine venait de s'arrêter à l'entrée du rond-point, et, d'un signe, elle arrêtait toute sa suite. Alors, seule, elle fit quelques pas; puis on entendit un cri terrible, et les premiers accourus virent ceci : à la branche forte d'un orme, un grand polichinelle pendait. Il était tout vêtu de satin blanc, avec, au côté gauche de sa poitrine pointue, une sorte de rose rouge qui s'effeuillait goutte à

goutte. Sa figure pâle, sous la lune qui poétiquement l'éclairait par la trouée ronde du carrefour, avait un sourire où les dents brillaient. Ses yeux fixes regardaient Sylvine.

Et lentement, sous le vent, le polichinelle tournoyait. La corde qui le pendait était accrochée au collet de son pourpoint, comme un jouet à l'étalage. Sur sa culotte tailladée, la rose rouge feuille à feuille coulait.

Mais brusquement les torches s'éteignirent, et la foule qui accourait s'arrêta repoussée par le duc de Villemore.

François d'Erfeuilles emmenait Sylvine. Le duc disait :

— C'est une mauvaise plaisanterie. On vous portera ce jouet au salon. Cette mise en scène est dangereuse aux jeunes femmes. Rentrez.

Et l'on revint silencieux, avec des propos bas et des effrois tendrement apaisés, sous l'ombre mystérieuse des grands arbres.

Par les ordres du duc, maintenant une fanfare sonnait.

François d'Erfeuilles disait à Sylvine :

— Je vous dois une réparation.

Et la comtesse Margaret lui murmurait à l'oreille :

— On l'a reconnu, et tu es perdue si tu n'épouses un d'Erfeuilles.

Le duc de Villemore s'approcha :

— A qui préférez-vous rendre compte de cette aventure, à votre père ou à votre mari?

— Comme il vous plaira, répondit tristement Sylvine.

Et le silence s'étant subitement fait, le duc de Villemore présenta officiellement le fiancé de Sylvine. Le marquis François la conduisit à sa mère.

Et, tandis qu'ils traversaient le salon avec ce pas grave de menuet que raillait si plaisamment la petite duchesse, — lui, le front haut, le geste roide; elle, les yeux baissés, grave et lente, le bout de ses doigts tremblants posé sur le gant du marquis, — là-bas, au rond-point des ormes, sous la lune claire, les grands chiens danois de Sylvine hurlaient au polichinelle de satin blanc, qui, froid et roide, pendait.

Janvier 1883.

# L'ÉPINGLE D'OR

## I

La gouvernante de maître Barbarin, — un petit imprimeur d'une toute petite ville, — s'entendait si parfaitement aux choses du ménage qu'il n'y avait pas une femme qui n'en fût jalouse et, pour ce motif, ne la gratifiât de quelque bon coup de langue, ce qui est excessivement désagréable, comme chacun sait.

On ricanait en la nommant tout bas : « Madame Barbarin. » Et les plus mauvaises insinuaient que ce prétendu neveu que la gouvernante élevait à la brochette dans l'imprimerie de son maître n'était rien moins que le propre fruit de ses œuvres, né d'une collaboration mystérieuse avec ledit imprimeur au beau

temps de sa seconde jeunesse. Personne ne l'avait vu; mais toutes les commères en auraient mis leur main dans le feu. C'est merveille qu'elle ne sente pas davantage le roussi, tant elles l'y mettent souvent et pour des choses moins probables.

Madeleine, la gouvernante, n'en continuait pas moins sa vie de ménagère soigneuse, confectionnant des tisanes pour le vieux bonhomme d'imprimeur et bourrant le petit Angelo de friandises.

Quand je dis petit, c'est pour signifier mignon, délicat, car Angelo courait sur ses vingt-trois ans, il était grand comme une fille qui aurait bien poussé et il portait une fine moustache blonde qui frisottait au bout, retroussée tout juste assez pour qu'on vît les coins fripons de sa bouche. Ajoutez à cela des yeux bleus très-doux, la peau blanche, un air de timidité enfantine, et vous aurez le portrait du gentil neveu que Madeleine avait couvé vingt ans dans ses jupes avec une jalousie de mère.

Il avait commencé par la suivre sur ses quatre pattes roses, car il ne marchait pas

encore quand elle l'introduisit dans la maison. A trois ans, il faisait déjà les commissions, trottinant sans cesse de l'imprimerie au bureau du patron. Plus tard, on lui apprit à composer. Enfin, aujourd'hui, il servait de prote et de correcteur. Madeleine exigeait depuis quelques années qu'on l'employât beaucoup : elle avait son idée.

L'idée de Madeleine, c'était qu'Angelo restât sage. La gouvernante de M. Barbarin possédait sur la sagesse tout un assortiment de préjugés féroces qu'elle déballait à tout propos et hors de propos souvent :

— Toi, dit-elle à Angelo au premier duvet qu'elle lui vit pousser sous le nez, si tu t'avises de courir les filles, je te tordrai le cou.

C'était catégorique, et Angelo ne prit pas du tout l'avertissement pour une métaphore. Dieu aidant, il demeura sage comme un petit saint dans sa niche. Seulement, comme il n'était pas de marbre, ainsi que les bienheureux, sa tête et son cœur prirent l'envolée vers les doux pays du rêve charmant où il lui était interdit de mettre le pied.

Tante Madeleine n'y vit que du bleu, car le jeune garçon, hypocrite comme une demoiselle bien élevée, n'en baissait que de plus belle ses longues paupières chastes sur ses yeux candides. Cependant la gouvernante veillait. Chaque matin, lorsque Angelo quittait sa chambrette, toute propre et gaie sous les toits, avec une fenêtre donnant sur la cour, Madeleine arrivait fureter, fouillant dans les poches, scrutant les goussets, comptant la monnaie. Une fois, elle trouva un bouquet de violettes desséchées, et elle en fut malade pendant huit jours. Pendant huit jours, Angelo resta à l'imprimerie, sans bouger, et tante Madeleine le bouscula à lui faire perdre la tête; puis, la crise passée, elle se rattrapa en le bourrant à l'étouffer d'exquises crèmes au chocolat, de croquettes à la vanille et de petits pâtés truffés.

Un bonheur si pur ne devait pas durer.

Un matin, Madeleine secouait par la fenêtre un gilet qu'Angelo avait mis la veille pour aller faire une course en ville. Quelque chose s'en échappa qui fit : Bing!... sur les pavés de la cour.

Elle se pencha et aperçut, horreur! une mignonne épingle à cheveux, longue, avec la tête formée d'une boule d'or finement découpée à jours.

Il est inutile de dire avec quelle vélocité la tante jalouse descendit les deux étages et se précipita sur ce corps de délit. Elle le tenait du bout de ses doigts écartés, avec dégoût, comme elle eût fait d'un objet souillé, et elle le retournait, les yeux hors de la tête de colère et d'indignation :

— Une épingle à cheveux! Ainsi Angelo fréquentait les filles! et quelles filles! des drôlesses qui laissaient traîner leurs épingles dans la poche d'un garçon!... Autant dire qu'il les décoiffait. Eh bien! c'était du joli! A quoi donc servait l'éducation qu'elle lui avait donnée, puisqu'il devait en faire ni plus ni moins que les autres! C'était donc une fatalité! Les hommes étaient tous nés pour le mal, quoi qu'on fît!

Et Madeleine, rentrée dans sa chambre, s'effondra sur une chaise, la tête dans son tablier, et pleura.

La sévérité naïve de la gouvernante avait,

au fond, une cause bien touchante. Jeune fille, on l'avait séduite. Elle ne s'était jamais consolée, et elle s'imaginait que si l'on donnait une éducation plus morale à l'un comme à l'autre sexe, ces malheurs-là n'arriveraient pas. Elle s'emportait sur cette thèse et se flattait secrètement d'en donner la preuve par la conduite irréprochable d'Angelo. Et voilà que lui aussi pratiquait le vice!

Oh! mais elle le sauverait... s'il en était temps encore, mon Dieu! Elle l'arracherait à la créature dépravée qui venait de l'initier au mal. Elle le ferait rentrer dans le droit chemin.

Elle s'arrêta sur cette pensée, qui prenait tout à coup dans son cerveau des proportions extravagantes. Tout un monde venait d'éclore et bourdonnait autour d'elle. Elle s'était remise debout et, l'œil fixe, haletante, elle suivait son rêve. Bientôt elle rêva tout haut :

— Voilà, c'est cela... Parbleu, c'est bien naturel, il n'y a pas d'autre moyen. Il faut le marier. Mais à qui? Ah! cherche. Avec cela que c'est facile! Pas de père, pauvre petit! Qui donc en voudra? une ouvrière, peut-être?

Merci! Il lui faut une demoiselle, à ce mignon si délicat. Il n'est peut-être pas assez joli pour plaire, celui-là! Oui, mais à qui? Oh! hé!... oh! quelle idée!... O Seigneur mon Dieu, je n'en puis plus!... Si celle-là voulait de lui?... Ma foi, ni une ni deux, j'y vais tout de suite. Nous verrons bien.

Une heure plus tard, la gouvernante de M. Barbarin, vêtue d'une robe noire, d'un châle sombre, avec un chapeau très-simple recouvert d'une voilette, sonnait à la porte du petit pensionnat tenu par madame Morimbeau.

## II

Ce « pensionnat » n'était en réalité qu'une école où trois douzaines de petites filles de la classe ouvrière venaient apprendre à lire et à réciter proprement pourquoi Dieu les avait créées et mises au monde. Du matin au soir un hurlement intermittent initiait les voisins

aux progrès que faisait dans ces jeunes cerveaux l'enseignement des vérités catholiques, car, pour simplifier la besogne, les réponses au catéchisme se faisaient en bloc par toutes les élèves à la fois. Cela produisait une musique exquise. On entendait d'abord une voix douce qui posait la question; puis soudain une fusée de voyelles éclatait, lancée par trente-six petites bouches bien ouvertes, mais pas toujours avec ensemble. Alors s'égrenait une cascade de cris aigus qui retombaient dans l'oreille comme des flèches. Les voisins se claquemuraient furieux derrière leurs portes.

Tranquille cependant demeurait à son poste l'institutrice martyre, dont la voix douce coupait comme d'un soupir le rhythme de ce chœur infernal. Ce n'était pas madame Morimbeau.

Madame Morimbeau se livrait à des occupations plus sérieuses. Elle composait des livres pour l'édification de la jeunesse. Mgr l'évêque les approuvait, et on les donnait en prix dans les pensions aux petites filles.

Rien n'était plus propre, du reste, à leur donner une idée vraie de l'humanité que ces

historiettes sans style, où tous les événements de la vie étaient expliqués par les fonctions multiples du doigt de la Providence, — jolis petits manuels de bonne conduite dans le monde, élégamment reliés en toile gaufrée et dorés sur tranche, destinés à atrophier pieusement leur intelligence et à les rendre incapables de concevoir les hautes vertus qui découlent des seules notions de la responsabilité humaine ; — mais madame Morimbeau se moquait de ces vérités philosophiques comme d'une guigne. D'ailleurs, elle ne les logeait pas sous son crâne : l'espace manquait. Pourvu que son éditeur lui payât six cents francs par an pour deux manuscrits régulièrement pondus l'un à Noël, l'autre aux cerises, elle se tenait pour femme supérieure et auteur tout à fait distingué. Elle signait hautement : Blanche de Morimbeau.

Elle avait obtenu de son éditeur qu'on donnât ses œuvres à imprimer chez M. Barbarin, afin qu'elle eût toute facilité de corriger ses épreuves. Cela occasionnait un perpétuel va-et-vient entre l'imprimerie et le pensionnat, et quelques relations familières en étaient nées.

Parfois, madame Morimbeau rencontrait la gouvernante de l'imprimeur et s'arrêtait un moment pour causer de ses œuvres. Madeleine, flattée, l'écoutait. D'autres fois, Angelo portait les épreuves, et si c'était après la classe, par exemple, il attendait volontiers que madame eût achevé les corrections.

Il s'en allait alors sournoisement vers le jardin, où il rencontrait toujours la sous-maîtresse, mademoiselle Thilda. Tous les deux s'asseyaient sur un banc dans un coin, elle avec sa broderie dans les doigts, lui les regards perdus sur les yeux battus et les joues pâlies de la jeune fille.

Cela revenait assez fréquemment; ils se connaissaient beaucoup, se racontaient toute leur vie. Peut-être s'aimaient-ils. Jamais ils n'en avaient rien dit.

Thilda devenait une vieille fille; elle avait vingt-quatre ans, et la fatigue de son horrible métier lui donnait des marques visibles d'épuisement. Avec cela une éternelle tristesse dans ses yeux noirs profonds. Elle vivait pour vivre, parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, mais avec quelle amertume contre la destinée!

Elle ressentait toutes les ardeurs de la femme, tous ses besoins, toutes ses souffrances pudiques quand l'heure d'amour a sonné, et c'était pour vieillir seule, ignorée, entre les quatre murs d'une école, parce qu'elle était pauvre. Son teint prenait des pâleurs de cierge, ses yeux se creusaient, les coins de sa bouche un peu épaisse s'abaissaient dans une expression de douleur et de dégoût.

Cependant, le dimanche, quand elle conduisait à la messe son bataillon de fillettes, on se retournait, et les hommes cherchaient à se faire remarquer de la jolie institutrice si élégante dans ses vêtements pauvres. Elle portait sa robe de laine avec une distinction rare, et comme la marche et la confusion rosaient ses joues, elle paraissait absolument belle.

Plus d'un disait en la suivant des yeux :

— Quel dommage!

Et la pauvre fille s'en allait admirée, désirée, mais traînant après elle sa pauvreté comme une infamie qui la condamnait à une solitude éternelle. Elle s'appelait mademoiselle de la Ferrière; elle était orpheline.

Angelo savait tout cela, toutes ses peines les plus intimes. Lui aussi n'avait pas de famille, même pas de nom. Ils se comprenaient et se consolaient rien qu'en regardant longuement, lui les yeux noirs de Thilda, elles les jolies lueurs bleues qui rayonnaient dans les prunelles d'Angelo.

Le soir de cette journée qui avait amené les émotions de tante Madeleine, celle-ci, après le dîner, appela son neveu et se fit suivre dans la chambre d'Angelo tout en haut. Elle parlait mal, ayant la gorge serrée, et le cœur lui battait.

— Ferme la porte, approche. Qu'est-ce que c'est que ça?

Elle lui mit sous le nez l'épingle d'or. Il ouvrit la bouche, ébahi et décontenancé.

— Tais-toi. Ne va pas mentir. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ma tante... balbutia Angelo.

— Ce n'est pas vrai, cria Madeleine, tu as trouvé cela chez une drôlesse... Veux-tu te taire, méchant garnement!

Angelo se dressa comme un petit serpent.

— Une drôlesse, criait-il affolé d'indignation, elle, elle!... Rendez-moi cette épingle, ma tante, ou bien...

— Ou bien?...

Elle leva la main.

Il ne broncha pas, et répéta crânement :

— Ou bien je m'en vais.

Ah mais! c'est qu'il l'aurait fait comme il le disait. C'était clair maintenant. L'ange se révoltait à la fin. Et Dieu sait les cataclysmes qui arrivent quand les anges se révoltent!

Madeleine s'apaisa comme par miracle, toute froide à cette pensée que le petit s'en irait. Cependant elle ne rendit pas l'épingle, mais elle la jeta à travers la chambre. Le bijou roula comme un petit fou avec un son clair, comme s'il se plaignait d'être ainsi maltraité. Angelo courut après, le ramassa, l'essuya, le frotta avec un pan de sa veste; puis il s'en vint effrontément piquer l'épingle sur une pelote que Madeleine avait confectionnée de ses propres mains.

C'était le comble de l'audace.

Pourtant Angelo était très-rouge. Il sentait

bien qu'il venait de faire une chose inouïe, et il s'attendait à quelque épouvantable châtiment. Il tourna son œil inquiet sur la gouvernante. Celle-ci devina ce commencement de contrition :

— Misérable! dit-elle du ton le plus creux qu'elle put trouver.

Puis elle tira son mouchoir et se moucha d'une façon terrible en criant qu'elle était bien malheureuse.

— Mais, ma tante, murmura Angelo attendri, de quoi vous plaignez-vous? Je fais tout ce que vous voulez...

Elle saisit la balle au bond.

— C'est ce que nous allons voir. Angelo...

Elle fut obligée de tousser : elle étranglait.

— Angelo, tu as vingt-trois ans, et je comprends... c'est-à-dire, je ne comprends pas... Mais enfin, vois-tu, mon enfant, il faut être honnête. Dans la vie, il n'y a que cela de bon. Si tu tournais mal, j'en mourrais. Cela devient un crime quelquefois de courir les filles. Si tu savais!... Tu veux une femme? Eh bien! il faut en prendre une, voilà tout. Angelo, tu vas te marier.

— Moi! s'écria le jeune homme, tout étourdi, comme s'il venait de recevoir un mauvais coup.

Et il devint pâle, pâle.

— N'aie pas peur, mon petiot, j'ai bien choisi, va. Tante Madeleine a l'œil fin. Elle sait ce qu'il faut à un petit mignon d'enfant gâté comme toi. C'est une belle demoiselle qui n'a pas le sou, parce que, autrement, elle n'aurait pas voulu d'un pauvre petit diable d'imprimeur. Et j'espère bien que celle-ci ne dira pas non.

D'ailleurs, nous avons des économies, par là, de quoi vous faire un joli ménage! Tu verras comme ce sera gentil. Eh bien! qu'est-ce que tu as? Est-ce le regret de ta péronnelle qui te fait faire cette grimace? Ah! dis donc, il ne faut pas me mettre en colère, tu sais? Je veux, tu m'entends bien?... je veux que tu épouses mademoiselle de la Ferrière, ou sinon tu en verras de grises... Et maintenant, file!

Madeleine tendait vers la porte son doigt qui tremblait. Elle était toute rouge d'émotion parce que le petit chancelait avec de grosses larmes dans les yeux. Tout à coup il éclata et

vint se jeter comme un perdu au cou de la bonne femme en criant dans un vrai sanglot :

— Tante, tante, je vous aime!...

Et il l'embrassait, reniflant comme un gamin et se cachant la figure dans la collerette de Madeleine bouleversée.

Pour un peu, elle aurait dit : « N'en parlons plus », tant cela lui gonflait le cœur de le voir sangloter.

Mais lui recommença, comme si la fièvre le tenait :

— Tante Madeleine, vous êtes le bon Dieu... Je vous aime! je vous aime!...

— Bon, le voilà qui perd la tête, s'écria la gouvernante en serrant tant qu'elle pouvait le petit sur son cœur. Puis elle hasarda :

— Écoute donc, si tu ne veux pas...

— Mais si, je veux!

Et il la secoua de la belle façon en se redressant.

Il lui cria encore dans la figure :

— Je veux, entendez-vous? je veux...

Puis il prit la porte, dégringola toutes les marches et disparut, laissant Madeleine, les

jambes cassées, se tenant le front à deux mains, essayant de comprendre, tandis que toutes ses idées tournaient dans sa cervelle comme son fil sur le dévidoir. Angelo, nu-tête, ébouriffé comme un petit chien frisé, courait aussi fort qu'il pouvait vers le pensionnat de madame Morimbeau.

## III

Par bonheur, la porte était entr'ouverte : jamais il n'eût osé sonner. Il se glissa comme un chat dans la petite cour déserte, et, sautillant sur le bout des pieds, il gagna le jardin et se blottit derrière un arbre. De là, il allongea le cou du côté du mur, au fond, là-bas, sous les treilles où il y avait un banc. Il faisait une soirée claire avec un reste de jour dans une partie du ciel. L'autre commençait à laisser percer les premières étoiles. C'était le mois d'août; le jardin avait toutes ses feuilles, toutes ses fleurs

et tous ses fruits : cela embaumait. Et Angelo, subitement affamé de tous ses sens, regardait, aspirait, buvait l'air et allongeait les lèvres pour manger de baisers la jeune fille rêveuse, assise sous les treilles et qui ne le voyait pas. Quand il se fut bien régalé, pour la première fois de sa vie, d'un tas de voluptés qui lui semblaient désormais permises, il se rapprocha de Thilda, doucement et le cœur détraqué à force de battre.

Elle leva la tête et rougit. Lui, alors, s'arrêta net, n'osant bouger et tout saisi par une confusion subite. S'il avait pu se cacher le visage dans la robe épandue sur les pieds de la jeune fille, peut-être, peut-être encore, eût-il trouvé le courage de lui raconter pourquoi il était venu. Mais comme cela, debout devant elle qui rougissait, jamais de la vie! Il songea à s'enfuir. Aussi, pourquoi ne disait-elle rien? Puisqu'on les mariait, elle devait bien le savoir. Elle le regardait très-doucement; ses yeux se promenaient sur lui, demi-fermés, avec un battement des cils qui chatouillaient follement le cœur d'Angelo. Mais elle ne semblait pas confuse comme une vierge en présence de son

fiancé. Cela surprenait le timide neveu de Madeleine. Enfin elle dit, tendant sa main vers lui d'un geste ami :

— Vous avez bien fait de venir ce soir.

Il trébucha en prenant sa main qu'il lâcha très-vite, cela le brûlait, et il vint se coller au mur dans l'ombre d'une trainée de pampres qui lui pendaient sur le nez. Maintenant, plus hardi, il ouvrait sur Thilda ses yeux tout larges, brillants, mouillés comme des bluets sous la rosée. Elle dit, la voix un peu chevrotante, avec un effort pour paraître calme :

— Il y a comme cela des moments dans la vie où l'on a besoin d'un ami.

Elle s'attendrissait. Des pleurs lui vinrent qui emplirent tout à coup ses yeux.

— Vous pleurez! balbutia Angelo, qu'une grosse inquiétude souleva de son banc.

Il se pencha pour la voir, sa joue toucha l'épaule de la jeune fille. Elle tourna la tête un peu, et son regard voilé se posa sur les yeux levés d'Angelo. Pendant une seconde, ils se regardèrent ainsi dans le cœur, inquiets tous les deux et cependant ravis de ce toucher de

l'âme dont la volupté exquise leur donnait comme la sensation d'un évanouissement. Elle détourna les yeux, lente, avec un sourire, et dit tout bas comme un aveu :

— Non, je ne pleure plus!

Angelo baissa la tête, frôlant ses boucles blondes au corsage de Thilda, et il murmura, plus bas encore :

— Je vous aime! je vous aime!...

Leurs mains s'étaient prises, et ils se tenaient éperdument.

Alors elle dit, presque rieuse :

— Et quand on songe qu'aujourd'hui j'ai été demandée en mariage! Vous devinez ce que j'ai répondu?

Angelo se jeta sur les doigts de Thilda, et, pour les baiser tous à la fois, il les roula sur sa bouche demi-ouverte. Elle ajouta avec un petit éclat de rire :

— J'ai répondu que j'avais fait le vœu de ne pas me marier.

— Vous avez refusé! dit-il, lui lâchant les mains, vous avez refusé!...

Elle fit signe que c'était vrai et demeura

surprise de la brusque stupeur d'Angelo. Il s'était rejeté dans l'ombre des vignes, et elle n'apercevait plus son visage.

Il se taisait.

— Vous me blâmez? dit-elle d'un ton de reproche.

Puis une colère lui vint.

— J'ai eu tort sans doute. J'aurais dû accepter cette occasion inespérée pour moi, pauvre fille, de sortir de cet esclavage, de vivre d'une autre vie plus large, plus tranquille toujours, avec une famille, moi qui suis seule au monde. Et cependant, lorsque madame Morinbeau est venue me dire qu'on faisait demander ma main, un effroi m'a prise, mon cœur s'est serré. Oui, j'ai pensé tout à coup que je ne pourrais pas aimer ce... mari, et qu'il me faudrait renoncer à mes autres chères affections, à... votre amitié qui m'a consolée et que je puis, du moins, garder au fond de mon cœur sans offenser personne. Et c'est de cela que vous me blâmez, Angelo!...

Elle s'était levée avec un geste désolé, et son regard au ciel disait toute l'amertume de cette

dernière souffrance. Et elle s'en allait fière, blessée, rapide, sous la nuit des arbres dont les feuilles basses lui caressaient le front. Distraite et courroucée, elle arrachait les fleurs que rencontrait sa main pendante, et elle les déchiquetait, laissant ainsi derrière elle une traînée de pétales roses et blancs comme un symbole de ses illusions effeuillées.

Angelo venait de comprendre. Il bondit sur les pas de Thilda, léger comme un faon, sans qu'elle l'entendît courir, et il l'arrêta au bout de l'allée dans le découvert du ciel étoilé, près du perron qui s'étendait tout blanc sous la lune. Elle voulait fuir : résolûment il saisit sa taille et la retint. Elle ploya, demi-renversée, le pied sur la première marche, défaillante. Alors il lui dit dans un grand trouble :

— Savez-vous qui vous avez refusé d'épouser aujourd'hui?

Elle le regarda.

— C'est moi, acheva Angelo, c'est moi... C'est ma tante qui vous a demandée, et maintenant que vous m'avez refusé, je la connais,

elle n'aura pas de repos qu'elle ne m'ait marié à une autre...

— Vous! vous!... balbutia Thilda, c'était vous!... Mon Dieu! qu'ai-je fait? Et madame Morimbeau qui est sortie ce soir pour porter ma réponse!

— Nous sommes perdus! sanglota Angelo.

Ils se prirent dans les bras l'un de l'autre, se serrant bien fort et tremblant comme des enfants désespérés.

— Thilda! appela soudain une voix à l'intérieur.

— C'est madame.

La jeune fille, essuyant rapidement ses yeux, s'élança dans la maison.

— Adieu!... lui cria Angelo.

Et il s'enfuit en pensant que la nuit ne se passerait pas sans qu'il rendît l'âme.

## IV

Néanmoins il déjeunait le lendemain à table, sa serviette au menton, entre maître Barbarin et sa gouvernante Madeleine. Mais il mangeait du bout des lèvres, rechignant, boudeur, ses grands yeux baissés avec, au-dessous, un cercle noir comme une fille qui met du kohenl. Madeleine le regardait furtivement et faisait des soupirs qui gonflaient son fichu de linon très-blanc. Un déjeuner fin cependant, joliment arrosé d'un petit chablis gai et frais, couleur de soleil. Des rognons sautés dans un jus de madère embaumaient, et des petites bouchées aux truffes avaient des fumets qui taquinaient les narines. Une tranche rose d'un saumon froid s'enfonçait douillettement dans une gelée aux crevettes, tandis qu'une pyramide de fraises musquées attendait sous la neige du sucre en poudre la mousse parfumée d'un demi-flacon de vouvray, dont

la tête argentée émergeait d'un seau rempli de glace.

Maître Barbarin, dans sa veste légère de coutil gris, heureux, béat, caressé par ces odeurs gourmandes, mangeait doucement, buvotait et se délectait. Chaque fois que Madeleine passait à Angelo une assiette servie, l'enfant secouait les épaules avec un : « Je n'en veux pas » qui donnait des sueurs à la gouvernante. A la fin, impatientée, elle lui dit :

— Eh bien! si tu n'as pas faim, va-t'en.

Angelo se leva, jeta sa serviette à terre et sortit.

— Qu'a-t-il donc? dit maître Barbarin en essuyant délicatement sa bouche sensuelle.

Madeleine ne répondit pas, mais s'en alla voir si personne n'écoutait aux portes. Après quoi, elle revint s'asseoir, se tournant et remuant sur sa chaise comme si elle était sur de la braise. Elle pâlissait des lèvres, et ses joues s'enflammaient. L'imprimeur lâcha sa fourchette et la regarda avec un ennui, une peur égoïste en ses petits yeux enfoncés dans la chair bouffie de sa face de gourmand.

Tout à coup Madeleine, la voix étranglée, articula en mâchonnant ces mots :

— Il y a, Théophile, que le petit et moi nous quittons la maison... Je l'emmène à Paris.

— Hein! quoi! tu!... vous!... Sacrebleu! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? On ne pourra donc pas me laisser vivre tranquille? Qu'est-ce qui vous prend maintenant?

Madeleine s'essuyait les yeux.

— Certes, dit-elle suffoquée, il m'en coûtera de quitter cette maison... et vous-même, malgré votre conduite envers moi. Le bon Dieu sait ce que je souffrirai de vous laisser aux mains d'une autre femme, qui ne saura pas vous soigner comme moi, qui ne connaîtra pas vos habitudes, vos goûts, votre santé, pour vous donner toujours ce qu'il vous faut et ce qui vous plaît... Jésus! le cœur m'en saigne.

Maître Barbarin, tout blême, avait repoussé son assiette et soupirait. Déjà, et rien qu'à ce tableau de son futur abandon, il n'en pouvait plus. Cette catastrophe lui tombait sur la tête

comme une tuile : il en demeurait assommé. Madeleine leva les yeux au plafond et ajouta :

— Mais je me dois avant tout à mon fils. Mon pauvre petit! dit-elle en s'attendrissant et les bras arrondis comme si elle le berçait encore, un pauvre agneau qui n'a pas demandé à venir au monde et qui est déjà malheureux!

— Malheureux? répéta machinalement maître Barbarin. Il ajouta, l'œil méfiant cependant :

— Pourquoi?

Madeleine se dressa sur ce mot, comme enlevée par un ressort, si bien que le bonhomme épeuré se jeta sur le dos de sa chaise. Elle se penchait :

— Pourquoi? vous demandez pourquoi, Théophile? Parce qu'il n'a pas de père, le chérubin, parce qu'il est un pauvre enfant sans nom et que personne ne veut de lui.

— Qui ça, personne? bougonna l'imprimeur, dont la face se plissait d'un air dur.

Madeleine tira sa chaise loin de la table et se laissa tomber dessus, accablée, les mains pendantes.

Elle geignait :

— Je ne veux pas que mon enfant devienne un malhonnête homme. Je ne veux pas qu'il séduise les filles pour les abandonner ensuite avec leur enfant. Je veux le marier jeune, à une femme qui soit faite pour lui, qui lui plaise, et le soigne quand je ne serai plus là, — ce qui arrivera bientôt, s'il plaît à Dieu! — Cette femme, je l'ai trouvée, je l'ai choisie pauvre, humble, dans l'espoir qu'elle ne le refuserait pas. Eh bien, elle l'a refusé! Si celle-là n'en veut pas, qui donc en voudrait? Personne. Et mon Angelo porterait toute sa vie le poids de ma honte! Jamais il n'aurait une famille, une femme à lui, des enfants! Et je pourrais vivre, moi, après avoir mis au monde un pauvre être innocent pour en faire un malheureux! C'est bon pour ceux qui n'ont pas de cœur, ni d'entrailles, ni assez d'honnêteté pour réparer leurs fautes, maître Barbarin. Moi, je ferai tous les sacrifices pour mon fils; je m'en irai.

L'imprimeur furieux haussa les épaules.

— Cela vous avancera à grand'chose de vous en aller!

Elle riposta, élevant le ton :

— Cela m'avancera à ceci que, dans une grande ville, d'abord, on ne sait pas qui vous êtes, ni d'où vous venez, et que les gens sont moins regardants sur le chapitre de la naissance que dans un petit trou de pays comme celui-ci, où tout se sait. Ensuite, j'ai mon idée.

Ici Madeleine redressa sa taille encore belle malgré l'ampleur; son œil eut une façon de briller qui fit papilloter les yeux du bonhomme ébahi, et sa voix s'affila comme pour entrer plus avant dans l'oreille et dans le cœur de son maître.

— Il ne faut pas vous imaginer, parce que je vis et que je m'attife comme une vieille femme, que je ne ne sois plus bonne qu'à faire des cataplasmes et des laits de poule, maître Barbarin. Si vous comptez soixante-dix ans bien sonnés, moi, je viens, tout à l'heure seulement, de toucher mes quarante. Et je m'entends. Donc il ne me sera pas impossible, — j'aime à le croire, — de rencontrer une personne honorable, ayant de l'âge, des goûts délicats, une santé fragile et qui exige des soins dévoués, et qui ne sera peut-être pas fâchée

d'épouser une bonne femme, encore jeune, ménagère, experte en cuisine et en petits raffinements de gourmet, qui le soignera, qui le dorlotera, qui l'aimera, et qui le fera vivre plus longtemps et plus heureux qu'il ne l'eût fait sans elle. Et celui-là entendra trop bien ses intérêts pour refuser la seule condition que je mettrai à son bonheur et qui sera de reconnaître mon fils pour le sien, de lui donner un père, un nom. Nous lui ferons une si belle vie, ensuite, que, j'en jure bien, c'est lui qui nous remerciera. Tenez, le voyez-vous d'ici, ce vieux bonhomme rasé, peigné, bien vêtu, propre comme un sou neuf, assis dans un bon fauteuil, les pieds chauds, devant une petite table toujours servie de ces petits plats fins que personne ne fait mieux que moi, je m'en vante? Auprès de lui sa chère femme qui l'embrasse et qui, ma foi, le ragaillardit. Et son fils, mon Angelo, un beau garçon et un honnête homme dont il aura le droit d'être fier. Et sa petite bru, donc! si mignonne et si gaie, et qui chantera comme un pinson en avril! Et les petits! Oh! les tout petits surtout, qui lui courront dans les jambes

et lui grimperont aux genoux tous ensemble en criant : Grand-papa! grand-papa!

Madeleine s'était prise à son rêve; elle parlait en le suivant des yeux, transfigurée, rayonnante, rajeunie et presque jolie, en cette minute, comme elle l'était à vingt ans.

Puis un petit frisson lui vint en se rappelant son rôle. Elle coula son regard vers le bonhomme dont la mine attendrie lui gonfla le cœur d'un subit espoir.

— Je n'aurai qu'un chagrin, dit-elle d'une voix bien triste, ce sera de penser que je vous ai laissé seul.

Maître Barbarin fit une telle grimace de chagrin comique, avec l'air penaud d'un vieux renard pris au piége, que Madeleine se leva, sentant venir le rire, et s'en alla son mouchoir sur les yeux.

Maître Barbarin, tout seul, et n'ayant point déjeuné, songeait profondément en tournant ses pouces.

## V

Les huit jours qui suivirent cette matinée auraient semblé au vieil imprimeur les plus beaux de son existence si les préparatifs du départ de Madeleine ne lui avaient rappelé à chaque instant que son bonheur allait finir. Jamais soins délicats, attentions fines et multiples, n'avaient enveloppé plus délicieusement sa vie. Du matin au soir, on le roulait dans une ouate de félicités et de jouissances qui béatifiaient tout son être égoïste et ramenaient dans ses sens perclus comme une efflorescence de sensations exquises. Ses rhumatismes cédaient à des frictions caressantes, à une médication douce dont l'art de Madeleine savait faire un plaisir. Sa table lui présentait chaque jour une surprise nouvelle, quelque raffinement de haut goût qui tenait en éveil sa sensualité gourmande. Le choix des mets et leur apprêt savant rallumaient d'une

flamme discrète le feu amorti de son imagination égrillarde. Les coudes sur la nappe, les lèvres grasses, l'œil piqué d'une petite lueur gaie, il jacassait, dans la fumée de sa pipe, avec Madeleine en face de lui, souriante, un peu coquette, et qui le ramenait, sans en avoir l'air, aux récits troublants des vieux souvenirs.

Ensuite il s'endormait, ballottant sur son fauteuil, dans des poses bachiques, sa calotte de travers. La gouvernante se levait et prenait la lampe. Elle l'emmenait, elle le couchait, elle le bordait dans son lit bien blanc, après lui avoir noué son foulard sur le front. La veilleuse allumée, elle sortait sur la pointe du pied, n'ayant point l'air d'entendre s'il la rappelait tout bas.

Le matin, quand il s'éveillait, la tasse de chocolat fumait sous son nez. Et la journée recommençait toute remplie de ces douceurs, de ces plaisirs, de ces soins, où l'âme heureuse s'épanouit.

Et puis, tout à coup, on clouait une caisse, Madeleine traînait une malle, et un froid tombait brusquement sur le cœur du bonhomme. Quelque chose alors le tiraillait. Il

tournait autour de la gouvernante, rêveur, mâchonnant sa moustache. Il avait l'air d'hésiter; et puis, soudainement, il s'en allait.

Elle, derrière lui, se prenait la tête à deux mains, désespérée; ou bien, elle montait d'un coup ses épaules en grommelant :

— Tu y viendras!

Cependant le temps passait, et Madeleine se rongeait d'inquiétude : c'est qu'Angelo, lui, devenait maigre et pâle, et triste à croire qu'il allait faire une maladie.

— C'est cette fille qui lui trotte dans la tête, pensait Madeleine. Et elle lui avait défendu de sortir. Angelo ne bougeait de l'imprimerie. Pour s'occuper, il faisait la besogne de maître Barbarin, et celui-ci trouvait ses loisirs fort agréables. Le jeune homme était intelligent et le remplaçait à merveille; le vieux bonhomme n'avait plus qu'à se laisser vivre.

Cependant Madeleine envoya chercher un indicateur, et un soir, après dîner, elle le posa sur la table pour chercher l'heure des trains.

Maître Barbarin changea de visage; cela tombait au beau milieu d'une digestion exquise,

il en fut suffoqué. Ainsi c'était fini : Madeleine partait; il restait seul. Il s'attendrit sur lui-même à ce point que des larmes lui vinrent aux yeux. Il murmura :

— C'est donc décidé? tu m'abandonnes, Madeleine? Hélas! je suis vieux, je n'ai pas longtemps à vivre, tu aurais pu prendre patience encore, va!

— Et mon fils? dit-elle.

Il fit un effort :

— Écoute, si tu veux, je lui laisserai mon imprimerie; tiens, tout de suite, veux-tu?

Elle secoua la tête.

— Je veux qu'il se marie, et ici ce n'est pas possible... à moins que...

Il répéta docilement :

— A moins que?...

— Tenez, Théophile, laissons cela. Vous n'avez pas de cœur, et maintenant je vous quitterai presque sans regret. Non! vous n'avez pas de cœur, ni de pitié, ni de justice. Depuis le jour où vous m'avez prise, toute jeune et naïve, je vous ai consacré ma vie, à vous qui étiez vieux et que je n'aimais pas. Mais vous

m'aviez donné un fils, et, pour mon enfant, je me suis résignée à tout. J'espérais que ma conduite vous toucherait, que la vue de votre enfant vous donnerait pour lui des entrailles de père, que vous seriez fier de l'avouer un jour, car vous n'avez pas à rougir de lui : il est beau, il est instruit, il est honnête, et vous savez que moi je n'ai jamais été qu'à vous. Vous pouviez nous donner votre nom! nous en étions dignes et vous nous le deviez; mais vous êtes un égoïste. Eh bien! nous vous quitterons.

Elle fit un geste. Il crut qu'elle se levait et il allongea la main.

— Alors, dit-il, alors tu veux que je t'épouse? A notre âge, on se moquera de moi...

— Ah bien, après? On jacassera peut-être; mais les honnêtes gens diront que vous avez fait votre devoir. Et vous ne vous en repentirez pas, Théophile. Au lieu de vivre seul et de mourir seul sans personne pour vous aimer et pour vous fermer les yeux, et pour prier pour vous, vous aurez autour de vous une famille qui vous adorera comme un père et vous véné-

rera comme un dieu. Ils ne se moqueront plus de vous, les gens qui verront tout le bonheur que nous vous aurons fait.

Le bonhomme baissait la tête, tout surpris des sentiments nouveaux qui lui venaient. Ces mots de père, de famille, entraient avant dans son vieux cœur et y éveillaient un écho jusqu'alors muet. Ce cœur battait lourd en ce moment avec un besoin inouï de tendresse et d'effusion. La porte s'écarta brusquement, et Angelo se précipita comme un fou, les cheveux envolés, une lettre à la main. Puis, à Madeleine :

— C'est de madame Morimbeau, dit-il, tout essoufflé.

Madeleine ouvrit la lettre et fit un geste de surprise. Le visage tout mouvant d'émotion, elle dit à Angelo :

— Cours vite chez madame Morimbeau lui répondre que j'irai demain.

Angelo prit sa course, affolé de joie. Mais l'imprimeur le rappelait à si hauts cris que le jeune homme s'arrêta et revint se pencher à la porte.

— Qu'y a-t-il ? vite, disait-il, repartant déjà.

— Écoute..., c'est une commission, c'est... barbotait maître Barbarin. Approche-toi... Mais approche donc, morbleu!

Et lorsque Angelo impatient se fut jeté devant lui, le bonhomme l'attrapa par sa veste, le courba vers sa bouche qu'il tendait et l'embrassa sur la joue, bruyamment. Puis il bégaya, les yeux troubles :

— Sauve-toi, maintenant.

Madeleine, toute chavirée, se retenait pour ne pas sangloter. Elle relut sa lettre par contenance, et elle finit par dire :

— Madame Morimbeau me prévient que mademoiselle de la Ferrière, cette jeune fille qui a refusé Angelo, demande à me parler. C'est une personne bien élevée; elle veut s'excuser sans doute. Après cela, dit-elle encore en hésitant, je ferais peut-être bien de n'y point aller, car si elle me parle de la situation d'Angelo...

Maître Barbarin s'était levé, tout seul, comme rajeuni par ses émotions généreuses, et il s'en alla prendre Madeleine à deux bras, la regardant avec des larmes.

— Eh bien ! dit-il, tu lui apprendras qu'Angelo est notre fils, madame Barbarin.

## VI

Madeleine, s'habillant le lendemain pour se rendre chez madame Morimbeau, sans y songer, mettait plus de soin à sa toilette, une certaine recherche où la tournure humble de la gouvernante disparaissait un peu sous le relief plus cossu de la bourgeoise. Et dans ce travail, elle se prenait insensiblement à des mouvements d'orgueil qui la gonflaient. Elle mâchonnait en se regardant, se redressant, se faisant des sourires fiers :

— Madame Barbarin ! madame Barbarin ! Au fait, dit-elle tout à coup, Angelo est un riche parti maintenant. Il pourra trouver mieux que cette institutrice qui n'a pas le sou. Je vais lui glisser cela tranquillement, à cette demoiselle qui a fait la sottise de nous refuser. D'ailleurs,

j'ai l'idée que le percepteur pourrait bien nous donner sa fille. Elle a une dot, celle-là!

En sortant, elle passa par l'imprimerie. Maître Barbarin, tout seul, dormait, bien étalé dans son fauteuil, au frais, sans habit, les jambes allongées, la bouche ouverte. Dans la pièce à côté, Angelo, assis devant le bureau du patron, composait le journal, une feuille hebdomadaire remplie d'annonces, avec une page consacrée aux élucubrations de quelques indigènes, collaborateurs naïfs et gratuits.

Madeleine, en entrant, surprit Angelo immobile, un mouchoir sous le nez. Elle crut qu'il pleurait et se pencha. Mais le mouchoir avait subitement disparu, et les yeux d'Angelo brillaient d'un éclat qui n'était pas celui des larmes.

Madeleine lui caressa les cheveux, l'embrassa et lui murmura, la voix câline :

— Pauvre petit mignon, va, sois bien sage, tu seras tout plein heureux dans quelques jours. Allons, je m'en vais. Tu sais, elle n'a pas voulu de toi, mademoiselle de la Ferrière? Elle en voudrait peut-être bien aujourd'hui, mais trop tard, mademoiselle; nous avons mieux que

cela pour notre Angelo. Travaille bien, petit.

Et Madeleine s'en alla toute riante dans ses espoirs maternels.

Le mouchoir qu'Angelo avait si prestement escamoté reparut, mais cette fois il en tamponna sa bouche pour étouffer ses cris. Il beuglait dedans, il le mordait comme un petit enragé, en donnant des coups de pied sous la table. Il ne se connaissait plus de colère, de douleur. Même il eut cette pensée qu'il voudrait battre tante Madeleine. C'était inouï, à la fin, qu'elle disposât de lui avec cette autorité despotique. Oui, despotique! Et il était un homme, après tout, et il le lui ferait bien voir. Et il allait prendre une résolution tout de suite. D'abord il se décida à enlever Thilda, et puis il réfléchit que la jeune fille n'y consentirait peut-être pas. Alors il s'enfuirait, il s'en irait tout seul, n'importe où, bien loin... Il pleurait tant qu'il pouvait. Et son chagrin était si gros qu'il ne connut bientôt plus de bornes. Alors, tout net, il cessa de pleurer et il devint calme et grave comme au moment des résolutions suprêmes. On verrait qu'il n'était plus un enfant.

Cependant Madeleine avait sonné chez madame Morimbeau. Thilda vint la recevoir. Rougissante, très-émue, la jeune fille s'empressa pour faire asseoir Madeleine dans le parloir de la pension. Elles étaient seules.

— Mademoiselle..., commença la gouvernante d'un air pincé.

— Madame..., murmura l'institutrice.

— J'ignore, continua Madeleine, pour quel motif madame Morimbeau m'a priée de venir.

— C'est en mon nom, madame, et je vous remercie d'être venue.

Madeleine attendait, très-digne, mais un peu troublée par l'embarras plein d'émotion de mademoiselle de la Ferrière.

Thilda baissa les yeux pour dire :

— Je vous prie de m'excuser, madame, si j'ai fait répondre à votre demande par un refus... je ne savais pas...

— C'est très-naturel, mademoiselle, interrompit Madeleine en se levant, et vous n'aviez pas à vous excuser. Heureusement que mon Angelo...

— Oh! je vous en prie, madame, s'écria la

jeune fille, se levant aussi et s'arrêtant devant Madeleine, soyez bonne, aidez-moi. J'ai à vous dire une chose... qui me coûte beaucoup. Mais je suis sans famille, toute seule, il faut bien que je m'explique moi-même. C'est un aveu que je ne puis faire qu'à vous... J'aime Angelo.

Thilda, toute frissonnante, venait de cacher son visage dans ses mains. Madeleine la regardait ébahie. Elle ne comprenait pas, mais elle crut comprendre.

— C'est-à-dire que vous aimez l'enfant; — il est assez beau pour cela, du reste, — mais vous ne pouvez pas l'épouser à cause de sa naissance. Vous êtes noble, vous, et dame! cela se comprend...

— Vous vous trompez, répondit doucement Thilda avec un regard timide de ses grands yeux noirs, je serais trop heureuse d'épouser Angelo.

— Mais vous l'avez refusé!

— Madame Morimbeau ne m'avait pas dit son nom.

— Comment! vrai? s'écria Madeleine. Alors vous accepteriez ce pauvre petit, tel quel, sans famille, sans fortune?...

— Nous travaillerions et nous serions heureux, murmura la jeune fille.

Madeleine avait les expansions brusques. Son cœur, gonflé, se détendit dans un cri de tendresse :

— Ah! que je vous aime, dit-elle, puisque vous aimez mon Angelo!

Et elle tira contre elle la pauvre fille tout éperdue de joie à cette caresse de mère.

— Eh bien! vous avez de la chance, ma petite, reprit tout à coup la gouvernante, les yeux brillants de plaisir, et vous n'avez pas fait un mauvais rêve. Apprenez, mademoiselle, qu'Angelo est le fils unique et... légitime de maître Barbarin et son successeur immédiat à l'imprimerie!

Et Madeleine se redressa triomphante, attendant l'effet magique de ses paroles.

Thilda, très-sérieuse, répondit :

— Tant mieux... pour Angelo! Mais puisqu'il est riche, maintenant, vous ne pouvez songer à lui faire épouser une femme sans fortune, car je n'ai rien, moi, madame.

— Taisez-vous donc! grommela Madeleine,

bourrelée d'émotion. Vous êtes bonne, vous êtes belle ; ne dites pas que vous n'avez rien. Je vous trouve riche, moi, c'est pour cela que je vous donne à mon fils...

Madeleine fit un mouvement brusque en lâchant ce mot qui échappait à son cœur, et une confusion soudaine l'empourpra. Mais Thilda s'était jetée sur elle :

— Mère! dit-elle en lui mettant ses bras autour du cou.

## VII

On fit les noces très-hâtivement, sur le désir de Madeleine. A peine eut-elle épousé maître Barbarin, sans aucune cérémonie et le plus discrètement du monde, que l'on publia les bans d'Angelo et de mademoiselle de la Ferrière. La petite ville clabauda sur ces deux événements à s'en donner la fièvre. Les commères surtout ne tarissaient pas, et, méchamment, pour vexer l'ancienne gouvernante, que

jadis on appelait : Madame Barbárin, elles affectaient aujourd'hui de l'appeler : Madame Madeleine. Mais celle-ci remettait à plus tard le soin de redresser les impertinences et de faire valoir ses droits de bourgeoisie : Madeleine avait bon bec, et les commères n'y perdraient rien. Ce qui l'occupait, l'obsédait, c'était le mariage d'Angelo. Maintenant que Madeleine adorait Thilda, il lui prenait des remords : elle se mourait d'inquiétude en songeant que peut-être le petit ne serait pas digne de cette belle jeune fille qui l'aimait tant. L'aimerait-il, lui? Son cœur n'était-il pas secrètement attaché à la « femme » qui lui avait donné des gages d'amour? Oh! cette épingle d'or! Madeleine en rêvait; cela devenait un cauchemar. Cependant Angelo paraissait joyeux de son mariage, même un peu fou; mais il continuait à devenir maigre et pâle, avec des yeux grands qui n'en finissaient plus. Il se résigne, pensait Madeleine; à moins que le petit misérable, déjà corrompu jusqu'aux moelles, ne s'accommode du mariage que dans l'espoir d'en tirer des avantages pour payer ses débauches.

Un jour qu'elle déménageait la chambrette d'Angelo pour l'installer dans sa propre chambre, désormais réservée au jeune couple, elle fureta rageusement dans tous les coins sans parvenir à retrouver l'épingle.

— Qu'en as-tu fait? dit-elle brusquement à Angelo.

Lui, qui la regardait sournoisement, avec des rires cachés, devina tout de suite et répondit :

— Je l'ai perdue!

— Où cela?

— Dans la rue.

— Dans la rue! Tu la promenais donc avec toi!

Madeleine, indignée, les bras croisés, ouvrait terriblement les yeux sur ce dernier témoignage de perversité.

— Ainsi, reprit-elle, tu avais l'audace d'aller voir ta fiancée avec ce souvenir d'une autre... sur ton cœur, peut-être, misérable!

— Mais, ma tante... maman, balbutia Angelo, qui ne pouvait s'habituer à lui donner ce titre, malgré les douces remontrances de Thilda. Cependant, lorsqu'il y parvenait, les colères de

Madeleine tombaient tout net, et sa voix grondeuse se faussait dans un attendrissement subit. Angelo continua :

— Vous n'avez jamais voulu m'écouter. Si vous saviez pourtant!

— Tais-toi! s'écria Madeleine. Elle tremblait maintenant qu'il lui fît un aveu : elle ne se sentait plus assez de sévérité pour l'entendre. Elle reprit, tout ébranlée par ses émotions :

— Tais-toi, je ne veux rien savoir; mais écoute-moi. Tu es un homme aujourd'hui, on peut te parler raison. Ce qui est fait est fait : c'est passé, n'en parlons plus. J'aurais préféré que tu restasses sage jusqu'à ton mariage; c'était mon idée, le but de toute ma vie. Mais enfin, quoi! tu m'as échappé; le bon Dieu l'a permis : n'en parlons plus. Mais pour l'avenir, Angelo, oh! vois-tu, si tu faisais comme les autres hommes, si tu faisais souffrir ta femme, si tu la trompais, si tu avais des maîtresses, non, je le sens, je n'y survivrais pas!

Et Madeleine continua, très-solennelle :

— Jure-moi que tu ne reverras jamais la... personne qui t'avait donné cette épingle.

Le jeune homme alors éclata, furieux, tapant du pied ; il cria, levant les bras :

— Mais c'est impossible, puisque...

— Va-t'en! sauve-toi, je t'écrase!... criait Madeleine hors d'elle, les poings tendus, les yeux écarquillés d'indignation et d'horreur.

Ah! si ce mariage n'eût pas été à la veille d'être conclu, comme elle l'eût fait rompre, et comme elle se sentait coupable vis-à-vis de cette malheureuse fiancée!

Mais le jour fatal était venu, tout était prêt, les robes cousues, le festin commandé, les invitations lancées. On parait l'église, on posait des tapis, on enguirlandait les cierges et le portique. Thilda se recueillait dans les troublantes rêveries de ses dernières heures de jeune fille.

— Je veillerai! se répétait Madeleine avec une énergie farouche.

Enfin la cérémonie s'accomplit. Jamais on ne vit rien de plus charmant que ce petit couple trottinant ensemble, à la sortie de l'église, avec une gravité pleine de gaucherie.

Ils se serraient bien près tous les deux, comme s'ils avaient peur de se perdre.

Et dans la clarté du soleil, qui les bénissait d'une large tombée de rayons, tout cela se mêlait, les boucles brunes et la frisure blonde, le voile flottant et l'habit noir, la moustache fine et conquérante et la couronne blanche aux fleurs embaumées. On ne pouvait s'y tromper : ceux-là étaient bien unis. Lui souriait, elle aussi avec ses yeux mouillés, brillants sous la paupière mi-close.

On les ennuya beaucoup en les séparant, comme il convient, pour l'étiquette du dîner. Assis face à face, ils se regardaient bien naïvement, à pleins yeux. Angelo, lui, la mangeait bien mieux que ce que l'on servait sur son assiette. Elle en ressentait des frissons, parfois, à lui voir remuer les lèvres. Autour d'eux on plaisanta beaucoup; ils ne comprenaient pas. Cependant ils trouvèrent le dîner bien long. Il y avait là des gens graves qui péroraient lentement, sans pitié, et d'autant plus bavards qu'ils avaient mieux dîné. Madame Morimbeau s'épancha. Elle avait des ambitions littéraires et s'en ouvrit en des phrases doctes. Même elle promit, en permettant que l'on en prît acte, de

dédier l'ouvrage qu'elle comptait présenter à l'Académie, au premier-né de madame et M. Barbarin *Junior*.

Là-dessus, on porta un toast qui mit en feu les deux petits visages des nouveaux époux. Madeleine en eut pitié et les tira de table pendant le tapage des verres. Tous les deux, elle les emmena; puis, sans phrase, sans discours, elle les conduisit à leur chambre.

— Je sais bien que ce n'est pas ainsi l'usage, dit-elle, mais, ma foi, je trouve les habitudes de province révoltantes. Vous voici mariés, toutes les herbes de la Saint-Jean y ont passé, vous vous appartenez, arrangez-vous, le reste ne regarde personne. Bonsoir!

Elle s'en allait si émue sans le vouloir dire, que son bougeoir tremblait dans sa main, lorsque son regard rencontra sur la cheminée, brillante comme une tache d'or dans la grande lumière de toutes les bougies des flambeaux, l'épingle maudite piquée insolemment toute droite sur la pelote de satin blanc de la mariée.

Ses jambes plièrent, elle eut au cœur un coup terrible. Du revers de sa main elle essuyait ses

yeux. Puis une pensée brusque lui vint: Si Thilda apercevait cette épingle! Elle tourna la tête vers les mariés. Ils étaient là tous les deux, plantés, arrêtés au milieu de la chambre, se tenant par la main, bien fort par exemple, mais ne se regardant pas, ne bougeant pas, presque dos à dos. En dessous leurs yeux luisaient. Tout près on eût entendu la jolie musique de deux pauvres petits cœurs détraqués qui battaient comme des fous.

Madeleine se glissa du côté de la cheminée et prestement, d'un coup, enleva l'épingle. Mais, à ce moment, Thilda l'avait suivie des yeux, et, surprise, elle s'écria :

— Mon épingle!

Elle se rapprocha de Madeleine, qui demeurait pétrifiée, les doigts en l'air avec la boule qui tremblotait; et elle ajouta, regardant Angelo derrière elle, qui ne lâchait pas sa main :

— Je l'avais perdue.

Il répondit :

— Je l'avais trouvée... et je la gardais.

Alors Madeleine reprit ses sens :

— C'était votre épingle, Thilda? bien vrai?

La jeune femme tira de ses cheveux un bijou tout pareil et le lui tendit :

— Voyez, dit-elle.

Alors Madeleine, courroucée, apostropha Angelo.

— Tu ne pouvais pas me le dire, n'est-ce pas?... Et un flot de paroles lui sortit des lèvres. Elle se soulageait d'avoir tant souffert. Cependant Angelo s'impatientait et la poussait en riant vers la porte.

— Eh! dit-il, criant bien fort pour l'interrompre, vous n'avez jamais voulu me laisser parler...

Mais une pensée retourna soudain Madeleine. C'était cette épingle qui était la cause de leur bonheur à tous, du mariage d'Angelo et de son mariage à elle, sa réhabilitation. Sans la frayeur qu'elle lui avait donnée, la jolie petite épingle d'or, rien de tout cela ne serait advenu.

— A quoi tient le bonheur, cependant! murmura Madeleine. Voulez-vous bien me la donner, Thilda? dit-elle en appuyant toute souriante le bijou sur ses lèvres.

— Oui, oui, mille fois oui!... répéta, après sa femme, Angelo qui trépignait.

Madeleine se sauva, tirant la porte sur les deux enfants, qui déjà s'embrassaient. Et elle s'en alla dans sa chambre, où, près du lit, pendait une façon de vieux cadre à vitre mobile derrière laquelle se voyait un mélange bizarre de petits objets fanés, des reliques, comme disait Madeleine. Il y avait là des petits bas, des petits chaussons de laine tricotés, tout petits à mettre le bout du doigt et qu'avaient chaussés les jolis petons d'Angelo. Et puis un hochet tout mordillé, avec son grelot d'argent. Et une croix d'honneur quand le petit allait en classe, et une longue boucle de cheveux fins d'un blond d'or pâle. Et encore des chiffons.

Madeleine ouvrit pieusement la vitre, elle regarda longuement, et les yeux troubles, ces chers souvenirs de l'enfant tant aimé, et, les doigts tremblants, au beau milieu de son trésor elle piqua l'épingle.

1882.

LE

# MOINEAU DE LEYDA

---

*A MONSIEUR ARSÈNE HOUSSAYE*

Leyda vit le jour dans une de ces petites îles de l'Archipel où l'on vénérait Cypris.

C'était une nymphe.

Éros, en se jouant d'une naïade trop candide, avait laissé tomber de son carquois ce trait malin. Diane le ramassa.

L'enfant de l'amour était venue au monde, ornée d'une flèche en sautoir : la marque de fabrique.

Pour dérober cette origine à ses nymphes curieuses, Diane déclara l'enfant vouée par les dieux au culte de ses autels; elle l'enrôla dans son bataillon d'intrépides chasseresses.

Et pour la soustraire aux droits de l'amour, elle la condamna à une chasteté éternelle sous peine de mort.

Dès que Leyda eut quinze ans, l'influence paternelle se fit sentir en elle et autour d'elle.

Une effervescence, jusqu'alors inconnue, se manifesta parmi les compagnes de Diane : un doux frémissement les agitait. Leurs blanches mains, singulièrement alanguies, ne tendaient plus l'arc et lançaient mollement des flèches distraites.

Des rumeurs étranges couraient sous bois. Tous les sylvains et tous les demi-dieux de la forêt semblaient affolés d'amour.

Mais c'était surtout Leyda qu'ils poursuivaient. Elle n'osait plus courir le cerf sur la montagne, ni se lancer, d'un pied hardi, sur la pente des ravins pour atteindre la biche légère : des bruits inquiétants s'éveillaient sur son passage.

Les chênes s'entr'ouvraient pour laisser passer le corps svelte d'une hamadryade curieuse; les faunes couraient à perdre haleine; les bergers même, oubliant leurs agneaux qui venaient

de naître, suivaient, d'un pas lourd, mais infatigable, la nymphe éperdue.

Un désordre profond troublait les chasses et les jeux de la déesse au croissant de lune.

*
* *

— Je la renverrai à son père, murmura Diane un jour.

Éros l'entendit et prit la balle au bond.

Ce dieu n'a point de scrupule.

De son arc, il fit une houlette et cacha ses ailes sous la blanche toison d'une chèvre au poil soyeux. Puis il se coiffa d'un chaperon d'herbes folles. Ainsi déguisé, mais ayant conservé cet air ingénu qui se prête si bien aux allures pastorales, il se présenta à la déesse comme envoyé de l'Amour et réclama l'enfant. Leyda partit. Une fois en leur route — et quelle route!... des gazons veloutés sous des berceaux de myrtes — le dieu devint tendre.

Mais Leyda, instruite de son auguste naissance, rabattit les façons du vilain avec des impertinences de déesse.

Le fripon se félicita de ce résultat au point de vue paternel, mais il s'en plaignit amoureusement, et, soudain, se montra audacieux et pressant. La belle eut peur, elle cria.

L'Amour est très-friand de ces cris de détresse : ceux-ci le firent rire aux larmes. Et cependant, il s'efforçait de vaincre les terreurs de la nymphe affolée !

Leyda défendait en même temps sa vertu et sa vie, car elle connaissait le vœu farouche que Diane avait prononcé sur elle.

— Si vous ne me laissez, je suis morte!... cria-t-elle.

Éros l'abandonna brusquement :

— Tu ne mourras donc pas!... lui dit-il avec fureur, mais tu perdras cette forme céleste qui avait troublé ma raison. — La raison de l'Amour!... — Et il la frappa d'une tige de roseau arrachée sous leurs pas.

A peine touchée, Leyda frissonna, puis devint immobile. Ses cheveux coulèrent le long de son corps comme une source; ses pieds s'effilèrent en deux ruisselets au reflet d'argent. Elle devint diaphane et fondit comme une statue

de neige. Son beau sein s'épancha, semblable à une urne inclinée, et le mince filet, s'échappant du bec rose de cette coupe divine, tombait en pleurant dans l'onde qui montait, enveloppant la nymphe.

Tout à coup, celle-ci, farouche et désespérée de voir s'évanouir sa beauté, fit un violent effort, souleva ses mains noyées de brume, et saisit sa flèche sacrée, qu'elle lança à toute volée vers le dieu.

Éros, souriant, toucha légèrement le trait qui s'écarta et alla frapper dans le feuillage un oiselet tout occupé de regagner son nid.

*
* *

C'était un moineau.

Les flèches de l'Amour blessent, mais ne sont pas mortelles. L'oiseau s'arrêta, l'aile pendante, et chercha avec effroi d'où partait le coup.

Il était seul, et une source coulait non loin de lui.

Cette source, jusqu'alors inconnue, avait un air étrange. Une forme indécise, molle et

blanche, aux contours exquis, semblait flotter dans ses eaux, tandis que deux étoiles, plus grandes et les plus belles que toutes celles de la sphère céleste, étincelaient à la surface. En y regardant bien, on eût cru voir les deux yeux d'une jeune et belle tête voluptueusement renversée, et dont la chevelure se mêlait aux plis mouvants de l'onde.

A ce moment, l'oiseau sentit brûler sa blessure, et cette ardeur lui inspira l'irrésistible désir de se désaltérer à cette source qui lui semblait merveilleusement fraîche et belle.

De branche en branche, il descendit, s'aïdant du bec, et gagna à petits pas le bord de l'eau.

Mais, ô miracle! à peine eut-il touché à la ceinture verdoyante qui l'enserrait, que cette onde palpitante frissonna comme si le zéphyr l'eût chatouillée de son aile, et se recula brusquement devant l'oiselet interdit.

Celui-ci avança, et la source s'éloigna encore.

Pas à pas il la suivit; mais, reculant toujours, la source se cacha tout à fait dans son palais

souterrain, dont l'entrée était fermée par un fouillis de roseaux entrelacés.

Le moineau resta seul sur le lit de gazon, brodé de perles fluides.

— Je rêve! murmura-t-il en se frottant les yeux.

Puis il vola comme il put sur la plus basse branche d'un arbrisseau voisin, d'où il regarda avec attention la porte close par où la source s'était enfuie.

Au bout d'un instant, la fugitive reparut, doucement, craintivement. Un brillant filet écarta d'abord le rideau de verdure, puis un ruisselet glissa, puis un flot bondissant s'échappa et courut, se tordant avec grâce, puis toute la source, enfin, s'étala, onduleuse et provocante, froissant avec éclat les sables primés de l'étroit bassin qu'elle emplit jusqu'au bord.

Elle semblait encore prendre son élan pour se jeter au delà, mais ce n'était qu'un jeu, une agaçante moquerie, car elle retombait bruissante et légère sur elle-même, et se roulait dans la belle mousse d'argent qui frangeait les herbes flottantes de sa ceinture.

*
* *

Le moineau réfléchissait, ou plutôt il essayait de réfléchir, car il souffrait. Jamais soif plus ardente n'avait dévoré ses entrailles, et jamais source fraîche et pure n'avait excité en lui un tel voluptueux désir de l'effleurer de ses ailes caressantes, comme cette onde capricieuse et cruelle qui l'attirait, le charmait et le fuyait.

Il ressentit soudain un si vif attrait pour ce corps fluide et transparent où palpitait vaguement une âme, que l'oiseau, — grâce à cet instinct qui tient lieu de science aux petits êtres de son espèce, — devina aussitôt qui l'avait blessé et comprit que son mal était de l'amour.

Le moineau est effronté, et l'effronterie en amour est un grand avantage.

— Bon, murmura notre oiseau, je vois ce que c'est : je l'aime. Il faudra bien qu'elle se rende... Elle se rendra, ajouta-t-il en se rengorgeant.

Il prit une seconde de réflexion, puis des-

cendit et se promena mélancoliquement autour de la source attentive, en poussant de petits soupirs tendres et plaintifs. Il gémissait :

— Mon Dieu, que je suis malheureux!... Pourquoi ai-je traversé cette fôrêt?... Pourquoi mes yeux ont-ils rencontré cette source étincelante?... Maintenant c'est fini, ma vie est brisée... Je ne pourrai plus m'arracher à ces bords... Mon existence est suspendue à cette frange de roseaux, qui frissonne sur les flancs divins de la plus cruelle des naïades... Je mourrai là, je le sens... inconnu, méconnu, mais je mourrai en t'aimant, ô fille céleste!... cria notre oiseau, qui s'échauffait.

Puis il repartit de plus belle :

— Dis!... que t'ai-je fait?... Prends pitié de moi, je souffre!... Laisse, oh! laisse ma soif s'apaiser à tes lèvres humides...

— Oh!... s'écria la naïade effarouchée, quelle impertinence!...

— Elle répond, pensa le moineau en clignant de l'œil, ce sera moins difficile que je ne pensais!

— Hélas!... hélas!... reprit-il d'une voix

plus éplorée, j'aime, je brûle, je meurs!... et j'ignore même le doux nom de celle qui m'a blessé... Comment te nommerai-je, ô toi qui, seule désormais, occuperas mes rêves?... Réponds, par grâce... Donne à ma peine ce léger adoucissement; tu le peux sans rien perdre de ta chaste mais cruelle rigueur...

— Au fait, pensa la source, cela ne m'engage à rien de lui dire mon nom. Demain, le premier faune venu le lui apprendra.

Elle s'agita un peu, froissa, d'un air d'embarras, sa robe de moire bleue, essaya de se cacher sous les larges feuilles de son éventail de nénufars, et finit par murmurer timidement :

— Leyda.

— Leyda!... s'écria le moineau avec ravissement, ma divine Leyda, je vous aime... je t'aime!...

— Oh!... fit la belle d'un ton fâché, mais où l'on sentait cependant une indignation moins vive.

Puis elle ajouta :

— Je vous trouve bien audacieux.

— Moi!... dit-il avec candeur. Qu'ai-je donc fait? Je n'ai jamais été plus embarrassé de ma vie, je vous jure... Oh! comme le véritable amour vous transforme!... Croyez-moi, Leyda, je ne suis plus le même. Je me sens des dispositions singulières à mener une existence toute contemplative... Mon cœur est pur comme votre onde, ma divinité... Je rêve une amitié parfaite, une sorte d'amour chaste, délicat, immatériel... éthéré... Un amour où les sens n'aient point de part... un amour... un amour...

La nymphe Écho se réveilla en entendant ce mot et le répéta.

Les arbres le redirent en enlaçant leurs branches; les fleurettes, toutes naïves, le soupirèrent, et les roseaux, qui flottaient sur l'onde, le murmurèrent aussi en froissant doucement le sein de la naïade.

Leyda frissonna, tout éperdue d'entendre circuler ce divin mot d'ordre. Elle soupira.

— Déjà... pensa le moineau; cela va bien.

Il aurait volontiers exécuté une pirouette, si la crainte de compromettre les avantages de sa situation ne l'eût retenu.

Et puis il s'attendrit réellement.

— Pauvre petite, murmurait-il, la voilà séduite!... Elle a subi l'irrésistible fascination dont je suis doué. Quel coup de foudre!... Ah! je le vois, elle m'a deviné!... Elle a compris tout ce qu'il y avait en moi de flammes, de passion, de génie!... Oui, de génie, car, sous les apparences frivoles de ma vie mondaine, sous ce masque noblement insolent, indifférent et railleur, bouillonne une lave ardente, court un sang indomptable, s'agitent des pensées tumultueuses, élevées et hardies à bouleverser le monde. Et, certainement, si les circonstances m'eussent aidé, je serais aujourd'hui un moineau remarquable... Mais les oiseaux de ce siècle sont aveugles... Pauvre pays!... Enfin, Leyda m'a compris, elle!... Son amour me consolera, car elle m'aime... Oh! bonheur!...

Enivré d'espérance, notre moineau battit de l'aile et se précipita follement vers la blanche naïade, le bec avide et aspirant déjà la fraîcheur suave de sa mousse d'argent.

Mais Leyda, dont le cœur battait sourdement, le guettait.

D'un bond, elle se retira jusqu'à moitié du bassin, comme si elle se fût pelotonnée et blottie.

D'abord surpris, mais trop enamouré pour quitter la partie, notre oiseau s'engagea bravement dans l'herbe mouillée, sautillant avec autant de grâce qu'il est possible d'en mettre dans une attitude de suppliant audacieux, et suivit, pas à pas, la naïade, qui reculait toujours, bien que lentement et comme à regret.

Elle laissait traîner sa robe et la ramenait soudain dès que l'oiseau pouvait l'atteindre. S'il s'arrêtait, elle revenait, et s'évanouissait quand il s'approchait d'elle.

Le pauvre oiselet lui parlait tout bas, tout bas; il lui disait, pour l'attendrir, des choses fort douces, à quoi Leyda répondait en souriant :

— Non... non... non...

Puis elle s'en allait toujours.

Elle était presque toute rentrée dans sa cachette tapissée de mousse, elle ramassait languissamment les flots épars de sa chevelure dénouée, lorsque l'oiseau, désappointé, furieux

de cette pruderie anattendue, prit un brusque élan et s'élança vers elle.

La naïade, effrayée, jeta un cri et disparut tout à fait ; mais l'oiseau s'envolait, triomphant, sur la branche d'un saule, ayant au bec une gouttelette, étincelante comme un diamant, qu'il avait volée à Leyda, dans un premier baiser.

*
* *

La brume du matin était encore posée comme un long voile gris sur la cime inclinée des grands arbres, lorsque notre moineau, le lendemain de ce jour, s'éveilla le cœur palpitant.

Il regarda attentivement à travers les feuilles, tournant de ci, de là, sa petite tête rusée et son œil noir, mais il n'aperçut pas Leyda.

La belle naïade n'avait point reparu.

— Paresseuse!... murmura-t-il.

Cependant, lorsque le soleil galopa dans les cieux, déchiquetant de son fouet d'or la brume vaporeuse; lorsque les bourdonnements infinis de la forêt montèrent, splendide *crescendo,* se

joindre à l'universelle harmonie, l'oiseau, surpris, inquiet du silence de la source, se prit à rêver à la singularité de cette aventure.

Ce n'était pas un moineau né d'hier. Il avait noué et dénoué plus d'une intrigue amoureuse. Il connaissait les détours du labyrinthe galant où s'égarent — pour qu'on les y cherche — les beautés sensibles.

— Cette Leyda, pensa-t-il, est évidemment une coquette doublée d'une prude. Elle veut bien que l'on meure d'amour pour elle, mais elle ne saurait accorder que l'on puise dans son sein le doux remède qui peut guérir les blessures qu'elle fait.

Je connais cela : c'est très-long et passablement ennuyeux... lorsqu'on n'en est pas pour ses frais. Avec ces vertus-là, il n'y a qu'un moyen...

Les moineaux sont gens pratiques : sans pudeur ni remords, ils pillent à plein bec. Notre oiseau aiguisa le sien, qui devint poli comme une lame; il lissa ses plumes et éplucha soigneusement ses pattes. — Un amoureux qui sait son métier doit avoir soin de sa personne des pieds à la tête.

Puis, ainsi fait, il quitta son abri et s'en alla, d'un air indifférent, résigné plutôt, avec une pointe de mélancolie, errer sur les buissons voisins.

Mais Leyda le guettait depuis l'aube, cachée derrière ses rideaux verts.

Comme elle vit qu'il ne regardait pas de son côté, elle fit un peu de bruit, écarta les herbes et passa sa tête.

L'oiseau gonfla sa gorge où s'étouffait un cri de joie et ne se retourna point.

— Ah! ah!... ah!... fit alors la naïade en s'étirant, et elle descendit nonchalamment dans le bassin, fort étonnée de l'indifférence de son amoureux.

Celui-ci continuait à voleter gentiment de branche en branche, sans prendre garde à elle.

Alors elle fit un grand fracas avec les plis moirés de sa robe, qu'elle déploya brusquement, jetant sa traîne jusqu'au delà du bord.

Le moineau ne broncha pas.

— Que veut dire ceci?... murmura la source avec un léger bouillonnement de colère. Un églantier fleurissait à ses côtés, elle l'atteignit

d'un flot irrité, le secoua et se couvrit d'étoiles blanches, comme une mariée.

Le moineau se retourna alors d'un air grave, et la salua profondément.

— Bonjour!... bonjour!... dit-elle avec un petit ton d'amitié tout à fait encourageant.

L'oiseau salua plus bas sans dire un mot.

Son œil alangui, son aile affaissée, parlaient plus éloquemment qu'il n'aurait pu le faire.

— Il est vraiment fort bien, remarqua Leyda. Quel est donc ce bel oiseau? De ma vie je n'ai rencontré le pareil. Jadis, pourtant, dans nos chasses joyeuses, mes flèches en abattirent plus d'un dont j'admirais l'éclatante parure... Mais jamais plumage étincelant, chatoyant, diapré de mille couleurs, ne me parut aussi beau que le modeste justaucorps de velours brun qui dessine la tournure élégante de cet inconnu. C'est d'un goût exquis. Et quel air de tête!... De la fierté, de la tendresse, de la passion même, mais contenue par les principes d'une éducation sévère... Certainement c'est un personnage d'importance... quelque grand seigneur... Ah! mon Dieu! c'est peut-être le phénix!...

La naïade fixa ses yeux verts sur l'oiseau et le contempla longuement.

Le soleil montait droit dans le ciel, la chaleur était vive. Leyda perdit peu à peu son ton glacé. Son attitude devint même légèrement abandonnée.

A quoi bon, du reste, se tenir sur la défensive, puisque l'oiseau semblait avoir renoncé à s'approcher d'elle?

Rassurée par son maintien respectueux, elle se prit à désirer qu'il sollicitât humblement la permission de venir causer d'un peu plus près.

Elle se promettait même, s'il était sage, de lui laisser effleurer l'une des franges perlées de l'extrême bord de sa robe.

Mais le moineau savait son métier : il la regardait éperdument, soupirait et faisait claquer son petit bec avec une expression de baisers passionnés, qui couvrait de frissons la naïade troublée, et cependant il ne bougeait de sa branche.

Leyda s'oublia bientôt à penser qu'un baiser n'est pas un crime, après tout, et qu'elle pourrait

bien, sans être fort coupable, lui donner le bout de ses doigts effilés. Car il n'est pas absolument charitable de laisser souffrir un malheureux que l'on peut soulager si chastement. Mais il fallait, au moins, qu'il vînt le demander.

Et l'oiseau, silencieux et expressif, n'approchait pas.

Elle s'étendit alors paresseusement, d'un air d'ennui, comme pour se faire dire : « Qu'avez-vous donc, madame? » et poussa même la provocation jusqu'à lancer des gouttelettes autour d'elle, sur les herbes voisines, espérant qu'il essayerait d'en attraper une au vol.

Peine perdue.

Mais ces herbes, des menthes sauvages, ainsi mouillées et chauffées par le soleil, répandirent bientôt un parfum pénétrant, dont la naïade fut tout embaumée et un peu étourdie.

Cette vapeur odorante la plongea dans un vague engourdissement. Et comme l'oiseau persistait à ne pas se rapprocher, elle perdit toute retenue.

Alors, soit pour paraître plus belle, soit par lassitude ou enivrement, elle se laissa aller mol-

lement à une attitude remplie d'abandon et de charme.

Toute renversée et flottante dans sa robe diaphane aux reflets célestes, elle se roulait, s'étalait, se tournait et retournait en se berçant avec langueur d'un bord à l'autre, au murmure cadencé de sa chanson rêveuse.

On voyait, à l'ondulation du flot, que sa respiration devenait de plus en plus basse et lente... Enfin, une palpitation légère souleva encore un instant la gaze irisée qui couvrait son sein de vierge, et la source assoupie devint immobile.

Alors le moineau se souleva et étira ses ailes. Puis il s'enleva brusquement et monta haut et droit dans le ciel.

A demi éveillée, Leyda le suivit dans son vol rapide d'un regard déjà plein de rêve.

— Quel dommage!... soupira-t-elle, il s'en va... Mais que fait-il donc, là-haut?... Il tourne... il tourne... Ah! le voilà qui redescend!... Non, je ne le vois plus!... Oh! encore lui!... pourquoi tourne-t-il sans cesse au-dessus de moi? il me donne le vertige... Quelle grâce!... ses mouvements ont un charme... qui me fait

mal... me voici tout éblouie... et mon cœur bat étrangement...

Comme il agite ses ailes... son bec semble entr'ouvert... on dirait qu'il me parle... que dit-il? Je rêve sans doute... j'ai cru entendre... Oh! comme il me regarde!... mais il se rapproche... il descend... il descend... Ah!...

Elle poussa un grand cri et voulut s'enfuir, mais il était trop tard : l'oiseau s'était laissé tomber droit au sein de la naïade, et se plongeait avec délices dans ses ondes palpitantes.

Quand il fut ivre de volupté, de fraîcheur, de murmures, de baisers, quand ses ailes furent lasses de le soutenir sur l'onde alanguie, il regagna la rive, et, baisant d'un air modeste et fier le bord de la robe effilochée de sa divine maîtresse, il s'étendit à ses pieds pour rêver à son bonheur.

*
* *

Deux fois la nuit revint, et deux fois le soleil la chassa dans son ombre, sans que le moineau de Leyda eût songé à quitter la source où il s'abreuvait éperdument.

Mais la troisième aurore le trouva soucieux. Leyda murmurait en vain à son oreille distraite; il n'étendait même plus son aile pour recevoir la pluie de perles qu'elle lui jetait en se jouant.

— Qu'avez-vous donc, ami? soupira la tendre naïade.

— Il faut que je m'éloigne, répondit l'oiseau.

— Partir!... s'écria-t-elle, se soulevant tout émue.

— Hélas! la vie a ses exigences. Là-bas, une famille m'attend. J'ai des devoirs à remplir...

— Où donc, là-bas?

— De ce côté... dit-il en désignant un point obscur et lointain de l'horizon.

— Vous ne m'en aviez jamais parlé!... dit-elle d'une voix tremblante.

— A quoi bon?... répliqua-t-il avec ennui.

— Et vous disiez que vous m'aimiez!... reprit-elle après un silence presque aussi expressif que les sons entrecoupés de sa voix plaintive. Vous disiez que vous ne me quitteriez jamais... que vous ne pourriez plus vivre sans moi...

Elle s'arrêta, mais l'oiseau ne répondit rien.

Alors Leyda, plus tendre et plus suppliante encore :

— Me quitter! Est-ce possible?... Mais qui donc vous aimera comme je vous aime?... Qui donc étanchera désormais votre soif ardente?... A quelle source irez-vous plonger votre bec avide, ô inconstant?...

Le moineau secoua son aile en signe d'indifférence profonde.

Leyda frissonna de colère, car la jalousie; comme une couleuvre glacée, venait de lui traverser le cœur.

— Ah! je crois me souvenir..., dit-elle d'une voix haute et claire, tout éclatante de dédain; je crois, en effet, que de ce côté..., là-bas... il existe quelques mares, entre autres une sotte et ronde flaque d'eau tout endormie et glauque... Jamais l'aile brillante d'un oiseau de race n'effleura cette onde molle, lourde et fade, bien connue des grenouilles et des crapauds qui psalmodient à son intention leurs litanies amoureusement dévotes... C'est donc à cette coupe vulgaire ou à quelque autre semblable que vous allez vous désaltérer, maintenant, car vous

ne vous laisserez pas mourir de soif, je suppose!... Et puisque vous me quittez...

— De la raillerie!... s'écria le moineau, enchanté de cette querelle qui abrégeait la cérémonie toujours fatigante d'une séparation. Adieu donc, belle Leyda, adieu!...

— Reviens, reviens... pardon... je t'aime... Oh! reviens!... sanglota la pauvre abandonnée.

— Je reviendrai!... lui cria-t-il en s'envolant.

Leyda pleura de belles larmes de cristal sur sa robe de feuilles vertes; puis elle attendit.

Elle attendit longtemps, l'oiseau ne revint pas.

Alors elle devint farouche et se prit à bouillonner avec un bruit de torrent, brisant tout ce qui croissait sur ses bords, entraînant dans un tourbillonnement fantastique les fleurs éperdues qu'elle arrachait de leurs tiges.

Les libellules aux vibrantes ailes qui venaient se piquer chaque jour dans sa chevelure flottante, comme de mouvantes pierreries, s'enfuirent épouvantées. La solitude se fit autour de la source folle.

Son murmure jadis frais et argentin était

devenu sourd et prolongé comme un gémissement. Parfois il éclatait en crépitements aigus quand la naïade se soulevait, frissonnante, échevelée, et retombait toute ruisselante de larmes.

Cette lutte n'avait qu'un but : Leyda s'efforçait de se jeter hors du bassin qui l'enfermait. La naïade amoureuse cherchait une issue pour s'enfuir, pour aller, toute bondissante, par les sillons de la prairie, jusqu'à celui qui l'oubliait.

Elle se souvenait d'avoir aperçu, maintes fois, un ruisselet courant à pas pressés et mystérieux sous les herbes discrètes vers un point qui semblait inconnu.

Où pouvait-il aller, sinon à ses amours?

Et Leyda voulait, comme lui, s'échapper légère et rapide, se glisser, rampante, aux pieds de son bien-aimé et lui murmurer éternellement ses tendresses infinies.

Ses efforts furent impuissants. Alors Leyda se reprit à pleurer, et elle pleura jusqu'à ce qu'elle fût morte.

Cela dura tout juste le temps que mit le soleil à passer sous l'équateur.

Les pleurs de la naïade s'évaporaient dans l'air embrasé qui les buvait, et tout son corps charmant fondit ainsi en larmes.

On l'entendit murmurer jusqu'à la fin :

— Reviens... reviens!...

Puis sa voix s'affaiblit, et le silence se fit dans le lit abandonné de Leyda.

Un jour, l'oiseau, passant par là, s'en vint voir si la belle source l'aimait toujours et si elle voulait bien lui donner encore une heure ou deux de volupté. — Car, dans ce moment-là, ses devoirs faisaient relâche.

Grande fut sa surprise en trouvant le bassin vide.

— Où donc est-elle? dit-il tout haut.

— Elle est morte d'amour pour un oiseau infidèle, répondit d'une voix désolée un ramier qui avait essayé, mais vainement, de consoler la naïade et la pleurait toujours.

Ces oiseaux-là ont l'âme véritablement sensible et tendre.

Le moineau baissa la tête et ressentit un vif chagrin.

Il n'était pas plus méchant qu'un autre, au

fond, et il aimait certainement, — à sa façon, — la belle naïade aux lèvres humides.

Mais quand il eut soupiré et laissé pendre ses ailes en signe de deuil, il se secoua, il se fit, comme on dit en pareil cas, « une raison », et il jura de se consoler noblement d'une semblable douleur en s'occupant énormément de politique. Précisément, dans ce temps-là, on parlait de dissoudre la Chambre...

C'était une belle occasion pour entreprendre le placement de son génie.

Notre moineau la saisit et s'envola consolé!

Que voulez-vous! il ne pouvait aimer comme une tourterelle, puisqu'il n'était qu'un pierrot.

1876.

# PARFUM DE CHYPRE

---

*AU CHEVALIER A. CACCIA*

Vous souvient-il, Chevalier, de l'histoire, ou du roman que vous m'avez conté un soir où nous étions allés voir se lever la lune à l'intérieur des ruines du Colisée? Nous étions accoudés à cette poutre qui sert de barrière au devant des fouilles du sol, juste en face de la loge des Césars; nous étions seuls. Nous évoquions le passé. Tout un monde — et quel monde! — s'éveillait pour nous.

Le peuple, qui demandait des jeux, remplissait l'amphithéâtre jusqu'au faîte. Il était là, penché, les bras en avant, les mains frémissantes, et, sur l'arène, pantelait l'athlète vaincu sous le talon du vainqueur qui lui

écrasait la face, le torse superbe, tordu d'audace, le javelot en l'air.

Cependant le silence effrayant des choses mortes nous enveloppait et nous oppressait. La nuit bleuâtre, qui entrait, tout autour de nous, par toutes ces trouées béantes des arceaux circulaires, innombrables, semblait nous enfermer seuls vivants dans quelque ruine gigantesque d'un monde détruit. Devant nous, au-dessus de la brèche qui découronne tout un côté de l'amphithéâtre couronné par Titus, la lune jouait, passant et repassant sous des nuages noirs, tour à tour nous éblouissant les yeux de lumière et d'ombre.

Une poésie mélancolique, grandiose et tendre nous prenait l'âme, de cette tendresse infinie, sans objet, que donne la contemplation des grands spectacles, des grandes beautés, des grandes œuvres. Je me taisais, recueilli dans mon émotion ; vous, vous rêviez.

Tout à coup, me poussant du coude, vous m'avez dit : — C'était là, et par une nuit exactement semblable à celle-ci.

— Quoi?

Alors vous m'avez conté votre histoire. Que dis-je, conté! Il me semble que vous l'avez chantée en grattant une mandoline, tandis qu'en l'air passaient des parfums de dentelles, de white-rose et de nattes blondes poudrées d'iris.

Cette chanson d'amour, entendue dans ces ruines, est demeurée pour moi inséparable de leur souvenir. Dès que je le revois, le cercle colossal avec ses brèches énormes, ses colonnes couchées comme des lutteurs tombés, et ses gradins de marbre et ses portiques à jour découpés sur le ciel où la lune jouait, il me semble que tout cela a été fait pour servir de cadre à vos poétiques amours avec la marchisia Levia. Et j'entends encore la jolie musique de cette belle langue italienne, claire et traînée sur les voyelles chantantes, que vous me fîtes entendre alors, et qui prenait parfois des vibrations de luth caressé par un souffle, quand votre cœur s'alanguissait au souvenir trop vif de la marquise.

*
* *

Elle allait avoir trente ans. Elle n'avait jamais adoré que son mari. Elle était timide,

douce, avec des épeurements d'enfant et des audaces d'ingénue. La vie lui semblait un peu monotone, dans le cercle de ses obligations accoutumées, sans quelque vaste horizon peuplé de spectacles magiques et que l'on pût contempler en se haussant sur la pointe de ses petits pieds.

Un jour elle dit au marquis : — Voyageons. Lui, un gentilhomme campagnard, répondit : — Soit ! Faites seller Pomponnette, et nous irons faire le tour des vignes.

Elle bouda trois jours. Puis elle répéta : — Je veux voyager, j'étouffe. Allons voir l'Italie. Je ne la connais pas, c'est monstrueux. Il répondit : — Partez. — Seule ? — Si cela vous plaît. — Toute seule ? — Que redoutez-vous ? — Moi ? rien, répondit la marquise. Je partirai.

Et elle fit ses malles. Un matin, elle descendit, en robe de voyage très-sombre, et elle vint tendre au marquis son front pâle. Elle avait pleuré toute la nuit.

Il dit : — Où allez-vous ? — A Rome. — Vous m'écrirez ? Elle lui tourna le dos, déses-

pérée. Mais elle avait de la race, la blonde marquise, elle avait dit : « Je partirai », et, dût-elle mourir, elle partait.

Lorsqu'elle fut étendue dans son *sleeping-car*, ses idées prirent un tour singulier.

Elle s'avisa de penser que, puisque son mari ne redoutait rien pour elle, elle serait bien sotte de s'effrayer des suites possibles de cette aventure. Elle était libre, elle allait vers l'inconnu, — cet inconnu qui effare de peurs exquises le cœur des femmes; — elle était seule, sans duègne et sans espion ; le mystère l'avait prise, enveloppée ; il l'emportait. C'était comme s'il lui avait poussé des ailes et qu'elle se fût abandonnée à une brise allant on ne sait où.

— Advienne que pourra, murmura Livie. Et elle se pelotonna sur ses coussins, heureuse de la trépidation du train qui semblait se hâter pour l'entraîner vite, vite, plus vite encore.

*
* *

Dès qu'elle eut mis le pied en Italie, la marquise se sentit chez elle. Elle marchait comme

en pays conquis. Et, ma foi, elle devient très-audacieuse, la jolie Parisienne, à se voir traiter en souveraine par ces Italiens qui ont conservé le culte de la grâce et de la beauté. On lui disait : « Signora » d'une façon si adorablement respectueuse et tendre, on se courbait si bas devant elle, on l'enveloppait de soins si discrets, qu'elle en venait à passer, portant haut sa tête un peu fière et ne refusant pas l'aumône d'un sourire à ces mendiants d'amour qui la suivaient de loin, de leurs regards si beaux de tendresse et d'extase.

Arrivée à Rome, la fièvre la prit. Une fièvre d'enthousiasme, une exaltation de poëte et d'artiste. Elle se mit à courir les musées, les rues, les places, les villas, partout où il y avait un bronze, un marbre, une toile, un monument à contempler avec le ravissement qui s'était emparé d'elle et lui chauffait le cœur et lui ébranlait les nerfs d'une vibration continue.

Un jour, elle était plantée au milieu de la chapelle Sixtine, et elle se couvrait les tempes de ses deux mains pour employer toute la clarté de ses yeux à examiner la fresque de Michel-

Ange. Mais elle voyait mal, par un jour terne. Elle aperçut quelqu'un près d'elle qui lui tendait une lorgnette. Elle la prit sans hésiter, se campa, le buste renversé, les coudes en l'air, les lignes superbes de tout son corps ainsi dévoilées et mises en relief par la robe noire et collante et la hardiesse de la pose.

Elle demeura un instant immobile, puis elle rendit la lorgnette à un jeune homme arrêté derrière elle, en lui disant : « Gracia. »

Elle ne s'aperçut pas qu'on la suivait. Mais le lendemain, elle rencontra le même jeune homme auprès du tombeau de Clément XIII, dans la basilique de Saint-Pierre. Comme elle demeurait sans souffle, les yeux élargis devant le magnifique lion au repos, ce marbre vivant, ce rêve de génie qu'un art intense a pu réaliser une fois, l'inconnu lui dit, avec une grande émotion respectueuse :

— C'est de Canova.

Elle crut qu'il était artiste et elle lui parla familièrement de ses impressions. Ils firent ensemble le tour de la basilique, lui expliquant, détaillant toutes les merveilles, elle se donnant

le vertige à monter son esprit à ces hauteurs d'un art jusqu'alors inconnu et dont la révélation l'éblouissait. Quand ils se retrouvèrent dehors, ils ne savaient plus comment se quitter. Un vague désir d'être encore ensemble les retenait. Cependant elle marchait vers sa voiture, mais à petits pas. Il lui dit : — Connaissez-vous Saint-Jean de Latran? — Pas encore — Voulez-vous y venir demain? — Demain? — Oui, à deux heures, je vous y attendrais. Et il dit au cocher : — Va!

Il avait salué comme au passage de la reine, la voiture qui emportait la marquise.

Celle-ci pensait : — C'est un rendez-vous; je n'irai pas.

Cependant, le lendemain, elle y allait. Mais en allant elle se disait :

— C'est parce qu'il est artiste et qu'il m'aide à comprendre.

Il l'attendait sous le porche.

Elle passa très-vite sous la lourde portière qu'il tenait soulevée. Mais elle l'avait frôlé, et, en se retournant, elle le vit confus d'une émotion rapide dont il s'efforçait de se remettre.

La marquise rougit, et elle leva le nez vers le plafond à caissons dorés, qu'elle parut contempler profondément. Alors lui, très-calme :

— Exécuté en 1564; on l'attribue à Michel-Ange...

Il était redevenu le ciceronne complaisant et respectueux. La marquise Livie se laissa conduire. Il ne lui fit grâce ni d'une mosaique, ni d'une colonne, ni d'une statue. Très-visiblement il prolongeait les stations, mais elle ne s'en plaignait pas; et elle pensait sérieusement que la musique de cette voix, l'élégance de certaines phrases descriptives donnaient à ses sensations artistiques une acuité et comme une pénétration qui les lui rendraient inoubliables.

Ils étaient dans la chapelle Corsini, arrêtés devant le sarcophage en phorphyre qui renferme les restes d'Agrippa, lorsque le jeune homme dit à la marquise : — Venez. — Et il la précéda vers l'entrée du caveau dont les marches de pierre s'enfonçaient dans l'ombre. Après quelques pas, la marquise hésita : l'ombre était presque complète. Où allait-elle? L'esca-

lier tournait, tournait, et s'enfonçait toujours plus bas, toujours plus sombre. Elle faisait de petits cris en posant le pied, et elle disait :

— J'ai peur, je remonte.

Mais lui l'appelait :

— Venez donc, vous ne regretterez pas d'être venue.

— C'est parfait, pensait la marquise, mais me voici perdue dans je ne sais quelles catacombes, seule avec un inconnu, et qui pis est, un amoureux. Cependant elle descendait avec le plus joli battement de cœur qu'une femme puisse rêver. Tout à coup, elle fit un cri et demeura extasiée. Au milieu d'une salle voûtée, tout en pierre nue et sombre, un socle était dressé portant un groupe éblouissant : la *Pietà* de Bernini. Une lampe à réflecteur envoyait un flot de lumière sur ce marbre. Tout le reste était noir.

— C'est un décor, murmura la marquise.

— C'est la coquetterie catholique, répondit-il.

Elle s'aperçut qu'il était tout près d'elle, un peu en arrière, et, comme il parlait bas, avec un recueillement singulier, elle devint frissonnante,

n'osant tourner la tête. Il lui faisait remarquer la grâce exquise de cette vierge Marie dont le corps de Vénus, sous ses voiles de sainte, fléchissait sous le poids de Jésus crucifié, couché sur elle, à peine mort, délicat, douloureux et charmant.

Mais la marquise n'écoutait plus, toute à la peur violente qui la paralysait.

Elle croyait sentir un souffle sur ses épaules, et il lui vint la pensée rapide que deux bras allaient se nouer autour de sa taille si elle ne prenait la fuite. Alors, d'un geste fou, elle ramassa ses jupes et courut vers les marches, qu'elle remonta d'un trait, hors d'haleine, mais rassurée bientôt par le grand jour et l'immensité de la basilique où elle se retrouvait, enfin!

Cependant, lui remontait, lentement, sans trouble, et comme s'il n'avait rien compris. Quand ils furent revenus sous le porche, elle lui dit :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il serait temps de nous faire une présentation officielle? Car enfin, je ne vous connais pas, et vous...

— Je vous connais, dit-il, l'interrompant avec un sourire ému; mais voulez-vous me permettre de vous présenter le chevalier Alberto C... ?

— La marchesa Livia, dit-elle en lui tendant la main; et je vous remercie, chevalier. Mais vous n'êtes donc pas un artiste?

— Comme vous, marchesa.

Il lui vint ceci au bout de la langue : — Alors, pourquoi m'escortez-vous? Mais elle décida rapidement qu'elle ne voulait pas le savoir.

Ainsi que la veille, ils marchaient côte à côte, à petits pas, visiblement préoccupés de ne pas se quitter encore. Du coin de l'œil, la marquise évaluait son compagnon et lui trouvait bon air, bonne façon, physionomie sympathique, oui vraiment, très-sympathique, avec quelque chose de franc et d'honnête qui inspirait la confiance à première vue.

Ils causaient des choses qu'elle avait vues à Rome et de celles qu'elle se proposait de voir. Lui la grondait, la sermonnait : on n'allait pas ici à cette heure-là. Il fallait voir ceci de telle façon. Elle n'y entendait rien...

Et elle riait de cette camaraderie si promptement venue et qui paraissait tout amicale et sans arrière-pensée. Aussi, lorsqu'il lui proposa d'aller la prendre, le lendemain, s'il y avait de la lune, pour lui faire admirer la nuit les ruines du Colisée, elle accepta tout de suite, avant d'y avoir songé. Elle n'y songea que le soir, et la nuit, et le lendemain toute la journée.

Maintenant, elle ne faisait plus un pas dans Rome sans que le souvenir du chevalier ne fût mêlé à tout ce qu'elle voyait. Même elle pleura un peu, sans savoir pourquoi.

Le soir où elle devait aller au Colisée, elle demeura à sa fenêtre jusqu'à dix heures, pour voir si la lune montait.

Elle monta, mais toute pâle et comme ballottée par une foule de petits nuages noirs qui la dérobaient sans cesse. Cependant le chevalier fit prévenir Livie qu'il attendait.

Elle s'enveloppa d'un grand manteau fourré, coiffée jusqu'aux yeux de sa toque brune où tournait un grand voile. Elle descendit. Il la mit en voiture avec des gestes câlins, pleins

de respect tendre. Et puis il dit au cocher : — Va!

La voiture tournait positivement le dos au Colisée. Elle s'en aperçut et s'écria : — Où allons-nous? — Ah! dit-il, vous m'appartenez ce soir. N'interrogez pas. Nous allons... devant nous.

— Soit, dit-elle en riant et se pelotonnant dans son manteau, très-heureuse, et d'un plaisir si nouveau qu'elle ne se l'expliquait pas.

Et puis ils causèrent. Elle raconta son équipée. Elle laissa comprendre qu'elle était une honnête femme bien décidée à ne punir son mari que par une très-courte absence. Il répondit, très-net : — Tant pis. Elle se récriait. Alors il commença, lentement d'abord, avec la pédale sourde, les premiers arpéges de cette ouverture du chant d'amour qu'il exécutait, il faut l'avouer, en véritable Italien qu'il était, avec un art, une science, une virtuosité parfaite. C'était bien une musique dans sa voix basse et troublée, que ces phrases où les voyelles claires et traînées s'égrenaient comme les notes perlées d'une mélodie. La marquise s'enveloppait plus

étroitement et levait éperdument ses yeux vers les étoiles pour y chercher un dérivatif au charme qui l'envahissait.

— Mais il y a de la lune, dit-elle, pourquoi n'allons-nous pas au Colisée?

Justement la voiture s'arrêtait devant la fontaine de Trévi. Le ciel clair à ce moment, sous la lune dévoilée, allumait tous ces écroulements d'eau d'une clarté bleuâtre d'où jaillissaient les fantômes de pierre, hommes et dieux, les chevaux cabrés, les emmêlements d'herbes et de rocs dans leur blancheur de marbre veloutée de noir, çà et là, par la rouille du temps.

La marquise demeurait frappée par la splendeur théâtrale de cette œuvre ainsi mise en relief, et elle oubliait ce qu'elle venait d'entendre. Il regardait, lui aussi, penché sur l'épaule de Livie.

— Quel parfum mettez-vous donc dans vos cheveux? lui dit-il, cela rend fou.

— Du chypre, répondit-elle d'un ton bref.

Il se recula très-loin d'elle, et dit au cocher :

— Colosseo.

Au bout d'un instant il reprit :

— Vous ne voulez donc pas qu'on vous aime?

— Si, dit-elle, mais pas comme cela.

— Comment « cela »? Je ne vous ai rien demandé! Voyez, j'évite de vous effleurer. Vous plaignez-vous de moi? — Elle murmura : — Non.

Alors il reprit sa chanson, la faisant très-suave et telle qu'il aurait pu la chanter aux pieds de quelque virginale fiancée. Mais au fond c'était l'amour, toujours l'amour, qui battait de son aile blanche autour du front de Livie, qui passait et repassait devant ses yeux sous toutes les formes de la poésie et de l'art, qui l'enveloppait dans l'air tiède de l'amoureuse Italie, qui la baignait, l'étreignait, l'énervait et qui chantait maintenant, pour l'achever, dans la voix trop douce du chevalier Alberto. Elle roidit ses petits poings sous sa mante et se réconforta tant qu'elle put avec le souvenir de son mari. Mais ce n'était guère : le mari était loin, et l'amour était là.

On arrivait au Colisée! Elle eut le courage de prendre le bras du chevalier, de traverser

l'arène et de venir s'accouder à cette poutre qui sert de barrière au devant des fouilles du sol. Mais ce fut tout. Ses forces l'abandonnèrent. Et elle demeura là, ses grands yeux éperdus levés désespérément vers Diane la blonde qui achevait de l'éblouir à passer et repasser sans cesse sous les dentelles noires déchiquetées et étoilées d'or de son immense voile de nuit.

Des larmes coulent très-fines sur les joues et les mains croisées de la marquise. Son cœur attendri d'extase ne lui obéit plus, mais il semble monter, avec ses regards, vers on ne sait quel infini profond et doux où il se noie, divinement.

C'est une griserie qui la tient, une ivresse lentement venue de tout cet art, de toute cette poésie, de toute la magie de ces spectacles du jour et de la nuit, et qui maintenant l'achève dans cette solitude et cette nuit peuplée d'ombres colossales, où elle semble perdue, toute petite et faible comme un enfant, sans défense contre l'amour qui lui prend l'âme dans un alanguissement invincible et divin.

Et toujours il lui parle tout bas, plus près, ne

l'effleurant pas encore. Mais elle devine son regard qui la caresse, elle sent trembler sa voix, elle entend palpiter près de son cœur comme une aile amoureuse qui frissonne et se traîne. Elle sent qu'elle vacille et qu'un évanouissement de tout son être va la faire tomber dans les bras d'Alberto. Mais elle est courageuse, la petite marquise, et le chevalier est un homme d'honneur.

Elle se tourne vers lui d'un effort désespéré et lui crie :

— Oh! emmenez-moi!...

Grave et triste, il la ramène à sa voiture et se rassied près d'elle, respectueux.

Alors elle lui dit :

— Je vous remercie, je ne vous oublierai jamais. Mais demain j'aurai quitté Rome.

— Reviendrez-vous? lui dit-il, ou n'aurai-je fait qu'un rêve, un beau rêve?

— Vous n'aurez fait qu'un rêve, Alberto, mais, croyez-moi, vous vous en souviendrez, et il vous sera doux; on n'oublie pas une nuit comme celle-ci.

Et ce fut, cette fois, la marchesa Livia qui

parla d'amour au chevalier. Où prit-elle les choses, délicates comme des feuilles de roses et blanches comme des pétales de lis, qu'elle lui murmura dans la verve poétique de son reste d'ivresse? Qui sait? Dans son cœur, peut-être! Toujours est-il acquis que le chevalier Alberto prit la fièvre à son tour, mais la fièvre idéale que Livie lui soufflait de ses lèvres très-pures. Elle le haussa jusqu'à ses propres conceptions sur les amours fraternelles, elle l'enthousiasma pour cette communion des âmes qui est le paradis fermé aux êtres matériels; elle l'enleva enfin, sur ses ailes d'ange, vers le sommet où les neiges sacrées demeurent immaculées éternellement!

— Oui, mais ce sont des neiges! murmura cependant Alberto. Mais il ajouta aussitôt :

— Qu'importe! je vous remercie, je suis heureux. Vous m'avez fait éprouver des sensations exquises. Je donnerais toutes les plus chaudes amours de ce monde, avec leur banalité terre à terre et charnelle, pour cette minute où vous avez tremblé près de moi. Vous resterez dans mon souvenir comme une vision resplen-

dissante, très-haute et très-pure, dont je garderai toute ma vie l'éblouissement.

Cet idéal refoulé, que tout homme qui a vécu cache, mort, au fond de son cœur, vous l'avez fait renaître et revivre en moi, plus radieux et plus pur qu'à la vingtième année. Soyez bénie, vous qui avez ramené des larmes sous mes paupières, et dans mon cœur le respect des choses saintes! Oh! je vous vénère et je vous adore! Vous serez à jamais ma poésie, mon rayon de soleil, mon ciel bleu, ma chère mélodie, ma passion, mon culte! Oui, mon culte; je veux élever un autel où je vous verrai debout éternellement et où je vous offrirai des bouquets de roses blanches. Dites, les premiers lilas blancs qui fleuriront à Rome, voulez-vous que je vous les envoie?...

Ils étaient perdus, absolument perdus maintenant, dans un océan d'une blancheur céleste où des vagues de fleurs immaculées les berçaient mollement dans une conque d'azur. C'était le rêve poétique et pur, dans toute sa grâce fragile, qui les enveloppait de son voile tissé des fils de la Vierge.

— Oh! ce parfum!... ajouta tout à coup le chevalier, mais sur un autre ton cette fois, vous en êtes tout imprégnée.

— Il est très-capiteux, dit ingénument la marquise.

— Oh! oui! soupira le chevalier. Et c'est du chypre, dites-vous? j'en veux avoir.

— Pour vous souvenir? dit-elle encore.

— Oui, et pour retrouver cette ivresse, pour me redonner cet... énervement que j'éprouve à le respirer près de vous. J'en deviens fou...

La conversation perdait de ses envolements mystiques; la marquise reprit peur.

Heureusement on arrivait à l'hôtel.

— Eh quoi! dit-il, la voyant prête à s'enfuir, rien, pas un adieu?...

Et il était pâle, les yeux mourants. Elle hésita, ses paupières battirent, et un frisson lui crispa les lèvres... mais, encore une fois, la marchesa Livia vainquit sa faiblesse. Elle était debout, elle redressa sa taille, déjà fléchie vers lui, et qui se déroula, souple et svelte, dans le velours noir de sa robe étroite, du manteau glissé à ses pieds.

— O ma madone noire, lui dit-il, je vous implore!

Elle leva son doigt vers les étoiles et, hautaine, murmura :

— Excelsior!

La voiture étant arrêtée, elle se ramassa pour sauter, sans donner au chevalier le temps de descendre.

Cependant l'œil de la Parisienne avait brillé d'un éclair rapide, un sourire de démon avait rougi ses lèvres d'ange, et, d'un geste soudain, en s'envolant, elle avait jeté sur les genoux d'Alberto son flacon de cristal ciselé, où transparaissait le blond parfum de Chypre, en lui disant, dans une caresse de sa voix tendre :

— Souvenez-vous!

Rome, octobre 1882.

# LE PHÉNIX

CONTE INDIEN

---

*A JEAN REIBRACH.*

Goulab-Sing, radjah de Djamon, visitait Cheyr-Sing, radjah de Bélaspour et roi de Bissahir, dans le Pendjab, au nord-ouest de l'Hindoustan.

Le palais du radjah, fils de Rendjit, — l'un des derniers et le plus puissant prince des Indes il y a vingt ans, — resplendissait sous les feux allumés pour la fête. A la porte, une centaine d'éléphants, rangés le long des murs, balançaient d'un mouvement onduleux et lent les tours posées sur leurs dos larges recouverts de

housses frangées d'or qui leur pendaient jusqu'aux genoux. Dans leurs jambes, couchés çà et là, les gardiens dormaient.

Les invités de Cheyr-Sing sortaient du bain. L'outre d'eau froide, jaillissant sur leurs poitrines, avait stimulé leur appétit rare. Vêtus d'étoffes légères de coton rayé, ils se traînaient, le pas long et mou, vers la salle du festin. Là, des mets européens, venus à grands frais de Delhi et de Bombay, couvraient les tables hérissées de flacons où les vins de France dominaient. Ceux-ci étaient absorbés abondamment, comme des boissons inoffensives. Seuls, les vins d'Espagne réveillaient et échauffaient ces cerveaux asiatiques. Quand leur topaze blonde ou brûlée tremblota dans le cristal à facettes des verres soulevés, la fête commença.

D'abord vinrent les mimes dont les travestissements grotesques firent monter des rires tumultueux et interrompus sous les voiles éclatants tendus aux voûtes de la salle.

Ensuite les danseuses s'avancèrent divisées en deux groupes. L'un s'accroupit en des poses savantes et chanta la pantomime que l'autre

dansait ou mimait. Des musiciens marquaient le rhythme. Bientôt les danseuses s'écartèrent, et la bayadère parut.

C'était Somas, ainsi nommée parce qu'il y avait sur sa peau demi-nue la blancheur mystérieuse de la lune en sa pleine lumière. Elle venait du temple de Siva et appartenait à la première classe des *devadassis,* ces esclaves des dieux. C'était par une faveur rare que Cheyr-Sing l'avait obtenue pour relever l'éclat de sa fête : Somas ne sortait pas du temple et ne dansait que devant l'autel.

Un grand silence plein de souffles chauds emplissait la salle. Et maintenant les voix lentes des chanteuses, qui psalmodiaient le poëme interprété par les poses voluptueuses de Somas, s'élevaient claires et distinctes en leur mélopée bizarre. Elles disaient l'amour d'une esclave et son attente du bien-aimé. Et Somas, le corps frissonnant, tordait ses hanches et gonflait son sein de vierge en balançant ses bras élevés au rhythme que frappaient ses pieds nus. Sa chevelure, comme un lambeau de nuit, environnait sa face claire, où flambaient les deux étoiles de

ses yeux longs, agrandis par l'ombre allongée des cils. Sa bouche ouverte, en un appel d'amour, offrait l'éblouissante morsure de ses dents aux reflets de nacre. Cheyr-Sing avait pâli. Et, brusquement, il fit cesser les danses.

Mais, au matin, lorsque les éléphants s'éloignèrent, balançant lentement les tours voilées où dormaient les invités du radjah, une troupe de quatre cents cavaliers armés de lances attaqua le convoi qui emmenait les danseuses et la bayadère. Et Somas, conquise, fut ramenée, molle dans son évanouissement, et roulée dans ses voiles par la prudence des eunuques, au radjah Cheyr-Sing qui l'attendait tremblant.

*
* *

Le harem du radjah de Bélaspour était célèbre dans toute la province de Bissahir. Les plus belles esclaves de Cachemire lui étaient réservées. Il en recevait de Madras et de Calcutta. Il lui en venait de Chine et de Perse. Les plus âgées avaient dix-huit ans. Éparpillées dans les jardins en fleur, mêlées avec les roses,

les giroflées, les iris, les jasmins et les orangers, elles mouvaient leur grâce et leur éclat dans le frisson des feuillages avec des beautés de choses animées, avec des cris d'oiseaux vêtus de plumes d'azur, avec des attitudes de houris entrevues dans une hallucination de fumeur d'opium. Mais lorsque Somas, soutenue par deux esclaves, apparut sur la plus haute marche de l'escalier de marbre et profilée sur le bleu du ciel, toutes ces splendeurs s'effacèrent, tous ces regards étoilés pâlirent, comme pâlit le rayonnement des astres quand se lève sur l'horizon la face éclatante de la lune.

Cheyr-Sing qui l'attendait sous le dais de soie blanche où couraient les brises parfumées, se dressa soudain et appela Somas. Elle vint et se coucha sur les coussins aux pieds du maître, souriante et douce, avec des langueurs de jeune épousée. Somas était vaincue : elle aimait.

*
* *

C'était un bel Indien, le radjah de Bélaspour, droit et mince, dans sa souplesse élégante d'In-

dien de race, avec son visage au ton d'or pâle et sa chevelure noire qu'il portait longue sur un cou flexible. Ses yeux sombres étaient durs, et sa lèvre roulée aspirait la volupté!

Une année s'écoula, et Cheyr-Sing aimait encore Somas. Elle seule avait été si longtemps aimée et si ardemment. Il la traitait moins en favorite qu'en souveraine. Ensemble ils parcouraient les vallées fraîches, jusqu'au pied de l'Himalaya, environnés d'une armée d'esclaves. Ils chassèrent le tigre dans les jungles; et lui, par amour, se tenait debout sur l'éléphant, derrière Somas étendue sous le parasol, et prêt à la défendre si le tigre bondissait en croupe.

Ils visitèrent les temples en ruine, taillés dans le roc, avec leurs piliers lourds et leurs péristyles ornés de colonnades brisées et leurs grottes souterraines avec, dans le fond, le creux du sanctuaire. Et toujours blottis l'un près de l'autre, sous les rideaux de pourpre du palanquin enlevé, en courant, par les porteurs alertes, et enveloppés par les cavaliers qui galopaient autour d'eux dans le travers des forêts.

Enfin, épuisée d'amour, Somas languit, et son

regard perdit ses flammes. Alors Cheyr-Sing la congédia.

Il lui offrit un cheval blanc, deux pièces de soie de Chine, une paire de châles de Cachemire, six écharpes brodées d'or et de soie, deux pièces de brocart, un sachet de musc et une bourse contenant deux cents roupies. La bayadère, affolée, tendit ses bras vers lui avec des sanglots, suppliant qu'il la gardât du moins parmi ses esclaves. Mais le maître lassé la repoussa. Et les eunuques la couchèrent demi-morte sur l'éléphant qui remportait Somas au temple de Siva.

*
* *

A un mille environ de Bélaspour, la prêtresse ouvrit les yeux sous le flot d'air que les porteuses d'éventail promenaient sur son visage immobile. Alors elle se souvint, et s'accoudant, échevelée, elle reprit ses larmes. Puis elle se pencha entre les rideaux écartés de sa couche mouvante, et son regard se perdit dans l'immensité du désert.

Une forêt de bouleaux aux feuilles d'argent

blanchissait là-bas, sous la ligne bleue de l'horizon; et Somas se rappela qu'elle avait côtoyé la forêt, un jour, en litière pavoisée, étendue, dans ses gazes transparentes, sur des peaux de tigre amoncelées, avec Cheyr-Sing agenouillé, le front sur ses pieds nus. Ils s'étaient arrêtés ensuite dans une oasis près d'un temple jadis célèbre dédié à *Surjas,* le soleil.

Et, tandis que le brâhamana solitaire murmurait l'hymne sacré au réveil fulgurant du dieu, Cheyr-Sing, fou d'extase, l'avait enlacée et, dans un blasphème d'amour, triomphant et railleur, l'avait montrée sans voile à la divinité de lumière, clouée dans l'infini, et qui ne pouvait, comme lui, étreindre de ses rayons impuissants la belle et radieuse Somas, son idole aux lèvres parfumées.

Somas ordonna qu'on la dirigeât vers le temple.

Lorsque, de leurs pieds lourds, les éléphants eurent foulé le sol de l'enceinte sacrée, Somas descendit, et elle renvoya l'escorte. Ses femmes esclaves pleuraient, baisant ses genoux. Mais la bayadère farouche fit un geste. Et elle demeura

seule, tandis que s'éloignait dans la profondeur lumineuse de la plaine la masse décroissante de la caravane avec ses chevaux, ses éléphants, les bœufs qui traînaient ses chars et les esclaves qui marchaient. Puis, comme une tache noire roulant au ras du sol, vers la ligne abaissée du ciel, tout disparut. Alors Somas pénétra dans le temple.

*
* *

Là vivait depuis peu un brâhamana qui avait appartenu au temple de Siva. Ayant atteint le degré de *vanaprasthâ,* il devait mener la vie contemplative et solitaire jusqu'à ce que, purifié de tout élément terrestre, il fût arrivé à voir le Dieu, source primitive de toute existence. Somas avait été initiée par lui aux mystères de son apostolat. Elle se prosterna aux genoux du prêtre, qui se nommait Saouda et descendait du poëte de Delhi, Saouda, surnommé le roi des poëtes hindoustanis.

— Père, dit-elle, je veux mourir. Je veux le néant.

— En es-tu digne? répondit le brâhamana. La prêtresse se tut. Il reprit :

— Ton âme est-elle assez pure pour s'identifier avec l'âme du monde? Réponds.

— Je souffre, murmura Somas.

Le vieillard la contemplait, et, sans qu'elle eût parlé, il pénétra son cœur.

— Son nom? dit-il.

— Cheyr-Sing.

— Le radjah de Bélaspour! s'écria Saouda, tandis que sur son front se creusait le pli profond du ressouvenir.

Il avait connu Cheyr-Sing enfant, alors qu'il assistait son père, le radjah Rendjit, dans les conseils où celui-ci rendait la justice. Et il s'oublia dans une rêverie longue où il se rappelait les vices et les vertus de Cheyr-Sing. Ensuite il parla.

— *Kamas* est le dieu de l'amour, dit-il; mais tandis que *Surjas* nous éblouit, que l'air, l'eau, le vent et le feu, et *Prithivi* la terre, et le firmament *Indras,* nous enveloppent et se rendent sensibles, *Kamas* demeure invisible. Où donc est l'amour?

— Dans le sacrifice, répondit Somas. Je veux mourir pour revivre et mêler mon âme aux éléments qui effleurent le corps de Cheyr-Sing d'une incessante caresse. Je l'aime!

— Revivre! répétait Saouda, dont l'esprit s'enfonçait dans le mystérieux problème. « Viens, nous allons relire les Védas. »

*
* *

Et la nuit se passa dans l'étude des livres sacrés.

Au matin, Somas, lassée, reposait, la tête renversée sur la table de pierre, tandis que le brâhamana, prosterné hors du temple, adorait l'astre-Dieu qui se levait, brûlant le ciel et la plaine, vers l'Orient.

A ce moment, un vol battit l'air, et deux ailes écarlate largement épandues frôlèrent le front de Saouda. Il fit un cri et suivit du regard, dans sa volée lumineuse, l'oiseau à l'envergure d'aigle, les pieds d'argent, la queue blanche, le collier d'or, la huppe scintillante comme une tiare empierrée de rubis et d'émeraudes, et qui

le regardait, en fuyant, de ses yeux d'où tombaient des flammes.

Saouda se recueillit et compta cinq siècles, moins une année. C'était le passage du phénix. Il s'en allait vers l'Orient chercher la place où il dresserait, dans la solitude brûlante, son bûcher d'aromates pour s'y coucher, gorgé d'encens, et mourir et renaître.

Renaître! répétait Saouda, se rappelant le vœu de l'amoureuse Somas.

Mais *Surjas,* qui montait lentement dans le silence majestueux de la nue bleuissante, couvrant la plaine entière, au loin partout déserte, du flamboiement grandiose de ses rayons sacrés, *Surjas* frappa soudain le front du brâhamana d'une lumière intense qui lui dévoila, dans un éblouissement, les desseins du Dieu sur la prêtresse de Siva. Alors il comprit pourquoi le phénix l'avait touché du vent de ses ailes. Et retournant vers le temple, il appela Somas.

— Dans une année, lui dit-il, le bras levé, pour son serment, vers la face d'or de *Surjas,* dans une année, tu mourras pour renaître. Attends.

*
* *

Et l'année s'écoula. Somas n'était point consolée. Cependant, comme elle vivait dans le recueillement et l'exercice chaste de ses fonctions de prêtresse, ses fatigues disparaissaient, ses langueurs l'avaient abandonnée, et sa beauté renaissait, éclatante. Mais elle l'ignorait, et toujours elle se retrouvait dans sa pensée, les yeux mornes, la lèvre pâlie, comme au jour où Cheyr-Sing, dans un dégoût, l'avait chassée. C'est pourquoi elle voulait mourir. Elle pressait le brâhamana, qui, chaque jour, s'en allait, la main au-dessus des yeux, interroger l'horizon, du côté de la ville de Bélaspour.

Et lentement, il ramassait, brin à brin, les bois résineux, les herbes odorantes, les aromates et les fleurs desséchées dont la poussière est un parfum. Et non loin du chemin où passaient les caravanes, qui conduisaient de Bombay et de Madras à Bélaspour les approvisionnements luxueux de Chey-Sing, le brâhamana dressa un bûcher.

Puis, un matin, à l'aube, tourné vers le nord, il tressaillit. Là-bas, un point obscur et mouvant tachait la nappe laiteuse du ciel lointain. Il appela Somas et lui dit :

— Le temps a marqué ton heure : viens! Elle marcha rayonnante. Près du bûcher, le vieillard s'arrêta; il jeta l'encens autour des herbes entassées, puis il attendit le soleil.

Quand le dieu s'élança dans sa montée superbe vers la nue infinie, le brâhamana le contempla de son œil fixe. Et, ivre du dieu, il parla :

— Il y a longtemps, dit-il, longtemps même avant l'incarnation de Wischnou, une divinité existait qui s'était envolée du cœur de Brahma pour l'aider à créer le monde : c'était l'amour. Il vécut cinq siècles, ensuite il disparut, car les hommes voulurent le tuer. Mais comme il était immortel, du bûcher qui le consumait il s'élança, renaissant à la vie; puis il se perdit dans les cieux, où il erra, désormais invisible. Cependant on assure qu'il a fait depuis lors, et chaque fois cinq siècles, quatre apparitions sous la forme éblouissante d'un dieu ailé, et qu'il ne s'approche de la terre que pour renouveler

volontairement le sacrifice de son immolation. Symbole divin de l'éternel supplice des âmes brûlées d'amour. Les hommes le nomment : le phénix.

Il y a aujourd'hui cinq siècles qu'il est sorti radieux de l'œuf éclos dans la poussière ardente de son bûcher. A cette heure, en un coin désert de l'Arabie, il attend, couché sur son lit aromal, que *Surjas* l'enflamme. Ensuite il renaîtra. Cette heure n'est connue que des fils de Brâhama qui ont pénétré jusqu'à l'âme du monde et qui regardent les dieux face à face. Je sais. C'est pourquoi, prêtresse de Siva, je te demande, en présence de *Surjas,* si tu es diposée au sacrifice. Car, à cette minute solennelle où l'amour va renaître, si tu expires comme lui, comme lui tu renaîtras, rajeunie, vivifiée, divinisée dans ta beauté, et si terrible dans ton pouvoir d'amour que Cheyr-Sing, lui-même, deviendra ton esclave! Veux-tu?

— Si je le veux! exclama Somas courant au bûcher.

— Arrête! s'écria le brâhamana, tu ne sais pas à quels tourments tu voles.

— Qu'importe!

Il reprit :

Tu brûleras lentement, tes chairs délicates tressailliront sous la morsure des flammes, ton corps se tordra dans leurs enveloppements mortels. Et tu expireras, ardée, suffoquée, les yeux brûlés et fondus comme des diamants en fusion, les lèvres déchirées par les baisers dévorants d'*Agnis*, le dieu du feu.

— Qu'importe! répéta la prêtresse, le sein soulevé par une exaltation passionnée, qu'importe, si je renais pour les baisers de Cheyr-Sing!

— Tu le veux? redit encore le prêtre.

Somas détacha son voile, qu'elle jeta sur le bûcher tapissé de giroflées, puis elle s'étendit. Et Saouda ramena sur elle les pans du voile, l'enveloppant. Au travers elle transparaissait rose, avec la blancheur de ses bras repliés sous sa tête, dans la nappe sombre de ses cheveux dénoués.

Et le brâhamana tourna lentement autour du bûcher, récitant, d'une voix éclatante, les hymnes sacrés de l'invocation au soleil. Dans

la plaine silencieuse ce chant mourait; tandis qu'au loin, comme un nuage qui roule, une masse grise descendait rapidement vers la route des caravanes. Le ciel ardent brûlait le sol d'où montaient des fumées légères dans un parfum d'aromates; et autour du bûcher l'encens qui s'embrasait commençait à traîner, le long des herbes sèches et du bois résineux, ses flots de vapeur blanche.

*
* *

Le radjah de Bélaspour s'ennuyait. Il venait de lui prendre cette fantaisie de congédier son harem et de se mettre en marche pour rencontrer la caravane qui lui amenait, du fond de l'Asie Mineure, une cargaison de rares beautés à peine écloses. Il rêvait de découvrir dans ces types nouveaux quelque attrait inconnu qui charmât son cœur et en comblât le vide extrême.

Il partit donc derrière la troupe nombreuse des belles esclaves congédiées, enfermées, deux par deux, dans les tours somptueuses qui se mouvaient d'un rhythme égal sur le dos des élé-

phants vêtus de pourpre. Une armée de cavaliers galopait à l'entour, éblouissante dans l'étincellement de ses armures et de ses lances. Ensuite venait le peuple des serviteurs et les chars aux bœufs lents qui traînaient les outres fraîches, et la garde d'honneur du radjah, superbe dans sa décoration de féerie. Et tout cela passait lentement, avec un bruit sourd de torrent qui déborde, dans un nuage de poussière blonde qui roulait au ras du sol et montait s'évanouir dans le bleu du ciel embrasé. Puis les porteurs d'éventails, balançant les disques de plumes longues d'autruche au bout des bâtons dorés, parurent, environnant le palanquin royal. Sous un dôme de soie neigeuse, brodé comme un voile d'almée, entre des rideaux de brocard tissés de pierreries, sur des coussins de cygne, Cheyr-Sing, étendu, s'éventait d'une main paresseuse, le regard perdu dans un rêve.

Tout à coup un parfum violent l'éveilla. Il tourna les yeux et découvrit, presque au bord de la route, à peu de distance de la forêt de bouleaux qui entourait le temple de *Surjas,* un amas d'herbes séchées, dressé comme un autel

et demi-voilé par les vapeurs des aromates fumant à l'entour. Il fit un signe : les porteurs s'arrêtèrent, et presque aussitôt le brâhamana Saouda parut sur le chemin.

— Qu'il approche, demanda le radjah.

Et, lent et digne, le prêtre de *Surjas* rejoignit Cheyr-Sing.

— Que me veux-tu, Saheb?

— Que signifient, s'écria le radjah irrité, ce bûcher qui s'enflamme et cette femme étendue? Ne sais-tu pas que les *suttees* sont interdits, et veux-tu attirer sur la province le mécontentement des autorités anglaises?

— Rien de tout cela, Saheb, lumière du monde, répondit le brâhamana; c'est une femme en sacrifice d'amour. A la même heure où le divin phénix expire sur son bûcher, elle a voulu mourir de sa mort, afin de renaître, comme lui, pour l'immortelle jeunesse et l'immortelle beauté.

— Dans quel but? murmura le radjah.

— Dans l'espoir de retrouver l'amour de celui qu'elle aime.

— Sacrifice sublime! s'écria Cheyr-Sing sou-

levé d'enthousiasme, l'œil éclatant d'un impérieux désir pour cet amour surhumain. Il demanda :

— Quelle est cette femme?

— Une bayadère du temple de Siva.

— Son nom? dit brusquement Cheyr-Sing.

A ce moment, un cri traversa l'air, qui vint le frapper au cœur. Le bûcher s'enflammait, et dans la fumée qui montait, suffocante, Somas s'était dressée d'un subit effroi. Mais, aussitôt, elle se rejetait sur sa couche ardente, en invoquant, pour s'aider à mourir, le nom du bien-aimé. Et Cheyr-Sing avait entendu son nom. Il sauta hors du palanquin et courut au bûcher, appelant ses esclaves. D'un geste rapide, il écarta les bois enflammés et s'empara de Somas qui ne bougeait plus.

Cependant la flamme qui l'endormait de ses parfums n'avait pas encore atteint les voiles où elle demeurait ensevelie, tandis qu'on l'enlevait dans le palanquin du radjah. Celui-ci avait donné des ordres brefs. La caravane des favorites congédiées devait continuer sa route et faire retourner sur ses pas le convoi de houris

que Cheyr-Sing était venu chercher. La femme qu'il attendait et qui devait remplir son cœur d'une ivresse éternelle, n'était-ce point Somas, la divine sacrifiée, la victime ardente du sublime holocauste d'amour?

Lorsqu'il fut rentré sous les rideaux abaissés de la litière, et que les porteurs eurent repris lentement le chemin de Bélaspour, Cheyr-Sing s'agenouilla et découvrit le visage de Somas. Alors il demeura ébloui, et son cœur fut touché d'une flamme qui ne devait plus s'éteindre. Et il emporta Somas, ressuscitée sous ses étreintes, et pâmée dans les délices inexprimables de son bonheur reconquis.

Tandis que, seul, près du bûcher qui se consumait, dans la flottée des vapeurs embaumées qui s'effilaient, çà et là, aux vents du ciel, le brâhamana, souriant en extase, murmurait à la face embrasée de *Surjas :*

— Les vieux textes disent vrai : Le phénix, c'est bien l'amour qui renaît de ses cendres!

1881.

# LA POMPÉIENNE

*A MADEMOISELLE SOPHIA PROSPÉRI*

*A Pompéi.*

Dans un wagon de première classe P. L. M., quatre heures du matin.

— Nice, vingt minutes d'arrêt!

Le premier voyageur retire sa toque écossaise, coiffe son chapeau et descend.

Par la portière demeurée ouverte, un air glacé fait son entrée et réveille le deuxième voyageur. Celui-ci tousse éperdument. Il hésite s'il va se lever, et cependant il demeure allongé dans son manteau, le képi sur le nez.

— Mais fermez donc cette portière! dit une voix féminine de fort méchante humeur.

Et une femme empaquetée de fourrures se

soulève, tirant des coussins sa tête encapuchonnée de dentelles.

Le képi n'a fait qu'un bond, et son propriétaire, un jeune sous-lieutenant, se précipite hors de son manteau, et, d'un geste prompt, clac, clac, clac, baisse la vitre, tire la porte, tourne la poignée, remonte la vitre et se rassied.

— Mille pardons, monsieur, mais nous allions geler.

Elle s'est accoudée et regarde le képi qui s'est posé maintenant avec une certaine grâce sur une chevelure noire, ombrageant deux yeux noirs, une moustache noire et une mouche mignonne, encore plus noire, sur le blanc d'un menton fendu.

Ces yeux regardent timidement du côté de la femme encapuchonnée, qui croit devoir rajuster les frisettes ébouriffées dont son front est couvert jusqu'au nez. Lui : — Certainement il fait très-froid. Elle : — J'espère qu'on va changer les bouillottes.

Lui, empressé : — Voulez-vous que je le demande?

Elle, embarrassée : — Oh ! merci. Où sommes-nous ?

Lui : — A Nice. Désirez-vous descendre ?

— Ma foi, non. Je descendrai à Toulon. Il doit y avoir un buffet ?

— Certainement. Vous allez à Toulon, madame ?

— Je rentre à Paris.

— Et vous ne vous arrêterez pas pour voir la rade ?

— En effet, la rade. Qu'y a-t-il d'intéressant dans ce monument ?

— Mais des cuirassés : le *Duperré*, le *Colbert*, le *Redoutable*. Magnifique, le *Redoutable*.

— Je le regrette, mais je n'y connais personne. Et il faut une autorisation pour visiter.

Lui, timidement : — Si vous vouliez me permettre...

— Clac, clac...

C'est le premier voyageur qui remonte. Il ôte son chapeau et reprend son bonnet. Puis il tortille ses jambes dans sa couverture et se frotte les mains en regardant les autres.

— Tiens! tout le monde est levé! Avez-vous bien dormi, madame?

Elle, d'un ton pincé :

— Très-bien.

— Eh bien, vrai, c'est de la chance; moi, je n'ai pas fermé l'œil depuis Gênes.

Un employé à la portière :

— Vos billets, s'il vous plaît? Toulon, Paris, Paris. C'est bon, merci.

Le premier voyageur à la dame :

— Vous aussi, madame, vous avez un billet circulaire? C'est très-incommode, quoi qu'on dise. Et l'agence *Cook* devrait bien modifier ses règlements pour la commodité des voyageurs. Ainsi, tenez, pour venir directement de Milan à Gênes sans passer par Turin, j'ai dû payer un supplément, comme si j'allongeais ma route, et je l'abrégeais!...

Personne ne répond, le monsieur continue tout seul.

— Il fait diantrement froid en Italie dans ce moment. Sale pays, du reste, des mendiants et des filous.

La voyageuse en colère :

— Vous calomniez, monsieur, le plus beau pays du monde!

— Je ne calomnie rien du tout, madame; mais si vous êtes Française et Parisienne, comme j'en ai la conviction, vous avez dû souffrir de la misère, de la saleté, de la promiscuité incessante de ces mendiants éternels et de cette exploitation honteuse de l'étranger, qui déshonorent, à mon avis, le pays que vous appelez, dans un accès d'ingratitude, le plus beau pays du monde.

— Hé! monsieur, ce sont des taches que l'on ne voit pas quand on a les yeux occupés par les merveilles que les siècles ont accumulées sur cette terre bénie, sous ce ciel lumineux qui baigne de ses clartés la vraie patrie des arts, de la poésie et de l'amour...

Maintenant le train courait, tout le long de la mer bleue, dans la montée du jour et le rougeoiment du ciel, qui commençait à incendier les flots, là-bas, vers l'Italie, d'où semblait naître le soleil.

Dans le wagon, l'officier s'était rapproché pour entendre la voyageuse, car la dispute

s'échauffait. Elle semblait animée d'une fièvre d'enthousiasme qui donnait à sa volubilité de Parisienne une verve endiablée. Et l'on eût dit qu'une secrète colère l'animait contre son interlocuteur, tant elle le fouaillait maintenant à tour de phrases railleuses et cinglantes, mettant en miettes et la France et les Français pour exalter, avec une furie d'hyperbole tout italienne, le pays qu'elle venait de quitter. Lui finit par avouer qu'il n'entendait rien aux arts, qu'il était industriel, filateur aux environs de Paris, et qu'il venait tout simplement de chercher un emplacement pour transporter là-bas sa filature, puisqu'en France la fabrication devenait impossible avec les exigences croissantes des ouvrières et des ouvriers.

Alors la voyageuse triompha. Elle disait :

— Pourquoi ? c'est qu'ils ont moins de besoin en Italie qu'en France. Ils sont plus sobres, matériellement, parce qu'ils ont d'autres jouissances d'un ordre plus relevé, parce qu'ils ont au cœur une source de poésie qu'alimente incessamment et inconsciemment la vue des chefs-d'œuvre qui les environne. Ils naissent

au pied d'une merveille, ils jouent autour des ruines où l'antique beauté a tracé sa ligne immortelle, ils aiment à l'ombre des marbres échappés vivants à des mains géniales, ils enfantent ayant aux yeux la splendeur des formes et la clarté des cieux.

Ils ont besoin de rires et de chansons, et de mélodie et d'amour, avant d'avoir faim. Ils travailleront pour « una lira », parce qu'une poignée de fruits se paye deux sous, qu'il y a de l'eau à la gargouille ciselée des fontaines, et qu'un baiser ne coûte rien... que le plaisir de le rendre...

Ici, le jeune officier retroussa machinalement sa moustache en regardant par la vitre du côté flambant, où montait le soleil et où se donnait l'amour.

— Il y a, reprit le filateur, une autre raison que je crois encore la meilleure, c'est que l'Italie n'est pas en république. Il faut de la liberté, mais pas trop n'en faut. Certes, les principes de 89, la souveraineté du peuple! le suffrage universel, les droits de l'homme!... oui, oui, d'accord, moi aussi je suis républicain.

Mais je suis filateur, voyez-vous, industriel, marchand, avant tout; je vis de mon travail. Eh bien, si la république me coupe les vivres, bonsoir, et vive le Roi!... Mon Dieu, monsieur, permettez, je m'explique. Je ne crois pas être un mauvais patriote, parce que je demanderai que l'on retire des mains d'un enfant terrible, la France, le couteau avec lequel elle s'obstine à jongler depuis tantôt cent ans, et si maladroite à ce jeu qu'elle s'est fait plus d'une rude entaille dont son sang a coulé! — le couteau liberté. — Quand nous aurons appris à nous en servir sans nous blesser, nous ni les autres, eh bien, on nous le rendra, voilà tout.

Tenez, voulez-vous faire une supposition avec moi? Imaginez que l'État ait supprimé la liberté de brailler dans les clubs, supprimé les journaux incendiaires qui mettent le feu à tous les cerveaux alcoolisés de la classe dite laborieuse, supprimé les travaux, les dépenses et les articles du budget, qui ont exigé l'augmentation des impôts, des patentes, des droits d'octroi et autres redevances dont les marchands se sont autorisés, à leur tour, pour doubler et tri-

pler le prix des denrées, les propriétaires pour augmenter leurs loyers et, par conséquent, l'ouvrier son salaire. Supposez que tout fût demeuré comme avant 48, par exemple, et que, en outre, les tarifs internationaux eussent protégé notre industrie contre l'importation étrangère, qui favorise le luxe en ruinant nos métiers, eh bien, croyez-vous que nous serions aujourd'hui cent mille fabricants en France obligés d'émigrer, de transporter notre fabrication hors de la patrie, pour aller chercher des bras en Allemagne, en Italie, en Autriche, et jusqu'en Chine? Oui monsieur, en Chine! J'en arrive, et j'y vais monter une filature monstre, et j'enverrai mon produit en France pour achever de ruiner les derniers industriels qui auront lutté jusqu'à leur dernier sou pour l'honneur et la gloire de la République.

Voulez-vous me dire ce que les millions d'ouvriers, désormais sans travail et sans pain, auront gagné à l'augmentation de leur salaire amené fatalement par l'abus de la liberté?

Depuis un moment la voyageuse et son voisin, l'officier, donnaient des signes d'impatience

en regardant au delà danser les vagues dans le soulèvement de leurs jupes neigeuses, pailletées d'étincelles et moirées d'ombres veloutées. Même ils avaient, s'étant consultés des yeux, baissé la glace pour respirer l'âpre bise de mer qui montait vers eux chaque fois qu'un détour capricieux de la voie amenait au ras du flot le train qui semblait filer dans l'éclaboussement des vagues. Évidemment leur disposition d'esprit les éloignait des questions d'économie politique et sociale. Un même désir les poussait, elle à redire ses enthousiasmes du pays d'où elle arrivait, lui à les entendre. Il semblait affriolé par la poésie amoureuse qui venait aux lèvres de la voyageuse, à tous coups, comme le refrain d'une chanson qu'elle aurait apprise là-bas. Ses vingt ans s'exaltaient. Des souvenirs classiques lui arrivaient par bouffées, des lambeaux de Virgile et d'Horace, en même temps que grandissait sa curiosité voluptueuse pour cette Italie...

> Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,
> Que tout père à son fils paye à sa puberté,

...et que son bonhomme de père n'avait pas

encore jugé à propos de payer au jeune sous-lieutenant, tout frais émoulu de Saint-Cyr.

Ils se mirent à parler bas, en regardant la mer, pour isoler de leur causerie le positif et prosaïque filateur de Paris.

Le jeune homme lui disait qu'il la remerciait de lui avoir rendu la foi et l'enthousiasme pour cette patrie des arts, devenue banale, semblait-il, comme un champ de foire, tant elle avait été piétinée par les troupeaux des touristes vulgaires, par les promenades des épiciers en voyage de noce, et profanée par les admirations bêtes, aux formules stéréotypées, des malheureux qui n'avaient regardé l'Italie qu'à travers leur guide Joanne ou par les yeux des ciceroni.

— Pour chercher des impressions et éprouver les sensations pures que donne la contemplation des chefs-d'œuvre, répondait-elle, il faut être seul. Il faut se livrer corps et âme à cette initiation du beau, du divin, dont toute réflexion ou admiration étrangère détruit pour vous la portée et le charme. Il faut aborder l'Italie avec un esprit vierge de tout parti pris artistique,

de toute formule, de toute science même. Il ne faut pas rechercher les œuvres géniales dans le but d'y trouver et d'y voir ce que tout le monde y a vu et trouvé avant vous. Mais, libre de souvenirs, il faut lever les yeux sur la toile, ou le marbre, ou le monument gigantesque, ou le bronze ciselé, avec comme une ignorance voulue de leur valeur artistique, et n'y chercher que des sensations. Alors, si vous tremblez, si vous pleurez, si votre cœur bat plus vite, si une clarté intérieure, semble-t-il, s'épanouit dans votre cerveau, l'échauffe, l'embrase et vous donne, ne fût-ce qu'un instant, la compréhension lumineuse du génie, vous savez que vous êtes en face d'un chef-d'œuvre, et vous n'avez pas besoin de chercher dans votre guide Joanne la formule consacrée et dosée de votre admiration.

Que si, au contraire, vous demeurez froid, en dépit de l'étiquette collée au pied d'une œuvre, ne vous tourmentez pas pour attiser et chauffer votre enthousiasme : c'est que l'œuvre, malgré ses beautés peut-être, n'est pas de celles marquées au coin de la révélation sublime de l'art.

C'est ainsi que j'ai visité l'Italie, et voici pourquoi j'en rapporte des enthousiasmes. C'est que j'ai vu, j'ai senti, j'ai compris. Un voisinage savant eût gâté mes admirations.

Combien de fois ai-je rêvé et tremblé de cette joie divine que donne à l'âme la rencontre solitaire de quelque merveilleuse beauté, en présence d'une pierre dédaignée, d'un monument oublié, d'une toile enfouie et cachée, comme, par exemple, dans les interminables galeries qui relient au palais Pitti le Musée des Offices! Ce sont de ces souvenirs que l'on n'oublie pas.

— Vous devez rapporter des notes? demanda l'officier avec une sorte de curiosité suppliante.

— Des notes! me prenez-vous pour un bas-bleu? Et pensez-vous que je vais écrire et publier mes « impressions de voyage »?

— Pourquoi pas?

— D'abord, parce que je n'entends rien aux choses de l'art, et que si j'en parlais, ce serait à un point de vue si personnel qu'il n'intéresserait personne. Ensuite, pour porter un titre exact, mon livre devrait s'appeler « Sensations de voyage ». Et voyez-vous l'effet de cette

appellation? *Sensations!* Comme qui dirait : Impressions sensuelles. Fi! on me reléguerait au rang des bas auteurs naturalistes, de ceux qui dédaignent la psychologie et l'idéal pour se vautrer dans la physiologie, la pathologie, la sensitivité. Et cependant!...

— Cependant?

— Eh bien, oui, cependant, il y a un idéal, il y a une poésie, il y a comme un soulèvement d'extase de l'être lui-même dans les crises d'admiration arrivées par les sens, qui m'excitent à repousser l'épithète infamante et dégradante que la haute critique inflige aux œuvres littéraires basées sur l'étude passionnelle et sensuelle. Quand la contemplation d'une œuvre d'art fait frissonner votre chair, quand une traînée de lune sur des ruines superbes vous donne l'étranglement des larmes dans la gorge oppressée, quand un chant inconnu, accompagné sur des cordes douces et bercé par le rhythme lent d'une barque qui glisse un soir sur les lagunes, vous jette en défaillance, avec le cœur gonflé de désirs éperdus, ces sensations ne sont point viles et indignes d'être notées,

indignes de devenir un sujet d'étude et d'observation.

La sensation, cette lyre vibrante par qui nous arrive la perception de toutes les choses créées et à l'aide de laquelle le cerveau, la pensée élaborent les conceptions abstraites, les idées spéculatives, cette sensation, cause première de nos idées, motif et explication de nos actes, si elle a son côté abject, possède aussi son côté sublime. Et pour quiconque sait tirer de l'instrument, avec les notes justes, celles qui possèdent le rhythme, l'éclat, la force de la passion et la grâce de la poésie, il devrait être admis que celui-là peut, sans déchoir, toucher à ces cordes et les faire vibrer jusqu'à l'intensité de l'art.

— Eh bien!... s'écria l'échappé de Saint-Cyr, qui, n'ayant encore étudié sur les sensations que le traité de Condillac, semblait pressé de parachever ses études.

— Eh bien! dit-elle en riant, cela n'est pas admis. Et quand on est femme, cela est même tout à fait défendu. Les uns diraient que vous n'y entendez rien. Les autres diraient, au con-

traire, que vous y entendez trop. D'autres encore ne manqueraient pas de vous proposer d'expérimenter ensemble quelque partie de votre sujet. Sans compter la critique, qui vous accuserait d'avoir mis le pied dans les chemins boueux du naturalisme obscène. Ah! les femmes de lettres!

— Allons, s'écria le jeune officier, avouez donc!

— Jamais de la vie!

— Pourquoi? dit tout à coup le filateur en se rapprochant, et d'un air d'obligeance, les femmes peuvent avoir du talent! Cela s'est vu.

— Vous êtes bien bon, dit-elle avec un salut railleur. Mais pour en parler, monsieur, avez-vous lu les romans de *miss Brontë,* de *miss Tackeray,* de *mistress Gaskell,* d'*Élisabeth Browing*, de *Georges Éliot?*

— Non, madame, répondit le filateur très-vexé, je ne connais que George Sand.

— Alors, monsieur, il me sera difficile de vous persuader que ce qui « s'est vu » peut se voir encore... en Angleterre. Quant aux romans de George Sand, c'est le vieux jeu. Si la chère

et admirable grande femme revenait au monde aujourd'hui sous un nom inconnu, je la défierais bien de faire accepter la plupart de ses romans dans un journal à feuilleton ou même dans une Revue moderne. La mode n'est plus aux romans à thèses sociales, à tirades déclamatoires, à passions violentes et surnaturelles, non plus qu'à ces grandes et belles phrases, éloquentes et pompeuses, développant une même idée en vingt pages superbes, mais consécutives.

Le roman d'action a détrôné le roman d'idées. Puis le naturalisme est venu qui a donné le goût des romans physiologiques et descriptifs, acheminement naturel vers le roman anglais, c'est-à-dire vers l'étude psychologique profondément fouillée, longuement déduite, simple et morale, curieuse parfois, ennuyeuse souvent. L'évolution est commencée, la réaction l'achèvera.

Déjà l'on voit poindre, dans les Revues qui sont à la tête du mouvement, des œuvres d'une allure anglaise très-marquée. Et, comme notre génie national est aux antipodes de cette littérature de quakers et de méthodistes, on sent les tâtonnements et les hésitations des auteurs,

malhabiles encore, à faire trotter l'amble britannique à leurs coursiers fringants, accoutumés qu'ils sont aux galopades éperdues, aux ruades, aux bondissements, aux encensements de leurs têtes empanachées, et courant au but, le ventre au sol, débridés, libres et fous. Mais ils s'y feront. Ou plutôt, et c'est là où j'en voulais venir, les femmes françaises qui font du roman trouveront ici l'occasion de prendre leur revanche, et leurs facultés propres les y aidant, elles adopteront promptement les procédés de la littérature anglaise et se tailleront un succès qui égalera peut-être celui de leurs devancières en Angleterre. Ce n'est donc pas du roman sensuel ni passionnel qu'elles devront faire aujourd'hui, mais de la psychologie, du roman simple, naturel, délicat et vrai. Ce n'est plus George Sand, monsieur, dont elles devront ambitionner la gloire, mais Georges Éliot dont elles devront suivre le drapeau.

— J'entends, répliqua le filateur; après avoir pris aux Anglaises leurs chignons et leurs bandeaux plats, leurs fourreaux et leurs écossais, leurs carricks et leurs capotes en auvent, ces

abat-jour d'aveugles, elles leur prendront encore leur littérature, parce qu'elles ont la rage des conquêtes apparemment. Mais il reste à savoir si les lecteurs français les suivront jusque-là. Crois pas.

— Ni moi, ajouta le sous-lieutenant.

— Ni moi, répliqua la voyageuse, parce que l'esprit français n'est ni assez profond, ni assez moral, ni assez cultivé pour se plaire et se délasser aux lectures sérieuses. Seulement si l'on baille à ces lectures-là, on baillera décemment, parce que la mode est une souveraine incontestée, et que les romans psychologiques seront la mode de demain. Souvenez-vous de ma prédiction.

— Et voilà pourquoi vous n'avez pas pris de notes en Italie? demanda le jeune homme, avec un désir évident de ramener la conversation à son point de départ.

— Curieux! dit-elle en souriant. Non, mais j'ai mieux que cela, dit-elle au bout d'un instant. Un dessin, un coup de crayon, un profil que j'ai pris à la volée...

— Une femme? s'écria l'officier.

Le filateur cligna un œil :

— Je parie, dit-il, pour la tête brune, les yeux immenses et noirs, la bouche rouge sous un brin de poil frisoté de quelque bersagliere coiffé sur l'oreille d'un panache de plumes de coq. J'en ai rencontré de superbes.

— Moi aussi, dit-elle, et le plus beau peut-être que vous ayez jamais vu, entre Modène et Venise. Mais je n'ai pas eu le temps de le croquer. En effet, monsieur, c'est une femme, ou plutôt une évocation, un rêve païen, une fantaisie miraculeuse et vivante. Et, tout en disant, la voyageuse avait ouvert son sac et tiré un album dont elle feuilletait les pages. Les deux hommes se penchaient curieusement, mais elle, refermant l'album :

— D'abord où sommes-nous, et quelle heure est-il?

Tous les deux, très-vite, examinèrent leurs montres et l'indicateur :

— Nous devons être entre Carnoules et Puget-ville, dit l'un.

— Il est huit heures, ajouta l'autre.

— Et nous arrivons à Toulon?... dit-elle.

— Dans une heure.

— Une heure! dit-elle en riant; oh bien, je vais vous faire languir.

Et elle posa l'album auprès d'elle, en se ramassant dans sa fourrure et tassant ses jupes, en personne qui s'installe.

— Là, dit-elle, c'est pour passer le temps. Je veux vous faire la mise en scène, vous montrer le décor dans lequel ma Pompéienne m'est apparue.

— Une Pompéienne! s'écria l'officier, de Pompéi?

— Apparemment.

— Une Napolitaine, alors, ajouta le filateur d'un air entendu.

— Mille pardons, monsieur, elle est née à Pompéi, de parents habitant Pompéi, elle a été élevée à Pompéi, et elle est Pompéienne de la tête aux pieds, ni plus ni moins que si on l'avait trouvée toute vivante et comme une fleur immortelle sous les cendres qui recouvraient le temple de Vénus. Mais vous me faites aller trop vite, et nous avons une heure à perdre. Laissez-moi graduer mes effets.

— Il me semble, murmura le jeune officier, que si vous nous permettiez d'abord de jeter les yeux sur l'esquisse...

— Vraiment! vous voilà bien pressé! répondit-elle en raillant, et je n'ai encore rien dit! Patience, je vous montrerai le dessin au bon moment. Voyons d'abord le cadre; mais il faut que je prenne d'un peu loin, dit-elle avec un grand sérieux plein de malice, afin de mieux retrouver mes souvenirs. J'arrivai donc à Naples un soir du mois d'octobre passé. Il pleuvait...

A ces mots, les deux voyageurs s'enveloppèrent en même temps dans leurs couvertures et se frottèrent le dos au wagon capitonné pour s'y accoter commodément d'un air de résignation polie. Et la narratrice s'arrêta dans un éclat de rire. Puis, dès qu'elle put parler, elle dit :

— Allons! criez-moi de passer au déluge... de cendres.

Ils protestèrent avec des gestes embarrassés. Et elle continua :

— Il pleuvait, les quais infectaient l'odeur du goudron et de la marée, la Chiaja était déserte, les rues étaient abominablement sales; sous mes

fenêtres un orgue de Barbarie tournait les airs de la *Mascotte*, et une musette exécutait la *Marseillaise*. J'allais au théâtre de San Carlino pour voir le *Pulcinella*, et j'assistais à la représentation de la « Nounou » du Gymnase, appelée ici « Nuttrichia » et accommodée à la farce italienne. Je m'enfuis. J'entrai dans un magasin demander : « Quanto si paga? » en prenant une fleur; on me répondit : « C'est un franc, madame. » C'était bien la peine d'être venue à Naples! Heureusement il y avait un musée, unique au monde, et la chapelle de San Severino et la crypte de Saint-Janvier; mais je ne devais admirer cela qu'au retour. Le lendemain je partais pour le Vésuve et Pompéi.

— Eh bien, là, franchement, interrompit le filateur, qu'avez-vous trouvé de poétique au paysage entrevu tout le long du chemin, entre Naples et Pompéi? Que voit-on en passant à Portici, Torre del Greco, Torre-Annunziata, si ce n'est des guenilleux et des guenilleuses aux vêtements sales, dans des rues sales, à des portes de maisons sales, où pendent des fripe-

ries décolorées et lamentables? Poétiques, ces terres noires comme de la poussière de lave, enclavées dans des murs bâtis en lave, noirs et sinistres comme des tentures de deuil?...

— Ah! monsieur, dit-elle, ce noir a sa poésie lorsqu'on lève les yeux vers la fournaise colossale d'où il découle, et qui, toujours grondante, semble menacer incessamment les petits villages audacieux endormis à ses pieds. Quant aux guenilleux et aux guenilleuses, les peintres en font des chefs-d'œuvre et les poëtes y découvres des Graziellas aux pieds nus.

— Affaire d'imagination, grommela le filateur, mais, je vous demande pardon, vous étiez arrivée à Pompéi...

— Et j'avais dépassé l'hôtel de Diomède; je pénétrai dans les ruines; le guide infligé par l'administration me suivait. Il s'expliquait en italien, je l'interrogeais en francais. Au bout d'une heure, grâce au charabia que, par un louable effort de part et d'autre, nous étions parvenus à fabriquer, nous arrivâmes à nous entendre.

Durant quatre heures j'errai par les rues de

Pompéi, entrant de çà de là dans ses maisons vides, au toit crevé, à ciel ouvert. Un ciel pâle, incertain, mobile, tantôt gris, et tantôt bleu avec des coulées de soleil entre deux flottées de nuages qui, soudain, se rejoignaient pour se déchirer encore, et couvrir ainsi la ville morte d'un perpétuel mouvement de clartés et d'ombres. Aussi me semblait-il voir, tantôt comme un effet de la pluie de cendres prête à tomber du ciel gris, et tout était gris déjà sur les ruines; tantôt l'or fluide du ciel flambant les animait tout à coup d'une telle intensité de vie que je croyais entendre rouler les chars dans le creux des ornières et glisser dans leur rainure les volets absents qui s'ouvraient au réveil du jour.

Et j'allais ainsi par la ville découronnée et béante, solitaire et vide, rappelée souvent par mon guide de quelque songerie, où je m'oubliais, accotée au mur d'un *atrium,* moi, étrangère, attendant l'hôte qui allait venir, sa toge à l'épaule, ou bien penchée curieusement vers le fond du péristyle où était l'*œcus,* et croyant voir passer les femmes en robe flottante dont on avait retrouvé ici les formes moulées dans la

cendre et dont je venais de voir là-bas les squelettes tordus, aux bras et aux doigts cerclés de bijoux d'or.

Je m'arrêtais aussi au bord des fontaines, écoutant chanter l'eau qui ne tombait plus dans les piscines desséchées. Je courais les boutiques où quelque dessin sert d'enseigne, je m'asseyais dans les temples, je fouillais les cendres du bout du pied dans la maison de Diomède où je ramassais, comme un jeu d'osselets, deux phalanges métacarpiennes.

Cependant mon guide se lassait, son pas traînait sur les dalles des rues, et il bredouillait plus vite les noms des maisons et leurs attributions ou leur curiosité particulière, mais sans s'arrêter, lorsque je l'entendis nommer le temple d'Isis.

Nous débouchions alors sur une petite place où un... photographe, courbé, la tête sous le voile, braquait son instrument vers le portique du temple. Et, sous ce portique, à colonnes corinthiennes, élevé sur un soubassement où l'on arrive par sept marches, j'aperçus, par une flambée de soleil, profilée sur le ciel bleu, la

tête nue, le buste voilé de blanc, drapée dans sa jupe longue et molle comme dans la tunique d'une prêtresse.....

Pardon, messieurs, quelle heure est-il? demanda tout à coup la voyageuse s'interrompant.

Comme on tardait à lui répondre, avec une mauvaise humeur évidente, elle eut la malignité d'ajouter :

— Je vous ennuie peut-être? il fallait me le dire. Les femmes ont la manie de bavarder sans qu'on les en prie...

— Et la malice de se taire quand on les écoute, dit le jeune officier. De grâce, achevez, nous brûlons...

— Et nous n'arriverons pas avant trois quarts d'heure, ajouta le filateur...

— Ah! c'est encore long, je puis m'étendre.

— Je crois que cela s'appelle : « tirer à la ligne », murmura le sous-lieutenant. Elle répliqua :

— Procédé cher aux feuilletonistes, monsieur, et à l'aide duquel d'aucuns se ramassent cinquante mille livres de rente.

Il repartit :

— En agacant le lecteur.

Elle :

— Et en l'intéressant aussi, sans doute, puisque c'est ce même lecteur qui paye à son auteur les susdites rentes. Tandis qu'un vrai littérateur, simple et sans truc ni ficelle, crèvera de faim proprement s'il essaye de vivre de son art. Donc le public aime les ficelles, les longueurs, les rabâchages, et les suspensions pratiquées au bon endroit, qui tiennent sa curiosité en éveil, et, à force d'agacements, finissent par exciter son intérêt.

Lui, nerveux :

— Il y a public et public.

Elle, souriante :

— Bah! vous croyez?

Lui, aigrement :

— Et je vous prie de le croire.

Elle, très-gracieuse :

— Alors, vous permettez que j'achève?

Lui, ouvrant la bouche pour dire une sottise, le filateur l'arrête en s'écriant :

— Eh! mon officier, si vous répondez toujours, il n'y aura pas de raison pour que cela

finisse, et je ne sais pas quand et comment nous sortirons du temple d'Isis.

— Je crois, reprit gentiment la voyageuse, que nous venons de gagner cinq minutes. Je continue donc :

.....Elle était debout, appuyée de l'épaule à une colonne, ses yeux immenses et clairs arrêtés, vagues, sur un point du ciel. Je voyais de profil sa joue pâle comme une rose thé, son nez fin, sa lèvre arquée et pourpre et son front étroit. Ses cheveux ondulés à l'antique lui tombaient sur le front à la façon des statues grecques, et son cou de Vénus, long et fin, délicat et lustré comme un marbre, était doucement incliné comme pour offrir sa rondeur veloutée aux baisers du soleil.

Le photographe sortit de dessous sa serge et cria :

— C'est impossible ce matin ; le jour n'y est pas. Cela manque d'ombre.....

Elle glissa derrière une colonne et disparut. J'étais demeuré immobile, au coin d'un autel, au pied du temple, cherchant à me souvenir où je l'avais déjà vue. Et tout de suite je me rap-

pelai : c'était dans les fresques mêmes de Pompéi. Positivement elle ressemblait à la Diane de la maison de Caius Sallustius, — Diane et Actéon, sur un mur. — Elle ressemblait encore à la Vénus peinte dans le jardin de la maison d'Adonis. — Adonis mourant entre Vénus et les amours. — Elle ressemblait mieux encore à la Daphné que je venais d'admirer dans une chambre de la maison dite du Questeur. Ou plutôt, elle résumait ce type de la femme divinisée par les Grecs et dont la ligne pure et immuable se retrouve dans les traits donnés par eux à toutes les déesses qui doivent représenter l'immortelle grâce, l'immortelle jeunesse et l'immortelle beauté.

— Tenez, dit-elle alors, voyez le crayon que j'en ai fait.

Et elle tendit aux deux voyageurs son album ouvert. Mais ce fut l'officier qui s'en saisit. Il dévorait absolument des yeux la page blanche où quelques traits, hâtivement jetés, paraissaient en effet l'esquisse d'une fresque antique, mais avec je ne sais quoi de vivant et de frais, d'où naissait un véritable charme.

— Oh! exquise, exquise, murmurait-il. Et il ne lâchait toujours pas l'album où le filateur essayait de voir en se tordant le cou. Alors celui-ci, peut-être vexé, dit :

— Peuh! peuh! affaire de goût : moi, je préfère la femme moderne.

Mais l'officier le regarda net d'un air si écrasant de supériorité artistique et de mépris pour son aveu d'esthétique, que le filateur, s'imaginant qu'il venait de dire une inconvenance, s'empressa de commencer une phrase rectificative dans laquelle il pataugea jusqu'à ce qu'il plût à la voyageuse de l'interrompre, ce qu'elle fit en demandant, avec raillerie, au jeune officier s'il aurait bien l'extrême bonté de lui permettre de jeter elle-même, et encore une fois, les yeux sur le profil de sa Pompéienne.

Et tandis que le jeune homme, confus, s'empressait, en rougissant, de rendre l'album, le filateur se raccrochait à ce dernier mot et s'écriait :

— Mais comment savez-vous qu'elle est Pompéienne, puisqu'elle s'est enfuie?

— Je l'ai retrouvée.

— Où?... quand?... dans le temple?... dirent-ils ensemble.

— Non, en descendant du Vésuve, près de la mer, à Torre-Annunziata. Oh! mais c'est toute une histoire, et je crains...

Puis, tout à coup, une idée sembla lui venir en regardant le jeune homme, dont les yeux noirs, maintenant tournés vers l'orient, vers l'Italie, s'emplissaient de flammes. On eut dit qu'à travers l'espace, il contemplait une vision éblouissante. Et il se taisait, les lèvres closes et gonflées d'une rougeur de fièvre, remué, troublé peut-être dans ses vingt ans par cette évocation païenne, et arrêté par elle dans une songerie douce comme un désir d'amour.

Par les glaces baissées la brise entrait dans le wagon tout baigné de soleil, apportant des bouffées de senteur marine, et la chanson des flots, venant du large, mourait au ras du train qui paraissait rouler dans l'écume des vagues. L'horizon était d'or, et jamais la mer ne s'était vue plus bleue, d'un bleu céleste où l'oiseau-rêve plonge ses ailes et se balance, comme en plein ciel. Et, derrière cet horizon, le jeune

homme voyait, l'âme tendue, une belle fille au profil grec qui l'appelait de ses lèvres emmiellées du sang des roses pourpre, aux yeux clairs amorosés par l'ombre des cils, au buste mince et voluptueux au ployer, dans la serrée d'un bras énervé d'amour.

Et la voyageuse, qui le regardait avec un mystérieux sourire, continua :

— Vous pourriez croire, messieurs, que je vous ai fait un conte... un de ces récits merveilleux dont les voyageurs sont prodigues, si je ne vous donnais les moyens de constater par vous-mêmes l'existence très-réelle de la belle jeune fille du temple d'Isis. Quand vous irez à Pompéi, ou, vous, quand vous y retournerez, monsieur...

— Mais, interrompit le filateur, comment l'avez-vous rencontrée à Torre-Annunziata, si elle habite le temple d'Isis ?

— Je l'ai trouvée sur mon chemin, le soir du même jour où elle m'était apparue, et dans des circonstances qui me semblaient alors passablement dramatiques. Si je vous en dis un mot, c'est parce qu'elle y a joué un rôle.

J'étais allée au Vésuve, non pas comme une personne raisonnable, c'est-à-dire par le funiculaire, mais bien perchée, comme une étourdie, sur un pauvre cheval qui traînait encore, harponné à sa queue, mon unique guide. Dieu vous garde de cette locomotion douloureuse... pour le cheval autant que pour le cavalier! Pauvre *Macaroni!*

Cinq heures d'équitation, grimpant à pic et dévalant de même, avec un parapluie sur le nez, car, à peine en route, le ciel se brouilla, perdue dans les brumes où l'on gelait, secouée comme une cloche à chaque pas du cheval qui enfonçait dans les cendres ou buttait dans les laves, trimballée ensuite dans la chaise de bois, sur les épaules de quatre porteurs, hissée enfin, à bout de bras, jusqu'au cratère où la lave rouge coulait, tout cela vous paraîtra peut-être une promenade intéressante et pittoresque même; j'en demeure d'accord. Cependant, croyez-moi, en pareille occasion, prenez le funiculaire.

Après avoir abreuvé mon escorte d'un lacryma-christi que l'on but à la ronde, la lèvre au goulot, dans la chaleur suffocante du cratère

et à la santé du Vésuve qui grondait, nous brûlant les pieds sous lesquels s'effritaient les laves mal éteintes, je fus précipitée vers la descente. Et me voilà dégringolant la montagne noire, au grand trot de *Macaroni*, dans les brumes, dans la nuit venue, accrochée à ma selle, soulevée, secouée, ballottée, me tordant, et devant présenter une vague ressemblance avec Mazeppa sur son cheval, n'était cependant le parapluie qui me coiffait et où clapotait la pluie torrentielle dont mes vêtements ruisselaient. Une fête complète, vous voyez. Après quelques heures de ce supplice, que je me sentais absolument incapable de supporter plus longtemps, je commençais à crier de douleur, lorsque mon guide me déposa enfin à l'entrée d'une gare, sous le prétexte que le train pour Naples allait passer. Il va sans dire qu'il n'y avait plus de train pour Naples avant une heure avancée de la nuit. Et je me trouvai jetée là, ignorant où, le soir, la nuit, seule, mouillée jusqu'aux os, dans une salle ouverte à tous les vents, personne autour de moi ne comprenant le français, et moi ne sachant où me réfugier pour

reposer mon corps endolori, brisé. De braves Napolitains, assurément, mais avec des mines de brigands, des costumes *ad hoc*, et des gestes excessifs, m'entouraient, braillant, dans leur patois, des offres obligeantes où revenaient ces mots : *Vetura Napoli, cinque lira, otto lira, novo lira*... Je m'enveloppai dans mon manteau ruisselant, je m'adossai au mur, et d'un air très-crâne, ma foi, je tins tête à la foule. Je rispostai par tout ce que je savais d'italien, et je leur envoyai des énergiques *non voglio, via, via, avanti*, auxquels je mêlais de temps en temps des appels désespérés comme ceux-ci : *una camera, una camera, fa freddo, una camera da letto*. Mon vocabulaire s'arrêtait là.

Tout à coup quelqu'un me dit :

— Une chambre, signora! *Si, si venite*... Je murmurai « *gracia* » et suivis l'inconnu. Vous savez, il pleuvait toujours. Je montai une rue sombre, au pavé glissant; j'entrai, après mon guide, dans une maison non moins sombre que la rue, je gravis des marches en pierre qui me parurent innombrables, étant donnée ma journée d'équitation. Enfin je pénétrai dans une

chambre sans lit, où l'on me laissa avec, pour lumière, une lampe qui brûlait devant la Madone. Il me parut qu'on fermait la porte à clef. Cependant je n'éprouvais aucune inquiétude. Il est vrai que j'étais absolument perdue, à la merci du hasard, ignorant même où j'étais, et pouvant disparaître sans que personne sût jamais où j'avais passé. Mais je ne sais pourquoi cette chambre me rassurait. D'abord la petite Madone blanche avec sa robe d'or, et, tout près d'elle, un vase où trempaient des œillets pourpre. Puis une toilette duchesse, en noyer ciré, brillante, avec sa glace inclinée, comme si quelque fin visage voulait pouvoir s'y mirer en passant. Sur une commode, des vases et des fleurs. Au mur, entre deux fenêtres, des photographies encadrées, groupées comme des portraits de famille. Ensuite des meubles en paille, luisants sur le parquet dallé, net comme un marbre. Et dans le plafond peint en bleu couraient des guirlandes de roses avec des oisillons dans les coins. Un grand christ portait sur l'épaule un rameau de buis bénit. Il y avait des rideaux blancs.

J'étais bien tranquille, allez! Je m'arrangeai dans un fauteuil, et je fermai les yeux.

Au bout d'un instant, j'entendis doucement tourner la porte, puis un pas léger qui glissait, puis j'entrevis une lueur plus vive, comme si l'on promenait un flambeau. Et enfin j'entendis une voix qui chantait tout près de moi : *Povera signora!* Alors j'ouvris les yeux sous cette caresse et je demeurai étourdie de surprise, de joie et de peur, en même temps, car immédiatement je pensai que j'avais la fièvre, et que mon cerveau délirait.

Mais non, elle avait posé son flambeau et elle était penchée sur moi, elle touchait mes vêtements mouillés, elle pressait mes mains grelottantes, elle me regardait avec ses grands yeux divins, doucement apitoyés, la belle apparition du temple d'Isis! Alors elle me dit avec un joli sourire et dans un jargon d'une grâce inexprimable :

— Je devine, vous est Française, pas vrai? Je connais, je connais, pas pareilles aux autres signore les Françaises. Mais, ô povera, froid, pas vrai?

Elle s'en alla en courant, et j'entendis qu'on parlait dans la pièce voisine. Vous imaginerez-vous ma joie!...

— Oh! oui, s'écria le jeune officier, dont le cœur évidemment battait aux champs.

— Oh! non, continua la narratrice, car il faudrait avoir passé par l'état misérable où j'étais alors, pour comprendre ce que cette rencontre, à cette heure et dans ce lieu, me parut douce, ineffable et troublante à la fois, comme une chose miraculeuse. J'avais hâte de la revoir pour l'interroger. Elle revint suivie d'une femme qui portait à pleins bras un brasero immense, tout enflammé, ce qui, sans doute, me sauva la vie, car déjà je défaillais de froid.

Elle s'agenouilla; elle voulait me déchausser, la déesse!

— Comment vous appelez-vous, lui dis-je, ô ma belle petite sœur de Charité?

— Sophia.

— Sophia! répéta le sous-lieutenant en regardant obstinément courir les vagues vers la ligne de l'horizon.

La voyageuse continua, très-vite maintenant, parce que l'heure avançait et qu'elle voulait tout dire au jeune homme attentif, comme pour lui enfoncer dans le cœur un désir inguérissable.

— Je la fis asseoir près de moi, et nous causâmes. J'appris alors que son père était établi à Pompéi depuis que le gouvernement italien a organisé les fouilles, en 1860. Il a créé l'hôtel de Diomède. Sans doute, la mère de Sophia, en errant par la ville ensevelie qui chaque jour renaissait de ses cendres, s'arrêta plus d'une fois devant les fresques mises à jour, une à une, et que l'air n'avait point encore pâlies. Car l'enfant naquit avec le profil des déesses, la clarté sidérale de leurs yeux larges comme des étoiles et leur sourire immortel. Toute petite elle eut pour jouet les pierres des ruines, les tronçons des statues. Les tessons d'amphore aux dessins délicats furent son imagerie. Elle dut s'endormir souvent en serrant bien fort dans ses menottes conquérantes un bout de marbre rompu au sein d'une Hébé ou au flanc lascif de Vénus.

Plus grande, elle rôda par les rues étroites,

s'oublia dans les temples, ramassa des fleurettes tristes autour des tombeaux. Elle dut se reconnaître alors dans les fresques pâlies, et rêver, peut-être, qu'elle avait vécu là jadis.

— Quelle existence monotone pour votre belle jeunesse! lui dis-je alors.

Mais elle souriait :

— Non, non, je suis très-heureuse. Je lis, je brode, je joue du piano-forte, et, le soir, je regarde longtemps dans la nuit le Vésuve, tout rouge, là-haut, C'est très-beau, pas vrai?

— Mais vous êtes seule, enfin!

— Et mes frères! dit-elle; j'en ai sept. Je suis seule fille à la maison. Tous musiciens. Ils chantent, ils jouent de la guitare, du violon, de la mandoline, sur la terrasse, la nuit, à la lueur du cratère... Nous ne nous ennuyons jamais.

Et pendant qu'elle parlait, je croyais voir ce groupe, seul vivant aux côtés de la ville morte, éclairé par le fanal rouge qui fumait là-haut, et j'entendais ces voix d'une harmonie vibrante qui éclataient dans la nuit avec la chanson des mandolines, tandis que Sophia, profilée sur le

ciel étoilé, regardait au loin dans la vague extase du rêve...

L'officier tressaillit comme s'il venait de rencontrer les yeux de Sophia, lui qui regardait vers elle. Il demanda timidement :

— Pourquoi n'est-elle pas mariée? quel âge a-t-elle?

— Elle a vingt ans, et elle n'est pas encore mariée parce qu'elle n'est pas riche. C'est à Pompéi comme en France, monsieur. Je lui ai demandé si on ne l'avait jamais aimée. Elle m'a dit en riant, car la pensée d'amour fait toujours rire les filles : « Je ne sais pas. Mais j'ai bien peur de ne l'être jamais. »

— Pourquoi? vous êtes très-belle cependant.

— Oh! c'est votre bonté qui me trouve comme ça; mais, quand même, je n'ai pas d'argent, voyez-vous, je n'aurai pas de mari...

Il me parut qu'elle s'attristait; alors, je lui dis :

— Eh bien, je vous en enverrai un de France, moi!

Alors elle tapa ses petites mains, en riant

tout à fait, et elle s'écriait : *Si, si, un signor francese, io voglio, io amo la Francia!...*

Le sifflet du train coupa la parole à la voyageuse. On arrivait à Toulon.

— Avec tout cela, cria le filateur, nous ne savons pas ce qu'elle faisait à Torre-Annunziata, dans la maison inconnue où le hasard vous avait jetée, madame.

— Elle y était en visite chez l'un de ses frères, marié et établi là.

— Mais elle habite Pompéi? demanda à son tour l'officier.

— Toujours, monsieur... à moins qu'elle ne soit mariée depuis trois mois.

Le jeune homme soupira, puis, tout bas et timidement :

— Vous tenez beaucoup, beaucoup au dessin que vous avez fait de la Pompéienne, madame?

— Extrêmement, monsieur. Cependant... je crois que vous y tenez plus que moi encore; le voici, emportez-le...

— Oh! merci. Et j'irai à Pompéi, vous savez, madame, à mon premier congé...

— Toulon! vingt-cinq minutes d'arrêt!

On ouvre les portières. Et la voyageuse au jeune homme qui descend :

— Je vous conseille de ne pas attendre à l'année prochaine, *signor francese;* ma Sophia est bien belle, et elle a déjà vingt ans!

1883.

# UN SOUHAIT

.....Et comme William nous affirmait que les souhaits les plus bizarres pouvaient s'accomplir et nous en offrait la preuve, nous devînmes attentifs. Il commenca ainsi :

— Il y a une dizaine d'années, quinze jours environ après Pâques, j'étais à B..., chez mon père, et je devais repartir dans la soirée pour Paris, où toute la famille m'accompagnait afin d'assister à mon mariage fixé au lendemain.

Vous dire si ma mère et mes sœurs étaient occupées est chose inutile. On ne voyait qu'étoffes et colifichets depuis le haut de la maison jusqu'en bas. On essayait, on rangeait, on ajustait; les femmes de chambre, affolées, criaient et couraient, renversant tout sur leur passage.

J'étais si fort abasourdi de tout cet embarras

que, pour m'y soustraire, je pris un livre et me sauvai sur la terrasse qui surmonte les toits, comme dans les maisons de campagne de Naples. Il faisait un temps superbe : on avait sorti les orangers et les lauriers-roses, et leur ombre dansait gaiement sur le toit blanc de la terrasse. Le soleil était chaud, les oiseaux couraient dans le ciel; en un mot, l'heure et la situation invitaient à la rêverie plutôt qu'à la lecture. Je posai mon livre et me couchai tout de mon long au soleil, comme un lézard, ou comme un lazzarone. Vous pensez bien que ma position d'homme qui sera époux le lendemain était féconde en rêveries graves et douces, et que mon imagination ne se gênait pas pour évoquer le gracieux fantôme de celle dont mon cœur était épris. Je la voyais, telle que je l'avais quittée la veille, blanche et pâle dans sa modeste robe de mousseline bleue, une profusion de beaux cheveux rejetés sans art sur son cou très-blanc, ses petites mains errant avec une nonchalance exquise sur une tapisserie dont les couleurs vives donnaient à son teint un reflet charmant, et j'entendais sa voix

timbrée et un peu chantante me dire : « A demain ! »

J'avoue que mon cœur battait vite, et que sans la crainte de fâcher ma mère et mes sœurs, j'aurais sauté sur mon cheval et je serais parti, bride abattue, tant j'éprouvais un irrésistible désir de la revoir. J'aurais donné, pour être près d'elle en ce moment, je ne sais quoi de cher. Je me surpris à faire des vœux insensés.

Une hirondelle vola sur ma tête, se dirigeant vers Paris ; mon cœur se suspendit à son aile. Oh ! que ne suis-je oiseau ! m'écriai-je, je m'élancerais vers ma bien-aimée, je volerais autour de sa tête blonde, je glisserais mon bec noir jusqu'à sa lèvre charmante !... Non, repris-je, ma tendresse serait remarquée et évitée sans doute ; mais si j'avais tes ailes, ô petite mouche bleue qui bourdonnes à mon oreille, si j'avais tes fines ailes de gaze, je volerais sur le front de Jeanne, je me cacherais dans les plis de son fichu de dentelle, je baiserais follement sa joue et ses doigts sans autre risque que d'entendre sa voix mélodieuse dire : « Oh ! la vilaine mouche qui m'empêche de rêver à

mon fiancé! va-t'en! » Quelle joie! Comme je me laisserais poursuivre et chasser par cette douce main!... Mais à quoi tendent les souhaits? qui les écoute? qui peut les exaucer? S'il était pourtant une puissance céleste capable, comme dans les contes de fées, de me transformer pendant une heure, une heure seulement, en petite mouche bleue, oh! comme je lui adresserais mes prières!...

A ce moment, trois heures sonnèrent au clocher de la paroisse, et la brise, qui me transmettait nettement jusqu'à la vibration de la cloche, sembla laisser tomber sur mon front le triple coup de l'heure qu'elle portait.

Tout mon être vibra, lui aussi, comme si une main invisible l'eût frappé par trois fois : au même instant, je m'aperçus que je n'étais point étendu sur la terrasse, au pied des orangers, comme je l'avais cru jusqu'alors, mais perché et retenu comme par miracle sur le rebord extérieur de la galerie à jour qui entourait le toit.

Saisi d'effroi, je fis un brusque mouvement pour jeter mes bras autour de l'un des piliers de

la galerie, et tâcher de me hisser sur la terrasse; mais mes bras restèrent collés à mon corps, et, malgré les efforts violents que je fis pour les en détacher, je ne pus vaincre l'engourdissement fatal qui m'étreignait et me livrait ainsi à l'horreur d'une chute épouvantable. Je me sentis perdu; mon cœur et mes tempes battaient avec un bruit tel qu'il me semblait entendre l'horrible clameur d'une forge de cyclopes. Mes forces diminuaient d'une façon si rapide et si sensible en même temps, que je crus voir tout ce qui m'entourait grandir démesurément et s'accroître d'instant en instant, en proportion égale de ma propre décroissance. C'est ainsi que j'arrivai à trouver gigantesque le pilier que j'avais tenté d'embrasser et qui devint pour moi semblable en élévation et en dimension à la colonne de Juillet. Je compris qu'essayer d'étreindre cette masse serait folie, et j'y renonçai, fermant les yeux pour éviter le vertige qui aurait précipité le moment fatal de ma chute.

Vaine précaution! Un vent terrible s'éleva tout à coup, semblable au simoun qui soulève

les sables et engloutit les caravanes; il se rua sur moi, m'ébranla, m'arracha du rebord de pierre sur lequel j'éprouvais la plus cruelle des agonies et me lança dans l'espace!...

O miracle! A peine tournoyai-je dans le vide, que, par un effort suprême, mes bras s'ouvrirent, s'étendirent et battirent l'air, d'abord follement, puis avec une certaine cadence régulière et aisée, puis l'un après l'autre, comme les rames d'une barque qu'on veut faire virer de bord. Bientôt ils s'allongèrent au-dessus de ma tête dans une sorte d'immobilité vibrante, si je puis dire ainsi, tandis que deux autres bras, que je n'avais pas aperçus, se promenaient sur mon corps qu'ils chatouillaient légèrement, ou se frottaient l'un l'autre avec une ardeur caressante et joyeuse. Et je restais suspendu entre un ciel bleu et doré à éblouir, que je contemplais d'un œil, en penchant ma tête sur le côté, tandis que mon autre œil cherchait sur terre, parmi une forêt verdoyante et fleurie, un abri pour me reposer.

Que vous dirai-je? Je volais, je traçais des spirales dans une atmosphère chaude, baignée

de lueurs éclatantes. Mon vol produisait un bruissement d'une incomparable harmonie. Les bras qui me tenaient suspendu dans l'espace étaient minces, frêles, transparents, diaprés de couleurs chatoyantes et moirés comme les flots de l'Adriatique. Mon corps léger, enveloppé d'une splendide étoffe veloutée et brodée comme le justaucorps d'un page, se berçait avec une aisance et, j'ose dire, une grâce infinies : j'étais mouche, enfin !

J'acquis, d'une façon prompte comme un coup de foudre, la révélation de ma nouvelle existence, et l'émotion que me causa cette découverte fut telle, que je me sentis défaillir, et je tombai dans la fleur d'un arum qui se balançait au-dessous de moi, au bout de sa longue tige. Je manquai même de me noyer dans cette immense vasque, aux parois d'une blancheur éclatante, pleine qu'elle était d'une rosée que je trouvai dans ce moment extrêmement désagréable. Je gagnai avec effort le pistil de la fleur, qui, semblable au mât d'un navire submergé, dominait ce dangereux océan, et, là, je tâchai de rassembler

mes souvenirs, un peu troublés, je l'avoue.

Soudain, le nom de Jeanne, prononcé tout près de moi, me fit tressaillir violemment, et j'aurais perdu l'équilibre si mes... pattes, il faut bien que je les nomme ainsi, ne s'étaient enfoncées désespérément dans la grande colonne dorée sur laquelle j'étais posé. Je tournai vivement la tête, et j'aperçus une de mes sœurs qui s'avançait vers moi, en recueillant, dans un pan relevé de sa robe, une moisson de fleurs, qu'elle destinait sans doute à ma fiancée, car elle répéta le doux nom qui m'avait tant ému en regardant vers la maison, où j'aperçus ma mère arrêtée sur le seuil.

Aussitôt, le souvenir du désir insensé, du vœu téméraire que j'avais fait d'être mouche pendant une heure seulement, afin de voler vers ma bien-aimée, traversa comme un éclair ma petite cervelle, et je compris que, contre toute espérance et par une faveur inexplicable, mais réelle, ce souhait bizarre s'était accompli.

Alors, le dirai-je? un sentiment de fierté pour la distinction flatteuse dont je venais d'être l'objet, et d'orgueil à l'idée que cette déroga-

tion aux lois de la nature avait été faite pour moi seul, peut-être, furent les premières sensations qui agitèrent mon *moi* infime, les premières pensées qui se formèrent dans ma tête de mouche : ce qui me confirma, par la réflexion qui suivit immédiatement, dans la triste opinion que j'avais déjà acquise sur l'homme, lequel porte avec lui, dans toutes les transformations de sa vie sociale, dans toutes les occasions solennelles ou frivoles de sa courte existence, ce sentiment d'orgueil si humain, et si fatal.

Ensuite je devins éperdument joyeux! Quoi, j'étais libre! J'avais des ailes!... « Oh! volons vers celle qui m'est chère! » m'écriai-je dans un bourdonnement qui redisait mon ivresse et mon impatience plus mélodieusement cent fois que les tendres vocalises des ténors légers, et je pris mon vol.

Je ne sais si le sentiment de ma personnalité, que j'avais très-intense alors, n'influa pas sur la légèreté de mes mouvements aériens ; mais il est certain que je me sentis moins dégagé, moins alerte que dans le premier mo-

ment de ma transformation : moment plein d'un trouble délicieux et d'une jouissance exquise que je n'oublierai de ma vie. Ainsi, je sentais que quelque chose de lourd pesait étrangement à mon petit être qui avait toutes les peines du monde à le transporter, et ce quelque chose devait être évidemment ma pensée d'homme, si disproportionnée à la gaîne infime que mon vœu lui avait infligée.

Au bout d'un instant, je m'arrêtai haletant sur la plus haute branche d'un peuplier que le vent inclinait avec un doux balancement, et je jetai les yeux vers Paris. Qu'il était loin, hélas! comme les dômes, les toits, les clochers, étaient plongés, perdus presque dans l'horizon brumeux! comme il était loin, et comme j'étais las! Et je voyais pourtant folâtrer, bondir et valser dans un rayon, une nuée de moucherons infiniment plus petits que moi qui se vautraient, les gamins, dans la poussière d'or de l'espace et semblaient narguer, d'une patte irrévérencieuse, ma lourde et impotente majesté. J'en fus humilié, je l'avoue; j'aurais donné l'arc-en-ciel de mes ailes pour leur légèreté vaga-

bonde; je fus sur le point, ô exigence humaine! de proférer ce nouveau souhait; un éclair de raison me retint sur le bord de l'abîme.

Si ma tête de mouche avait peine à contenir et soulever ma pensée, que serait devenue cette meilleure partie de moi-même sous l'aile presque invisible d'un moucheron?

Je me contins et feignis de ne point voir cette cohue de mirmidons, m'efforçant de répondre à leurs impertinentes railleries par la plus dédaigneuse inattention. Tout à coup je m'aperçus que je n'étais plus le seul de mon espèce sur la feuille verte où je me tenais blotti. Riez tant qu'il vous plaira, mais je fus pris d'une véritable angoisse lorsque je vis une délicieuse petite mouche, fine, élancée, coquette, audacieuse, venir me regarder sous le nez et promener sa fine antenne veloutée sur mes ailes qui tremblaient. Je fis le mort.

La petite personne parut inquiète; elle se promena autour de mon individu, l'examina, le flaira et essaya de me faire envoler en me donnant un coup d'aile; puis, me voyant insensible, elle se mit à gémir en joignant ses

mignonnes pattes de devant d'un air très-affligé.

Cette tristesse m'émut. Je me dis qu'une aussi bienveillante personne ne devait être ni curieuse ni bavarde, malgré son sexe, et que, si le secret de mon origine et de ma transformation venait à lui être révélé par ma gaucherie et par les signes que je devrais employer, faute de connaître sa langue, si je voulais m'entretenir avec elle, je pouvais raisonnablement espérer qu'elle ne me trahirait pas : je tournai vers elle un œil languissant.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en excellent français, et même en grasseyant un peu, comme une Parisienne, mon Dieu, quel bonheur! il vit.

La trompette céleste qui doit rassembler les brebis du Seigneur dans la plaine de Josaphat ne leur causera pas une secousse plus foudroyante que celle qui me bouleversa des mandibules aux pattes quand j'ouïs près de moi cette voix, que nous appelons humaine, sortir du corps infime d'une humble et fragile petite mouche.

— Seigneur, m'écriai-je dans une oraison mentale et passionnée, Seigneur, ta sagesse est infinie et ta bonté sans bornes; mais l'orgueil de l'homme, qui se croit le roi de la terre, est bien méprisable et bien vain! Voilà qu'une mouche, qui ne connaît Vaugelas ni Chapsal, s'exprime aussi purement que M. Legouvé, de l'Académie française! Seigneur, aurais-tu décrété, pour les êtres auxquels nous refusons l'intelligence, la loi de l'instruction gratuite et obligatoire? Ou bien leur donnas-tu, par une faveur que tu nous refuses, la connaissance innée des langues?

— Vous souffrez, n'est-ce pas? êtes-vous blessé? me dit affectueusement la petite mouche, dont la douce voix m'arracha aux indiscrètes violences que j'étais prêt à faire à Dieu, pour connaître le secret de la merveilleuse organisation intellectuelle des petits êtres charmants que nous avons eu la modestie de placer au dernier rang de l'échelle des êtres.

— Je suis fatigué, lui répondis-je, en allongeant péniblement une de mes ailes.

— Vous venez de loin, probablement?

En disant ces mots, elle se mit à caresser doucement cette aile étendue avec un certain petit air coquet et entreprenant qui ne laissa pas de me donner des inquiétudes.

— Hum! pas trop! répondis-je.

Car ne connaissant pas exactement la longueur du trajet que peut faire une mouche en un jour, je ne voulais pas m'exposer à dire une sottise.

— Sans doute que vous êtes allé plus loin que moi, reprit-elle. J'arrive de Londres, et je ne suis pas lasse; encore qu'en déjeunant ce matin avec une jeune miss de très-bonne maison, je vous assure, j'ai fait, bien malgré moi, un énorme plongeon dans sa tasse de lait, où je me serais infailliblement noyée si la jeune fille ne m'eût tendu fraternellement le bout de son doigt rose. Cet accident m'avait fort émue; aussi je suis revenue sans folâtrer ni rire avec les passants, et je m'approchais là pour dormir, quand votre air rêveur m'a séduite. Car vous me plaisez, j'en jure par l'azur de mes ailes! ajouta la petite mouche, en me baisant sur le cou avec un sans façon si audacieux que je frissonnai.

— J'ai la fièvre, balbutiai-je, ne sachant que dire.

— Pauvre ami! soupira tendrement cette vagabonde, qui pourtant suspendit ses agaceries pour s'empresser à me soulager.

D'un coup d'aile elle fut au bas de l'arbre et revint portant dans ses mandibules un brin de fraise si frais, si parfumé, que je me jetai dessus et le suçai avec délices. Elle partit et revint encore, la petite pourvoyeuse, m'apportant chaque fois quelque douce friandise que j'étais ravi de savourer.

J'étais honteux cependant de répondre par tant de froideur à un si aimable dévouement. Aussi, pour me débarrasser de cette reconnaissance qui me gênait, je songeai à me sauver à tire-d'aile pendant qu'elle s'absenterait pour mon service.

En vérité, j'étais bien homme encore; qu'en pensez-vous?

Eh bien! oui, j'eus la lâcheté de tenter cette fuite; je fis un effort, j'ouvris brusquement mes ailes et je me lançai... Hélas! la honte de mon impuissance vint se joindre à celle de mon

ingratitude : mes ailes engourdies refusèrent de se lever, de se mouvoir, pour frapper, rames aériennes, les flots légers de la brise. Je ne pouvais plus voler, j'étais rivé à la branche sur laquelle j'avais cru trouver un abri; j'étais captif.

Une douleur affreuse m'étreignit.

A quoi donc avait servi mon vœu et sa réalisation funeste, sinon à me faire endurer tous les tourments de l'impuissance et souffrir à la fois dans mon orgueil d'homme et dans ma liberté d'être aérien !

Cette raillerie de la puissance céleste, qui m'avait exaucé pour me faire apprécier seulement la folie de mon vœu, me sembla amère et cruelle. Je murmurai contre elle, ainsi que fait l'homme contre la Providence, chaque fois qu'il recueille les fruits mortels des maux qu'il a lui-même semés.

Ma petite consolatrice reparut.

J'avais craint, un moment, qu'elle ne m'eût oublié; et moi, qui trouvais très-naturel de la fuir, n'ayant plus besoin d'elle, je commençais à m'indigner sérieusement de son abandon,

alors que ses soins m'étaient encore nécessaires.

— Bon, je vois ce que c'est! dit-elle, en s'apercevant des efforts que je faisais pour combattre cette roideur, cet engourdissement dont je souffrais : les nuits sont fraîches, et vous aurez passé cette dernière nuit dehors. C'est cela, n'est-ce pas? et vous vous mettez à l'ombre!... mais c'est un suicide que vous méditez?... Voyons, voyons, il faut s'en aller d'ici; allons, aidez-vous, un peu de courage, partons!

— Je ne puis pas, répondis-je en gémissant, et je suis à moitié de ma route; car j'allais à Paris... où je suis attendu... pour... affaires.

— ...d'amour! interrompit malicieusement la petite mouche.

Je baissai la tête.

Il faut tout dire, la petite personne soupira et me regarda si tendrement, que, malgré la modestie qui me distingue, je ne pus m'empêcher de reconnaître que j'avais fait une profonde impression sur son cœur. Je crus même qu'elle allait pleurer; mais je ne puis pas bien

l'affirmer, parce qu'elle détourna la tête et se mit à rêver.

Tout à coup elle s'approcha, et, me touchant de l'aile :

— Allons! il ne sera pas dit que j'aurai cédé à un mauvais sentiment. Du reste, les pensées coupables sont trop lourdes pour nous. Si les mouches veulent être les petites reines de l'air et monter jusqu'aux étoiles, il ne faut pas qu'elles se chargent du bagage des hommes. Rien ne rend léger comme une conscience pure et le sentiment du devoir accompli. Viens, viens où l'amour t'appelle, je t'oublierai!

En disant ces mots, d'une voix douce et grave comme le chant d'une flûte céleste, elle me souleva et me prit sur ses ailes, qu'elle écarta d'un geste adorablement fier et passionné. Je jetai mes pattes autour de son cou, elle prit son vol.

Pourrais-je vous peindre l'émotion délicieuse que j'éprouvai? Non, car il n'y a pas de mots pour exprimer les sensations exquises qui m'envahissaient. Le dévouement de cet obscur petit être me remplissait de confusion et de joie.

J'étais honteux et ravi de cette humble et courageuse tendresse, de cet élan d'abnégation vraiment idéal et divin.

Mon cœur se souleva de mépris au souvenir de l'humanité dont je faisais partie, de ses vices, de ses égoïsmes, de ses lâchetés, de ses crimes, et raillez-moi si vous voulez, mais je sentis une étincelle de respect et de fraternelle effusion jaillir de mon être vers la brave, la courageuse, la dévouée petite mouche bleue, qui m'emportait comme un éclair à travers l'espace.

Je n'y tins pas : une larme, mais cette fois une chaude larme d'homme, tomba de mes yeux sur mon cher petit coursier ailé.

— Tiens, il pleut, dit-elle, d'une voix que je trouvai un peu affaiblie; il faut se hâter pour être à l'abri avant l'ondée.

Cependant le soleil et le mouvement que j'étais obligé de me donner pour conserver mon équilibre dans ce rapide balancement, réchauffaient peu à peu mon aile et la rendaient plus souple, plus légère. Déjà elle commençait à bruire et à s'agiter; encore un peu, et j'allais

pouvoir joindre mes rames à celles de ma petite compagne, peut-être même voler tout seul...

— Voilà Paris! murmura-t-elle.

Mais sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Arrêtez-vous, m'écriai-je, nous sommes arrivés, et d'ailleurs je suis fort maintenant.

— Encore un coup d'aile! prononça-t-elle dans un gémissement qui m'épouvanta.

— Au nom du ciel, arrêtez-vous! ou je me laisse tomber.

— Trop tard! dit la douce créature.

Et, s'abattant sur un toit, elle palpita une minute en me couvrant d'un œil plein d'amour; puis, étendant largement ses deux petites ailes de gaze dans une suprême et douloureuse convulsion, elle expira.

Je courbai le front devant ce sacrifice, devant cet holocauste, devant ce petit cadavre, qui, n'ayant eu qu'un jour de joyeuse vie à passer entre la terre et les cieux, avait sacrifié cet unique jour de bonheur, sans plaintes, sans murmures et sans regrets, à son amour et à son obscur dévouement.

J'étais navré!

Jamais, dans mes heures de méditation et de rêverie, je n'avais été frappé, comme je le fus à ce moment, de l'auguste et religieuse pensée de la fraternité des êtres. Jamais je n'avais mieux compris l'étendue et la profondeur de cette parole divine : « Aimez-vous les uns les autres! » et jamais, si je puis m'exprimer ainsi, je n'avais mieux mesuré la vertu.

« O philosophes! murmurai-je en allongeant deux pattes menaçantes vers la ville superbe qui grouillait au-dessous de moi, penseurs politiques, fabricants de systèmes à bon marché pour le fonctionnement social, moral et religieux des peuples; grands éducateurs des races humaines, éleveurs en chambre primés par l'Académie, vous tous qui tracez depuis des siècles, à travers les sociétés bouleversées, les lignes, toujours brisées, des droits et des devoirs des hommes, sans que les passions humaines vous aient encore permis de circonscrire d'une façon absolue ces devoirs et ces droits, allez donc demander aux fourmis en vertu de quel principe elles défendent jusqu'à la mort la vie

ou la liberté de leurs compagnes! si c'est pour l'amour de la gloire ou d'une récompense céleste qu'elles couvrent de leurs frêles petits corps les corps blessés de leurs frères, s'offrant, pour les sauver, à tous les coups de l'ennemi! Demandez donc aux ruches laborieuses où sont leurs tables de la loi, et qui a écrit leur constitution! Demandez enfin aux petites mouches de l'air qui leur a enseigné l'abnégation et le dévouement!

« O vérité, tu es éternelle! m'écriai-je, tu fus écrite, dès l'aurore des âges, dans les pages frémissantes qui tournent incessamment sous le pouce de l'Éternel! Mais l'œil de l'homme, ébloui par l'orgueil du *moi* qui éclaire d'un jour faux sa marche incertaine, ne voit point briller devant lui ton pur et radieux fanal!

« Bénie sois-tu, mouche d'azur, dont... »

En ce moment, la demie de trois heures sonna au clocher de Saint-Sulpice.

Le sentiment de ma situation, qui menaçait de s'évanouir devant l'émotion poignante de ce drame aérien, se réveilla tout à coup, à cet avertissement de l'heure, et me rappela les chères

inquiétudes, les désirs impatients qui m'avaient fait entreprendre ce singulier voyage.

Mon cœur, plus que jamais attendri, plein d'extases amoureuses et de fiévreuses espérances, me pressa, par un battement rapide, de voler sur le toit qui abritait mon doux rêve : je m'élançai!...

Je ne rencontrai d'abord que quelques papillons et deux ou trois hirondelles qui eurent l'air de ne pas me voir, ce dont je me félicitai. Mais, peu après, je fus heurté par une quantité innombrable de frelons qui bourdonnaient d'une façon étourdissante. C'était, vous pouvez me croire, le même caquetage vide et fat des promeneurs du boulevard, la même allure, la même emphase boursouflée, la même redondance de mots vides de sens et de phrases creuses et élégantes : une répétition complète enfin de la comédie qui se jouait au-dessous de nous. Il y avait bien aussi quelques demoiselles, venues on ne sait d'où, qui traînaient avec effronterie leurs longues ailes sous le nez des passants; mais je n'y pris garde et me posai enfin, tremblant comme un amoureux, sur le rebord d'une

fenêtre que je connaissais bien, pour m'y être réfugié plus d'une fois avec ma fiancée. Les croisées étaient largement ouvertes. Les meubles étaient épars. Les jardinières vides attendaient des fleurs nouvelles. Les valets s'empressaient et rangeaient toute chose d'un air solennel.

— C'est pour demain, dis-je, en me frottant les pattes. Mais où était ma Jeanne? Que faisait-elle de sa dernière heure de virginale liberté?

Je voyais bien une porte légèrement entrebâillée, d'où venait un murmure léger comme un bruisssement de feuilles et doux comme le gazouillement d'un ruisselet sous les joncs. Je percevais bien comme un frôlement de choses soyeuses. Il me semblait bien que ce petit coin plein d'ombre et de susurrements mystérieux était le nid où ma colombe adorée attendait, dans un radieux émoi, le fiancé de son âme; mais je me sentais défaillir à l'idée d'en franchir le seuil.

Cependant mon désir combattit mon effroi et le vainquit. Je pris mon courage à... deux ailes et volai tout droit dans un pli de la portière

soulevée. J'entendis sa voix; elle riait : on eût dit un chapelet aux grains de cristal qu'on égrenait à l'espagnole. Je crus que j'allais m'enfuir.

— Ah bah! fis-je tout à coup, un peu plus tôt, un peu plus tard!... Et je me jetai à corps perdu et tout trébuchant au milieu de la chambre. Je devrais dire l'écrin, la chapelle, le temple! Non, rien de tout cela et tout cela ensemble. Un fouillis de tentures de satin bleu pâle et de point d'Angleterre; de bijoux en bois de rose incrustés de nacre ayant vaguement l'apparence de lit, table, chiffonnière; mais on pouvait s'y tromper. Des tapis comme en ont les sultanes; des sèvres à n'oser toucher. Et, sur tout cela, des profusions d'écrins ouverts d'où s'échappaient les flammes des diamants et la lueur phosphorescente des perles; des flots de dentelles ruisselant sur des flots de velours; des batistes fines comme mes ailes; des fourrures de czarine; des coffrets d'argent remplis d'enivrants parfums. Que sais-je? j'étais ébloui! Décidément, ma mère avait bien fait les choses.

Cependant, j'aurais voulu douter que c'était Jeanne qui était à demi couchée sur un divan, à peine enveloppée dans une longue robe flottante de satin blanc bordée de cygne, et qui chiffonnait, en causant avec une amie, un mouchoir de point de Venise que j'avais payé quinze cents francs, il n'y avait pas huit jours. Mais c'était bien elle, et mon cœur le savait bien. En dépit d'une sorte de mécontentement causé par ce débordement de luxe, je ne pouvais m'empêcher de la trouver belle, charmante, et de l'adorer.

Je volai doucement sur sa main et la baisai : elle ne me vit pas. Je montai sur son épaule, l'effleurant d'une aile timide : elle ne bougea pas... Je n'avais été que hardi, je devins téméraire : d'un bond, je sautai sur sa joue, là où il y a une fossette, presque au coin de la lèvre, et, avec une audace incroyable, j'imprimai un baiser passionné.

Sa main se souleva pour me chasser; en même temps elle tourna la tête, et la glace de sa psyché lui renvoya son image.

— Regarde donc, Suzanne, dit-elle en laissant

retomber sa main, regarde donc comme cette mouche est bien placée; en vérité, elle me sied à ravir. Au prochain bal costumé, je mettrai un Louis XV pour avoir l'occasion de poser une mouche ici; j'aurai un succès fou...

— Tu achèveras de tourner la tête au vicomte, répondit l'amie, avec un sourire dont je frissonnai.

— Pauvre vicomte! soupira Jeanne, je le sacrifie!...

Effaré, je me laissai tomber sur les genoux de ma fiancée.

— A ton bonheur! acheva l'amie.

— Aux volontés paternelles! répliqua Jeanne; et ses lèvres s'écartèrent dans un sourire d'une malice infinie.

— Menteuse! fit l'autre, dis donc à ton besoin, à ta soif de luxe, à tes ruineuses fantaisies. Ayant à choisir entre l'amour avec la pauvreté du vicomte, et l'ennui avec la fortune de William, tu as pris...

— L'ennui, acheva Jeanne.

Mes ailes se dressèrent sur ma tête, mes pattes tremblaient. Je me sentais ivre de cette

ivresse qui tue. Il me semblait qu'on me dépouillait, brin à brin, de je ne sais quelle partie vivante de mon être qui se déchirait et saignait; je crus que je devenais fou.

— Il t'aime, lui? interrogea Suzanne.

Ma fiancée répondit négligemment :

— Il le dit; s'il est sincère, je le plains, car je ne l'aimerai jamais... Raoul sera toujours entre lui et moi.

— Mais enfin, qu'a dit le vicomte lorsque tu lui as appris ta décision?

— Lui! fit Jeanne avec un regard et une inflexion de voix intraduisibles, il m'a dit : « Jeanne, j'espère que votre mari n'aura pas de meilleur ami que moi. »

— Et qu'as-tu répondu?

— Rien... mais, en me baisant la main, il m'a dit tout bas : « Merci. »

— Et si William est jaloux? observa la prévoyante jeune fille.

— Tant mieux! répondit Jeanne, ce sera plus amusant.

Puis les éclats de rire de rouler comme des perles qu'on égrène.

— Imagine-toi, chère, reprit ma douce fiancée en se pelotonnant dans son peignoir, que William a le caractère tourné à l'économie, et ce n'est pas là un de mes moindres soucis, Cette préocccupation et les efforts que j'ai faits pour lui dissimuler mes penchants, oui, mes irrésistibles penchants pour le luxe, m'ont tellement absorbée depuis trois mois, que j'en suis vraiment lasse. Il était temps que cela finît. Tu ne te figures pas à quel point j'ai dû me contraindre pour arriver à me composer un personnage de jeune fille simple, aux goûts modestes, rêvant de vivre à l'ombre du foyer conjugal, avec une aiguille dans les doigts et son propre mari pour vis-à-vis! Non, tu n'y arriveras jamais!... Tiens, tu vois ce chiffon, dans ce coin, cette robe de mousseline bleue, sans un ruban ni un bout de dentelle? C'était ma livrée : quand il arrivait, je courais m'en revêtir. Tu vois cette tapisserie dans ce tiroir? C'est l'ouvrage de ma femme de chambre. Je prenais cela dans mes mains, et je faisais « courir mon aiguille dans la laine » tout le temps de sa visite.

Une fois, je m'en souviendrai toujours, il m'a demandé si j'aimerais habiter tout à fait la campagne.

— Toute l'année! s'écria Suzanne.

— Toute l'année, ma bonne. Pauvre jeune homme! s'il lui prenait jamais la fantaisie de m'y retenir au delà du terme prescrit par la mode, il lui arriverait de tels ennuis que je le défierais bien de persister dans son projet. Néanmoins, je lui répondis avec un sourire comme tu sais que j'en ai à mon service : « J'aimerai toujours être où vous serez. »

— Tu es irrésistible, dit Suzanne avec admiration : tu feras de lui ce que tu voudras.

— Je l'espère bien, soupira la charmante fiancée.

Je me sentais violemment étourdi, comme si j'eusse fait une chute immense. Je me soulevai péniblement et tâchai de retrouver une issue pour m'enfuir. Si j'avais été homme, j'aurais crié, pleuré, peut-être; j'aurais maudit cette créature indigne qui avait accepté mon nom pour manteau et mon amour pour banquier; et elle aurait ri, sans doute. Dieu soit béni! je

pouvais lui cacher ma douleur et revenir, le front haut, lui jeter à la face mon refus comme une injure, et lui dire, avec tout le mépris qu'elle m'inspirait : « Jeanne, vous savez que je suis riche; j'espère, lorsque vous serez mariée, que votre mari n'aura pas de meilleur ami que moi. » Oui, je le pouvais, et je le ferais.

— Oh! mille bénédictions à celui qui a reçu mon souhait! m'écriai-je en m'élançant à tire-d'aile hors de ce toit qui abritait tant d'infamie. Mon cœur était noyé d'amertume; mais le souvenir du danger, auquel j'échappais par miracle, rendait moins douloureuse, moins aiguë la blessure qui m'avait atteint.

J'étais brisé, mais sauvé!

Pourtant, en arrachant violemment cet amour de mon âme, j'y laissais un vide que rien ne me semblait devoir remplir jamais; et ce vide m'épouvantait.

J'étais né bon, sincère, croyant; le septicisme mondain ne m'avait pas même effleuré. J'admirais, je respectais la femme; j'avais une sorte de déférence instinctive même pour la

plus déchue. J'étais dévot à cette divinité; pour rien au monde, je n'aurais voulu soulever le voile sous lequel cette Isis cache le mystère de ses faiblesses. Sa vertu était un dogme que je ne voulais pas discuter; sa bonté, sa tendresse, sa générosité, son dévouement, des articles de foi qui ne me laissaient aucun doute.

Je rêvais de vivre au sein de ma famille comme le grand prêtre d'un temple sacré, veillant, priant et adorant.

C'est ainsi que j'avais choisi pour idole et élevé dans mon cœur, sur l'autel du plus pur amour, cette créature splendide, aux formes nobles et élégantes, à la démarche fière, au regard doux et serein; et cette statue, que je croyais d'ivoire et d'or, comme la Minerve du Parthénon, n'était qu'une misérable maquette pétrie d'argile et de boue. Elle venait de se briser devant moi, et, avec elle, gisaient à mes pieds ma foi, mon culte et mes rêves de bonheur.

— Que ferai-je maintenant? balbutiai-je en errant comme un désœuvré, ou plutôt comme un fou, le long des toits mansardés.

Bientôt je fus distrait de mes réflexions douloureuses par les scènes pittoresques et charmantes qui se passaient dans ces petits logis quasi aériens. Des lambeaux de dialogues empreints de la suave poésie de l'insouciance et de la jeunesse m'arrivaient par bouffées, et je m'attardais pour les saisir au passage. Si près du ciel, on est plus loin des préjugés, des duperies, des vices des hommes, me disais-je; la joie doit y habiter quelquefois et la quiétude toujours. Et le souvenir des heures joyeuses que j'avais vécu là, moi aussi, quand ma jeunesse vagabondait, partagée entre l'étude et les amours folles, revenant à ma mémoire, rafraîchit délicieusement mon cœur et le retrempa d'un chaud et vaillant courage.

J'allais, plus alerte, et, entraîné par l'essor de mes souvenirs, je gagnais, sans m'en douter, les hauteurs traditionnelles où les génies en herbe logent leur future immortalité.

Soudain, je fus arrêté, en plein vol, par la surprise que me causa une assez belle voix de ténor modulant une chromatique échevelée sur un ton qui ne m'était pas tout à fait inconnu.

Et j'aperçus un nuage de fumée qui s'échappait, avec les notes éclatantes du chanteur, d'une fenêtre ouverte en tabatière sur les toits.

Cette circonstance acheva de m'orienter, et je pensai qu'il n'y avait en effet que lui au monde pour vocaliser au milieu d'une orgie de cigares; ce *lui* était le meilleur et le plus dévoué de mes amis.

— Parbleu! dis-je, voyons un peu ce qu'on fait là dedans.

Et, bravant le nauséabond nuage, je sautai, presque joyeux comme autrefois, dans la mansarde.

J'eus beaucoup de peine à distinguer d'abord l'endroit où je me trouvais et quels étaient mes hôtes. Mais, peu à peu, et avec des écarquillements d'yeux, je finis par m'apercevoir que j'étais posé sur le propre nez de mon ami, le joyeux Oscar, poste très-avancé, d'où je délogeai cependant, effrayé de l'énergique exclamation qui m'apprenait combien ma familiarité était peu goûtée.

Un piano était ouvert près de lui, j'y volai et

m'installai bravement sur une partition de *Faust*, qui décorait le pupitre.

— Salut, demeure chaste et pure! commença Oscar.

— Ah! dis donc, si tu reprends tes gémissements, je te cède la place, tu sais! grommela un autre de mes amis, mais un tiède, celui-là, qui griffonnait sur son genou je ne sais quelle affaire pressée, avec un air des plus maussades.

— Mais, répliqua aigrement mon ami Oscar, rien ne t'oblige à orner mon salon de ta présence.

L'écrivain haussa les épaules et continua à jeter sur son papier une infinité de petits traits qui ressemblaient, comme deux gouttes d'eau, à mes propres pattes.

— Eh bien! voyons, Oscar, cette lettre, ce manifeste, cette protestation, comme tu voudras l'appeler, veux-tu la faire, oui ou non, afin que nous puissions la signer avant de sortir d'ici? Je la mettrai à la poste en passant. Mais dépêche-toi, morbleu! c'est bien le moins qu'il soit prévenu, la veille, que nous refusons son invitation dérisoire! s'écria un grand blond que

j'avais obligé autrefois, et qui, à cette occasion, m'avait décerné le titre d'ami.

Je ne sais pourquoi il me sembla que ces mots d'invitation et de refus ne devaient pas m'être étrangers; je prêtai l'oreille.

— Eh! il y a une heure que j'essaye d'extraire le premier mot des profondeurs de mon indignation, répondit Oscar, et j'en suis encore à ce début ironique : Très-cher ami! Si Francis voulait donner un coup d'épaule à ma muse, cela marcherait tout seul. Eh! là-bas, monsieur le courrier de Paris! glapit mon ami Oscar, d'une voix à faire miauler tous les chats du voisinage.

— Le diable t'emporte! s'écria Francis qui se leva, fourra dans sa poche son papier tout froissé et jeta sa plume au travers de la chambre. Quand tu me reprendras à faire mon courrier sous ta cascade, il y aura, ce qui ne s'est jamais vu, du feu dans ta cheminée et du bon sens dans ta cervelle. Eh bien! voyons! qu'est-ce que tu veux, braillard? qu'est-ce qu'il te faut? Parleras-tu?...

— Je jure, Francis, que tu es magnifique

dans l'explosion de ta colère; tu as eu un geste de Brutus mettant dans sa poche les avertissements des conjurés. Recommence un peu, pour voir, dit mon ami Oscar avec le plus grand calme.

— Adieu, fit l'autre, en enfonçant son chapeau sur ses yeux, d'un air furibond.

— Toujours vers toi s'envolera mon rêve d'espéran...ance! modula Oscar.

— Ce n'est pas tout cela, dit le grand blond, qui coupa la retraite à Francis en s'adossant à la porte; il faut en finir avec William; et si tu ne te mèles pas de l'épître, vois-tu, autant vaut y renoncer.

— Y renoncer? Jamais! s'écria mon ami Oscar; tu vas voir plutôt. Tiens, je sens l'inspiration qui me soulève; écoute : « Très-cher ami, si l'amitié a des droits, elle a aussi des devoirs. »

— Mauvais, mauvais! dirent les deux autres.

— Comment, mauvais? exclama Oscar. Je vous trouve superbes! Laissez ma verve s'épancher, et vous allez voir : « ...Si l'amitié... »

— Mauvais, te dis-je, interrompit Francis,

tu débutes par un paradoxe : l'amitié n'a ni droits ni devoirs; ce n'est qu'un échange de bons procédés, tacitement convenu entre deux ou plusieurs parties, mais qui ne lie ni n'engage aucune d'elles.

— Et puis, ajouta le grand blond, ce n'est pas assez incisif, assez aigu; ta plume est molle, mon cher.

— Il fallait donc me dire que vous vouliez un cinquième acte! J'aurais écrit ce fatal billet ma plume emmanchée d'un poignard. C'est sept bémols à la clef que vous réclamez? Attendez un peu.

— Tu n'y es pas, répliqua Francis. L'arme la plus aiguë, c'est le rire. Raille, et tu blesseras. Veux-tu que j'essaye?

— Attends! fit Oscar, qui plongea sa tête ébouriffée dans ses mains d'un air méditatif, et, la retirant soudain, il se jeta sur sa plume, qu'il éreinta sous le poids de cette élucubration fantaisiste :

Au clair de la lune,
William, tes amis,
Étant sans fortune,
Sont assez mal mis.

S'ils avaient l'audace
D'oser t'approcher,
Ton suisse, avec grâce,
Les ferait chasser.

Au clair de la lune,
Francis, puis Oscar
Et le grand Bellune
Le regrettent; car,
Depuis les agapes
Des jours fraternels,
Ils n'ont vu de nappes
Que sur les autels.

Au clair de la lune,
Reçois tous nos vœux.
Aux pieds de ta brune
Sois toujours heureux.
Qu'en un jour funeste,
Si tu perds crédit,
Un ami te reste...
Ayant un habit!

— C'est bien anodin pour tant d'ingratitude, dit le grand blond, qui lisait par-dessus l'épaule d'Oscar.

— Voyons, dit Francis; puis il se mit à lire à haute voix, en scandant chaque mot. — Hum! comprendra-t-il?

— Lui, s'écria le grand blond, il est trop

bête pour y voir autre chose qu'une plaisanterie d'Oscar. J'aurais voulu lui rappeler nos mauvais jours sous le même toit et la communauté de bourse qu'il trouvait précieuse alors, mais qu'il supprime aujourd'hui qu'il lui est poussé des rentes, l'égoïste!

— Ça, dit Oscar, il a toujours eu des entrailles de banquier : la dernière fois qu'il m'a prêté cent francs, n'a-t-il pas eu l'audace de me dire : « Tu me les rendras quand tu pourras. » Crétin, va!

— Je parierais cinq francs, si je les avais, qu'il prête à la petite semaine! s'écria le grand blond d'un air indigné.

— William! s'écria Oscar, c'est un être capable de tenter une spéculation véreuse, de tondre un troupeau d'actionnaires et de lever le pied!

— C'est un misérable! reprit le grand blond.

— Un imbécile! dit Francis.

— Un juif! vociféra Oscar.

La stupeur me rendait immobile. Je n'étais pas indigné, j'étais triste : il me semblait que la seule et dernière porte par où le trop-plein

de mes affections pût s'épancher venait de se fermer brusquement sur moi. Je ne les écoutais plus, je rêvais. Je me demandais ce que deviendrait la société si l'homme avait, selon une touchante expression, une fenêtre à l'endroit du cœur.

Si l'homme était connu de l'homme, qu'adviendrait-il des pures jouissances de la confiance et de l'affection? L'hypocrisie est donc un vice imposé par la raison même?

— Eh bien! soit, dis-je, quel que soit mon dégoût, je vais me mêler aux acteurs de cette farce indigne qu'on appelle la vie sociale; mais malheur aux bons, aux vertueux, aux fidèles, s'il en est encore! malheur à eux, je n'y crois plus! Et sans daigner regarder ce qui se passait autour de moi, je repris mon vol vers le logis paternel.

Comme je m'élançais hors du toit, je m'aperçus qu'une très-abondante giboulée de mars ruisselait et fouettait les murs, de façon à ne pas oser mettre un importun à la porte : je fus vivement contrarié. J'avais une hâte extrême de quitter ces hôtes perfides, et pour rien au monde,

aurais-je dû rouler, submergé, dans l'espace, je ne voulais leur devoir encore une minute d'hospitalité.

Je rasai le toit et tâchai de pénétrer dans une mansarde de la maison voisine : la vitre était close.

La pluie semblait redoubler; j'étais inondé et transi. Par un dernier effort, je me traînai jusqu'à la fenêtre suivante; si elle eût été fermée, j'étais perdu. Par bonheur, elle était tenue entr'ouverte par une petite caisse de bois toute fleurie de liserons qui grimpaient autour du châssis et formaient un cadre d'une fraîcheur vraiment idéale à une petite tête brune toute bouclée dont je ne voyais point le visage, penché qu'il était sur un objet que je n'apercevais pas non plus. Je me glissai dans la conque d'azur d'un volubilis qui se balançait dans l'intérieur de la mansarde, et, ainsi abrité, j'examinai curieusement ma nouvelle hôtesse.

Je voyais bien deux petites mains rouges avec un doigt tout becqueté par cet oiseau fée qu'on appelle l'aiguille; je voyais bien un cou très-blanc avec de belles nattes brunes soigneu-

sement attachées; je voyais bien une modeste robe noire qui tournait autour d'un corsage finement cambré et arrondi, mais je ne voyais point le visage auquel appartenait tout ce joli matériel-là. J'étais intrigué : ce que je voyais me faisait souhaiter d'en voir davantage. J'aurais parié une de mes ailes que ce minois devait être frais et doux. Il était impossible que cette couronne de volubilis n'eût pas fleuri pour un front chaste. Une grisette pourtant, c'était chanceux! Mais elle était jeune, et dans une mansarde : c'était presque un certificat de vertu.

La jeune fille releva un peu la tête, et je vis une joue pâle, mais qui ne semblait pas faite pour cette couleur-là, car sa peau fine et légèrement brunie annonçait une carnation chaude et rosée à l'ordinaire; il y avait aussi comme une vague trace de larmes autour.

Bientôt elle soupira et fit le geste d'étancher ses paupières; puis elle ramena sur ses genoux une étoffe qui avait glissé, et, la disposant dans ses doigts, elle se pencha sur sa couture d'un air absorbé.

— Je ne peux pas!... Oh! je ne peux pas! murmura-t-elle tout à coup, d'un accent plaintif qui me bouleversa.

Et, repoussant son ouvrage avec désespoir, elle tira de son sein un objet qu'elle porta passionnément à ses lèvres.

— William, cher William, reprit-elle, en donnant à ces mots une expression déchirante, c'est fini, plus d'espoir; jamais, jamais!... Mon Dieu, ayez pitié de moi!... Oh! que je souffre!... William!... pourquoi m'as-tu secourue dans ma détresse? Pourquoi pris-tu pitié de l'orpheline? Pourquoi l'arrachas-tu au désespoir en lui enseignant que le travail est la sauvegarde de la vertu, si c'était pour l'abandonner? William, que t'ai-je fait? Ne voyais-tu pas que je t'aimais, que je t'aime, malheureuse?... Pourquoi jouais-tu l'amour avec moi? Pourquoi, en me baisant les mains, me regardais-tu si doucement que j'aurais voulu mourir sous ce regard, et me disais-tu : « Madeleine, travaillez, soyez sage, vous verrez que Dieu vous récompensera »? Folle, ma récompense, c'était ton amour!... Où mettre mon cœur, maintenant qu'il faut que je

le reprenne; car il le faut! Demain... demain!... Dieu béni! demain, il mettra sa main dans la main d'une autre femme!... Où aller?... où fuir?... Oh! j'ai le cœur brisé! Madeleine, Madeleine, tu as vécu!... Fleurs, chansons, prières, douces heures passées près de lui, toute ma joie et tous mes rêves, je vous dis un éternel adieu!

Et toi, mon trésor, toi que mes lèvres ont caressé tant de fois, chère image de celui qui m'oublie, que vais-je faire de toi? Te détruire? Oh! jamais! autant vaudrait m'arracher le cœur... Te garder? Hélas! ne sais-tu pas que Madeleine est fière, et qu'elle ne peut conserver même le souvenir de celui qui ne lui appartient plus?... Que faire de toi, dis?... Écoute, je te garderai jusqu'à demain; oui, jusqu'à demain encore, et puis ensuite... je... ah! pitié, mon Dieu! il me semble que je pourrais mourir!...

Et sa tête se renversa dans un spasme si violent qu'elle frappa la vitre et glissa sur son épaule, pâle et presque inanimée.

Je crus qu'elle mourait, je voulus crier,

courir, damnation!... Mon petit être infime s'agitait en vain. Je me tordais, impuissant, sur ses genoux qui tremblaient; j'étais fou; je maudissais tout, jusqu'à moi-même...

Sa belle tête était noyée dans le feuillage, ses yeux étaient clos et sans larmes, et ses lèvres décolorées semblaient encore murmurer : William!...

C'était mon œuvre, en effet : c'était bien là cette belle jeune fille que j'avais trouvée un jour au pied d'un grabat, où il y avait un cadavre, sa mère, et qui voulait la suivre, n'ayant plus ni pain ni abri. C'était bien moi qui l'avais arrachée à la misère et à ses suites, en lui faisant enseigner comment on vit libre et chaste, et qui avais veillé sur elle avec la tendresse peut-être un peu trop ardente d'un frère. C'était bien moi qui, n'ayant pas su déchiffrer dans ce cœur vierge les premières notes de l'hymne d'amour, recueillais aujourd'hui le suprême finale de cette mélodie sublime!

Insensé! j'avais brisé le cœur qui s'était posé sur le mien, comme un oiseau se blottit dans son nid, et j'avais traîné mon aveugle passion

aux pieds d'une indigne et vénale beauté qui avait laissé, peut-être pour jamais, sur mon âme meurtrie sa méprisable empreinte! Madeleine! reviens, reviens à toi!... voulais-je crier. Madeleine! il est là, près de toi, celui que ton cœur appelle!... Non, tu ne la détruiras pas, cette image qui t'est chère, car demain, demain, vois-tu, William sera ton fiancé, ton époux.

Je ne sais si la voix de mon cœur n'arriva pas jusqu'au sien, mais elle se souleva et regarda autour d'elle comme si on l'avait appelée. En même temps le sang revint à sa joue et la vie dans ses yeux.

— Au revoir, Madeleine! m'écriai-je en m'élançant d'un vol rapide hors de la fenêtre, au revoir et à bientôt!

J'ai blasphémé, pensai-je, en niant la vertu et l'amour : ils existent; seulement, il faut prendre garde aux contrefaçons.

Déjà j'apercevais à travers le feuillage le gai profil des coquettes villas qui se sont abattues sur notre petit hameau, comme une volée d'oiseaux pillards, pour becqueter, jusqu'au dernier grain, ce qui nous restait de liberté

rustique. Déjà je distinguais, dans le groupe, la maison aux volets verts avec son toit couronné d'orangers et de lauriers-roses, semblable, de l'azur où je planais, à une vaste corbeille de marbre ou d'albâtre, découpée à jour et toute remplie de verdure et de fleurs, quand, soudain, un petit cri jeté au-dessus de ma tête vint me secouer du plus horrible frisson qu'il soit donné à une mouche de ressentir.

Fou de terreur, je regardai et vis — non, jamais spectacle ne fut plus horrible! — deux hirondelles qui tournoyaient dans le ciel, juste au-dessus de moi, et qui descendaient en rétrécissant peu à peu leur vertigineuse spirale. Lentement, mais sûrement, elles m'enveloppaient, m'enfermaient dans leur cercle infernal, et s'apprêtaient à fondre sur moi pour m'engloutir.

Je ne volais plus, je roulais; j'étendais mes ailes, non plus comme des ailes, mais comme des rames un jour de tempête. Je frappais l'air avec une frénésie désespérée, mais sans cesser de suivre d'un œil éperdu le vol toujours plus rapproché de ces impitoyables chas-

seresses qui semblaient se jouer de ma fuite éperdue et de mon douloureux effroi.

En se rapprochant, leur vol devint plus rapide; déjà je frissonnais sous le vent de leurs ailes; déjà leurs cris joyeux sonnaient l'hallali... Je me roidis et donnai à mon petit corps tremblant un élan suprême.

Qu'advint-il? Je me trouvai tout à coup à une certaine distance des deux oiseaux qui se donnaient, à grands coups de bec, une ébouriffante volée.

— Dieu soit béni! m'écriai-je : ils se disputent l'honneur de m'avaler; fuyons!

Hélas! je bourdonnais ma victoire, qui n'était rien moins que certaine. Des deux hirondelles, une avait fui; mais l'autre, ouvrant un bec horrible, s'élança sur moi, me dépassa, revint; je la distançai encore. Enfin elle tournoya, et, se plaçant droit au-dessus de moi, se laissa brusquement tomber... mais j'étais arrivé! Oui, j'avais enfin atteint la terrasse, et, blotti, perdu au milieu d'un immense citronnier, je pouvais reposer mes ailes. Il était temps : j'étais brisé. Il me semblait sentir mon petit corps

inondé de sueur. J'étais tremblant, oppressé, suffoqué; cette course échevelée m'avait mis hors d'état de me soutenir; j'avais peur de tomber, et j'entendais l'aile de cet oiseau maudit qui frôlait le feuillage du citronnier, où il me cherchait encore!

Quelque chose remua dans le clocher, puis l'airain vibra.

— Un!... qu'est-ce que cela? Mon Dieu! que je suis las! je succombe!... Deux!... mais c'est l'heure, enfin! Oh! qu'elle se hâte!... Trois! Seigneur, cette maudite hirondelle est encore là, et je ne me soutiens plus!... Quatre!... ah!...

J'avais roulé au pied de la caisse, sans doute, car je me relevai pour essayer de fuir encore, quand ce fut l'hirondelle qui s'envola!

En même temps un immense soupir de soulagement s'échappa de ma poitrine enfin dilatée : j'étais homme!

Je me levai tout debout, et, chancelant comme dans l'ivresse, je m'adossai au mur d'appui de la terrasse, en pressant mon front dans mes mains.

. . . . . .

Une minute de silence succéda à ce récit. William était pâle; sa gravité avait quelque chose de solennel qui imposait.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta-t-il, que mon mariage fut rompu le jour même, non de la façon brutale que j'avais d'abord résolu d'employer, mais d'une manière plus conforme à l'immense dédain, dédain mêlé de commisération, qui avait succédé chez moi aux premiers transports de la colère.

Il faut vous dire, cependant, que je reçus le lendemain une lettre collective de MM. Oscar et Cie, m'informant, en termes amers et suintant le fiel bien autrement que les méchantes rimes que j'avais entendues, qu'ils n'honoreraient point mon hymen de leur présence. Aussi, je négligeai de renouveler mes instances, lorsque, un mois plus tard, je conduisis à l'autel ma chère et bien-aimée Madeleine.

Quand vous saurez que, huit jours après, je reçus une lettre de faire part m'annonçant le mariage de Jeanne avec le vicomte Raoul de ..., lequel venait, d'après la chronique, de faire un splendide héritage, il ne me restera plus qu'à

vous affirmer que je n'ai jamais été tenté de renouveler mon souhait.

— Pourtant, lui dis-je, vous êtes bien persuadé de n'avoir fait qu'un rêve, n'est-ce pas?

— Vous êtes étrange, répliqua William avec vivacité. Eh! nommez-le rêve, double vue, transformation, que m'importe? Et qu'en savez-vous plus que moi?

Pouvez-vous assigner une délimitation aux écarts de la pensée humaine? Savez-vous jusqu'où va sa puissance de s'isoler, de s'éloigner du corps qui l'enferme ou qui la produit, comme il vous plaira?

Et si vous admettez avec la science que, placée sous une certaine influence, la pensée peut franchir les bornes de son cercle d'action, projeter ses rayons hors des limites ordinaires, et doubler ses forces et ses facultés au point de voir, entendre et sentir sans le secours du corps, en vertu de quelles lois, de quels principes certains et déterminés lui refuserez-vous le droit de séjourner, pendant un temps plus ou moins long, dans le corps qu'elle rencontre

dans sa course, ou qu'elle choisit et qu'elle pénètre et remplit de son rayonnement?

Et si ce corps, par les conditions mêmes de son essence, peut se prêter, sans rien perdre de son individualité, au rôle d'agent que la pensée lui demande, pourquoi ce phénomène ne se produirait-il pas?

Et qui peut dire s'il n'est pas appelé, comme tant d'autres, à prendre place un jour dans la classification des mouvements les plus simples et les mieux connus de l'esprit et de la pensée humaine?

J'ai vu, j'ai cru; voilà tout ce que je puis dire, acheva William.

1875.

# ANANKÈ

POËME EN PROSE

---

*A MES AMIS*

Je me soulevai lentement et regardai autour de moi.

J'étais dans un temple qui me parut vaste. Une colonnade légère en formait l'enceinte arrondie; et par les baies qui s'ouvraient entre chacune des colonnes fines et hautes, de pur style corinthien, une clarté d'argent, piquée des mille feux des étoiles, entrait, s'épandait, ruisselait sur moi et loin de moi aussi loin que ma vue pouvait s'étendre.

Ce temple à jour avait pour coupole le bleu du ciel et pour lampe l'arc étincelant de Diane.

Les colonnes se reliaient au sommet par un chapiteau étroit, léger, sobrement orné de moulures en ligne droite.

Un murmure vague venait des lointains voilés où mouraient pour mes yeux les clartés décroissantes. Ce murmure ondulait comme les sons éloignés d'une douce et puissante symphonie; il palpitait dans un rhythme contenu semblable à un large battement d'ailes. On eût dit une respiration immense coupée de soupirs voluptueux et plaintifs.

Et dans l'air tiède et frais passaient des souffles, des haleines, des parfums.

Une quiétude profonde baignait mon être, qui s'éveillait et se mouvait encore dans une sorte de cadence molle, pareille au dernier balancement du berceau. Un rire enfantin me vint aux lèvres, et je tendis les mains aux étoiles.

*
* *

Mais les étoiles pâlirent. Une lueur rosée s'étendit sous la blancheur transparente des cieux, et les rumeurs insaisissables devinrent faiblement distinctes.

Un gazouillement d'oiseaux chantait dans les forêts qui sortaient lentement des brumes. Un

concert de voix humaines se rapprochait. Les trépidations du sol me révélaient l'activité d'un monde au réveil.

Bientôt une soudaine explosion de lumière me frappa et m'éblouit. A ma gauche, entre deux hautes collines, le soleil, debout sur ses rayons, dressait sa majesté de dieu.

Aussitôt la solitude immense m'apparut peuplée! Des groupes se levaient du sol; des monuments surgissaient, des cités s'étendaient, superbes, étincelantes, incrustées d'ors que la lumière enflammait.

Et dans l'ombre légère que les colonnes du temple allongeaient sur les gazons verdissants, des enfants demi-nus, d'autres magnifiquement ornés de pourpre et de soie, s'ébattaient, trébuchants, avec les hoquets et les rires délicieux de la première ivresse qu'ils venaient de puiser aux sources même de la vie.

*
* *

Un désir irrésistible me prit de me mêler à leurs jeux.

J'étirais mes membres et je les sentis souples. Mes mouvements étaient libres sous un voile écourté, blanc et pur.

Cependant, en me mettant debout, je me heurtai aux parois de ma couche : un cercueil.

Je ne fus point effrayé. Je sortais d'un sommeil d'inconscience et de paix, et le lit où j'avais dormi ne pouvait m'inspirer aucune terreur.

Sans le lâcher encore de mes mains débiles, et pour essayer mes forces, j'en fis lentement le tour. Puis je m'agenouillai pour jouer avec les ferrures et les poignées du cercueil, grattant de mes ongles les trous béants des vis, épelant, du bout de mon doigt, le nom qu'il portait à sa proue comme un navire et qui était celui-ci, que je lus sans comprendre : *Néant*.

*
* *

Dès que je me sentis plus solide, je fis quelques pas, les bras étendus, et je me dirigeai vers les groupes d'enfants dont la joie m'attirait.

J'aperçus alors mille objets qui me ravirent : des papillons, des fleurs, des fruits, des coupes ruisselantes de lait. Et je touchai à tout, comme les autres, brisant les coupes, effeuillant les roses, meurtrissant les papillons, avec de grands rires naïfs et méchants.

Et je bondis dans la ronde immense dont nous enveloppâmes le temple, tournoyants et culbutants, les bras enlacés. Couronne vivante formée de toutes les nuances du type humain, de toutes les colorations tendres de la chair, de tous les étincellements des prunelles allumées sous le même soleil.

Nous serpentions, au refrain bruyant et gai de nos voix innombrables, autour du temple, à ciel ouvert, de l'Humanité.

*
* *

Puis, haletants, nous nous roulâmes dans l'herbe, où le sommeil nous prit, sans interrompre nos jeux que nous poursuivîmes en rêve.

Autour de nous les fleurs montaient au bout

des tiges, prêtes à jaillir de leurs boutons demi-clos.

Dans le sol retourné par le soc et la bêche, des mains hâtives jetaient des semences de vie. Le murmure des nids annonçait la couvée nouvelle. La terre se couvrait d'une végétation verte et touffue, que les troupeaux paissaient.

Les foules humaines se croisaient en tous sens, traînant après elles des matériaux divers qu'elles transportaient sans cesse d'un endroit à un autre, pressées, affairées, emplissant l'air de leur activité bruyante, ébranlant le sol de leur course sans fin.

*
* *

Un parfum voluptueux m'éveilla : des fleurs venaient d'éclore dont les senteurs nouvelles avivaient en moi des sensations jusqu'alors inconnues.

J'avais grandi. Une vigueur juvénile animait mon être légèrement transformé. Des contours déjà marqués arrondissaient mes membres, et

ma tunique de lin, frangée de pourpre, s'allongeait, protégeant ma pudeur naissante.

Soudain, comme éclate une fanfare au fond des bois silencieux, dans mon cœur endormi une chanson jeta sa note frémissante; et mon cœur palpita. Mes regards confus s'alanguirent sous leurs cils abaissés, cherchant, timides et furtifs, une proie à mes désirs nouveaux.

Et mille proies s'offrirent, ainsi que moi, fraîches, rougissantes et troublées, cachant sous des rires naïfs les premiers frissonnements de la puberté.

Les rondes entrelacées de notre enfance recommencèrent sous un ciel plus ardent. Un soleil plein de flammes brûlait nos mains dans nos mains, gonflait nos seins froissés, allumait dans nos yeux des lueurs enfiévrées. Et nos étreintes se cherchaient plus intimes et plus troublantes, tandis qu'à nos fronts encore purs les roses blanches enroulaient leur couronne virginale.

Cependant le sol se jonchait peu à peu de leurs pétales effeuillés.

Des couples se détachaient du cercle rompu

de la danse, et s'éloignaient, étroitement unis, le pas chancelant, avec aux lèvres une chanson, un sanglot et des baisers.

Bientôt je demeurai seul. Mais devant moi marchait une forme exquise. Quand elle passait dans un rayon, elle se retournait avec un sourire, écartait ses voiles flottants, m'éblouissait de sa nudité de déesse, puis refermait chastement sa robe longue, blanche, nouée à la ceinture par la guirlande parfumée de l'oranger.

Je la suivais. J'allais l'atteindre. Déjà mes mains se tendaient vers elle, suppliantes et avides; déjà ivre des senteurs de sa robe et de ses cheveux, je bégayais les suprêmes prières de l'amour, quand un bras violent s'abattit sur moi.

Je me sentis étreindre, emporter, puis jeter sur le sol, où je demeurai évanoui.

*
* *

Lorsque je revins à moi, il ne me restait de mon premier amour, si cruellement brisé,

qu'un souvenir vague, à peine une tristesse; et bientôt j'aspirais à d'autres bonheurs.

Mes forces s'étaient encore accrues. Mon corps souple, où frissonnait un duvet blond, avait des ressauts d'élasticité. D'un bond je me trouvai debout.

Je m'aperçus alors qu'en m'arrachant à la poursuite voluptueuse de mon Ève, on m'avait rejeté près de mon berceau. Je revis le temple aux multiples colonnes. A mes pieds, le cercueil, ce néant où j'avais failli retomber, ouvert et vide, semblait m'attendre. Et non loin de là, un être lugubre se tenait immobile, appuyé sur le lourd couvercle de la bière, une massue à la main. A son sourire, je reconnus la Mort; il me prit fantaisie de la braver. Je posai le pied sur le bord du cercueil, et, croisant mes bras, la tête haute, je la défiai.

Elle fit un pas vers moi, puis s'arrêta; j'étais vainqueur.

*
* *

Autour du temple, la foule humaine poursuivait son œuvre de vie. Une trépidation for-

midable ébranlait le sol battu par de gigantesques bras de fer, meurtri par des roues immenses, déchiré, creusé par la poudre, éventré et fouillé dans ses profondeurs. Sur sa surface inégale, des monuments nouveaux succèdent sans cesse aux édifices écroulés. Des palais s'élèvent et tombent. Des villes surgissent. Et de toute part s'échappe, en fusion brûlante, le métal d'or qui ruisselle, coule et se précipite dans les sillons que les hommes creusent avec passion, avec fureur autour du monstrueux alambic. Leur souffle s'épuise à aviver la flamme sous le creuset où l'or bout. Leurs bras s'acharnent, sans se lasser, à détourner vers eux la coulée blonde; et ils luttent à qui fera plus profond et plus vaste le moule de la souveraine richesse où tout cet or va se figer.

Car cet or, refroidi et transformé en pluie d'étoiles, illumine les nuits joyeuses; il brise les ceintures des vierges; il fait germer tous les fruits savoureux de la vie. Je compris alors la loi du travail, source de toutes les voluptés.

*
* *

Une farandole passait, elle était menée par des moissonneurs et des moissonneuses qui s'en allaient gaiement couper les épis mûrs. Je les suivis, et lestement je liai ma gerbe.

Dans l'air chaud montait, avec les chansons, le parfum capiteux des belles filles haletantes, demi-vêtues et le sein nu suspendu comme un beau fruit velouté à leurs poitrines inclinées.

Sur le gazon brodé de blancheurs étoilées, piqué de boutons d'or et taché de la pourpre sanglante des coquelicots, les matrones apprêtaient le festin. Des vases fumants s'échappait la vapeur appétissante. J'allai m'asseoir au banquet; demi-couché, d'un bras audacieux enserrant ma robuste voisine, je tendis mon écuelle.

Elle ne revint pas jusqu'à mes lèvres : une main brutale me l'avait arrachée.

Je me levai, et mes poings hardis cherchèrent la lutte. Mais bientôt renversé, entraîné,

je revis le temple, et la Mort, et le cercueil, en travers duquel je fus rejeté.

*
* *

Je me redressai, roidissant mes muscles, et me mis debout. Cependant un écrasement donnait à mes épaules la sensation d'un poids énorme.

Je cherchais mon ennemi, et j'aperçus la Fatalité dont le bras terrible pesait sur moi.

Lorsque la déesse implacable eut achevé de paralyser mes forces, elle retira son bras, et je la contemplai éperdu.

Son corps ignoble est enflé des enroulements successifs de tous les êtres malfaisants qui la composent. Son torse exhibe insolemment de superbes mamelles; tandis qu'elle accuse dans sa nudité cynique son sexe viril. Homme et femme, elle rassemble en elle tous les vices, et elle possède toutes les puissances. Ses bras sont innombrables. Bras charmants ornés de mains exquises, bras robustes de lutteurs, bras efféminés d'impuissants, bras coulés dans la

manche de bure, bras constellés de chamarrures officielles, vieilles mains ridées, gros doigts bénisseurs, doigts crochus, fines pattes d'araignée, mains sèches de prudes dont les ongles distillent le venin de la calomnie. Tentacules immondes, voués par l'instinct du mal au service de la Fatalité, et qui s'agitent, s'allongent et grouillent autour d'elle comme les serpents des Furies. Tandis que sa belle tête à l'expression mystique, au regard voilé par des paupières orientales, à l'énigmatique sourire, projette, haut dans le ciel, par delà le fronton du temple, les trois couronnes de la tiare sacrée.

*
* *

L'épouvante me prit, et j'essayai de fuir; mais comment échapper à la Fatalité?

Lentement et pas à pas je reculai, les yeux fixés sur elle, retenant mon souffle; et ainsi j'atteignis l'extérieur du temple.

Là, des hommes pétrissaient la terre et ciselaient le marbre. Des figures et des corps d'une

perfection surnaturelle sortaient de leurs mains et se dressaient éblouissants dans leur immobilité de statue. On acclamait l'œuvre et l'ouvrier; la Gloire les couronnait.

Je m'assis et je pétris la terre. Puis d'un bloc qu'on avait dédaigné, je tirai un être ayant une exacte forme humaine. Le pied était lourd, les jambes grêles, le torse superbe, les bras longs; la tête juvénile et gaie manquait de lignes, mais la pensée éclatait dans chaque saillie, dans chaque trait. En reproduisant fidèlement l'homme que j'avais aperçu devant moi, j'avais copié son geste, surpris son mouvement naturel. Il semblait vivant; et le marbre rosé, qui rappelait jusqu'aux frissons de la chair, achevait de rendre l'illusion saisissante. Devant cette œuvre nouvelle et vraie, je faillis m'évanouir d'orgueil.

Alors j'appelai à haute voix la foule, et, le cœur palpitant, je lui demandai la consécration de mon génie.

L'insulte me répondit. Des huées s'élevèrent, et cent bras que la Fatalité abattit sur mon œuvre la brisèrent à mes pieds. Elle faillit

m'écraser dans sa chute. Je roulai inanimé jusqu'au fond de mon cercueil.

*
* *

Un bruit léger me réveilla : la Mort se rapprochait. Déjà elle inclinait sur moi le couvercle de la bière et levait sa massue pour l'enclouer.

Un frisson d'angoisse agita mes membres.

J'avais soif de la vie : je me dressai. Et alors, dans la plénitude de mes forces, je résolus de poursuivre la lutte.

La poésie, l'amour, l'art, avaient échappé à mes étreintes; je me tournai du côté des hommes de labeur, et je partageai leurs travaux. La sueur des longues veilles mouilla mes tempes. Je brisai mes ongles à creuser le sillon que la coulée de l'or devait emplir. Mais en vain : une grêle de pierres, lancées des sillons voisins chaque jour élargis, chaque jour vint combler la voie que mes doigts ensanglantés n'eurent bientôt plus la force de trouer.

Et l'or coula à droite, à gauche, loin de moi,

gorgeant les hommes déjà repus; et je restai pauvre, nu, affamé.

*
* *

Cette fois, je revins de moi-même au cercueil-néant d'où j'étais sorti. J'y jetai des fleurs et me couchai dessus, criant à la mort : Prends-moi !

Cependant, j'eus un râle en la sentant venir, et mon corps frissonnant se mit debout.

Une lueur m'éblouit. Le ciel flambait sous le soleil penché à l'horizon. L'or rouge et flottant des nuées courait sur les villes et accrochait des flammes aux saillies brillantes des monuments élevés.

Une intensité de lumière frappait les cités, les champs, les forêts et les mers, et révélait le grouillement confus de la vie universelle.

Et dans cette clarté d'apothéose, l'humanité houleuse dressait ses édifices et ses œuvres. A cette heure du travail interrompu commençait la grande fête du repos dans l'orgie des jouissances acquises.

Les parfums capiteux, les fumets exquis s'élevaient des banquets environnant le temple, et où se succédait sans cesse une foule ivre de toutes les voluptés. Des chants, des harmonies, des bruissements formés par les contacts amoureux des êtres et des choses répandaient dans l'air chaud d'âpres désirs de vie.

Des besoins furieux tordirent mes entrailles. J'aspirai fortement, et je tendis mes mains désespérées vers les groupes joyeux qui passaient. On m'appela. Des hommes bienveillants me firent signe d'approcher, des femmes m'ouvrirent leurs bras. Je m'élançai. Aussitôt les groupes s'éloignèrent, riant entre eux; et la Fatalité, allongeant une main, me saisit et me rejeta sur ma couche.

*
* *

Je me débattis : je luttai contre elle ma dernière lutte. Mais, chaque fois terrassé, je perdis mes forces dans les meurtrissures de ces chocs.

A la fin, épuisé, maudissant la vie et les

êtres et les dieux, j'acceptai mon anéantissement fatal.

L'Ivresse passait, vêtue de pourpre. Elle me tendit sa coupe, je la pris et la vidai d'un trait. Puis je retombai lourdement au fond du cercueil.

Me voyant immobile, la Mort s'approcha et cloua la caisse.

1881.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

Polichinelle ..... 1

L'Épingle d'or ..... 41

L'Oiseau de Leyda ..... 95

Parfum de Chypre ..... 123

Le Phénix, conte indien ..... 145

La Pompéienne ..... 167

Un souhait ..... 211

Ananké, poëme en prose ..... 265

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

PQ 2380 P9P6

Peyrebrune, Mathilde Georgina Élisabeth de
Polichinelle et Cie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY